B.VI
47

LF.C
3582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AVRIL, premier Volume. 1781.

209713
4 3 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur. rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

AVRIL, premier Volume. 1781.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ETRANGERS.

TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ.

(Nous avions annoncé pour ce Volume la traduction du Criticon *; elle ne pourra paroître que dans le Volume de Mai. Eloignés par un grand espace du respectable Auteur de ce morceau précieux, & obligés de le consulter sur quelques*

points, nous nous voyons contraints de manquer à notre engagement).

Le grand succès dont jouit le Roman dont nous donnons l'extrait (*), ne laisse rien à desirer pour la gloire de M. Fielding, son Auteur, qui l'est aussi du petit Roman de *Joseph Andrevs*, très-accueilli en Angleterre, mais moins susceptible d'une traduction Françoise. Tom Jones a fait une telle impression sur les Lecteurs Britanniques, qu'il n'en est presque point qui ne donnent à M. Fielding le pas sur tous les autres Romanciers de cette Nation. Ils prétendent que nul d'entre ces Ecrivains ne saisit mieux la vraie nature, ne respecte plus ses limites, ne débite une morale plus persuasive & moins apprêtée, & ne nous intéresse pour des Héros plus semblables à nous-mêmes. Il faut convenir de presque

(*) On sait qu'il a été traduit en François par M. de la Place, en 4 vol. *in*-12. *Paris*, chez *Rollin fils*, Quai des Augustins. Ce Traducteur crut devoir faire plusieurs retranchemens à son original, qui est en six volumes. Nous nous croyons très-fondés, dans un extrait, à pousser cette liberté plus loin encore qu'il n'a fait.

tous ces points ; mais un Lecteur François apperçoit dans ce même Ouvrage des défauts qu'un Anglois se garde bien de voir comme tels, & qu'on peut tous réduire *au goût du terroir*. C'est sans doute pour flatter ce goût national, que M Fielding fait précéder chacun des dix-huit livres de Tom Jones, d'un discours préliminaire en forme de dissertation, sur quelque point de littérature ou de morale, souvent étranger au sujet. Il est encore à présumer que si M. Fielding eût écrit pour nos Lecteurs, & sur-tout pour nos Dames, il n'eût point surchargé son intrigue d'incidens accessoires très-compliqués, & qui rendent la marche de son action laborieuse. Il l'a si bien senti, qu'il est souvent réduit à intervertir l'ordre des événemens, en anticipant le récit de certains faits ; ce qui le force ensuite à rétrograder sur lui-même, & à revenir après coup sur des circonstances passées que le Lecteur & lui avoient laissées en arriere. Il se peut faire qu'un Peuple sérieux & penseur fasse à M. Fielding un mérite du premier défaut dont nous avons parlé, & qu'il se plaise à être moralisé fréquemment ; il se peut faire aussi qu'une intrigue un peu embarrassée excite davantage sa curiosité, & soutienne mieux son attention,

Enfin, il n'eſt pas impoſſible que le goût Anglois, en fait de lectures romaneſques, ne tienne un peu du goût Anglois en fait de jardins, ne préfere dans une fiction l'irrégularité à l'ordre, & les contraſtes bruſques à l'harmonie des objets analogues entr'eux.

Nous ne ferons donc point le procès à M. Fielding. C'eſt pour ſa Nation qu'il a écrit, & ſa Nation l'abſout. Mais nous qui, pour plaire à la nôtre, entreprenons l'extrait de Tom Jones, nous nous ferons un devoir de nous plier au goût François; nous ne préſenterons au Lecteur qu'une intrigue débrouillée & facile; qu'un ordre d'événemens vraiſemblable & naturel; qu'un récit dégagé des entraves d'acceſſoires inutiles; enfin qu'une hiſtoire récréative, intéreſſante, ſans être pénible. Et quant à la moralité de l'Ouvrage, nous en ferons le réſultat tacite, mais ſenſible & néceſſaire, des faits que nous allons expoſer.

Au Comté de *Sommerſet*, qui eſt ſitué à l'Oueſt de l'Angleterre, vivoit un Gentilhomme nommé *Alworthy*. C'étoit un très-riche veuf, d'une quarantaine d'années, & d'une figure agréable; mais

la perte qu'il avoit faite d'une épouse adorée, & de trois enfans qu'il avoit vu mourir successivement au berceau, lui donnoit, pour un second mariage, un éloignement qu'il ne put jamais vaincre.

Il prit donc le parti de vivre retiré dans sa terre principale, avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. On la nommoit *Miss Brigitte*. Elle atteignoit sa trentieme année, époque à laquelle le titre de vieille fille peut être donné, sans montrer une extrême rigueur. *Miss Brigitte* au surplus avoit peu perdu à doubler sa quinzaine, elle n'avoit jamais été jolie.

M. *Alworthy* avoit un esprit juste, un cœur droit, une ame noble & compâtissante. Le procès d'un ami lui fit quitter sa retraite, & l'obligea de séjourner quatre mois entiers à Londres. Le jour qu'il retourna dans ses terres, il descendit plusieurs fois de voiture pour les visiter, & arriva fort tard à son château. Après un léger souper avec sa sœur, il se retira très-fatigué dans son appartement. Il se disposoit à se mettre au lit, lorsqu'en levant la couverture il apperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes, & profondément endormi.

Frappé d'étonnement, il resta quelque tems immobile : mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur ses sentimens, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux.

Il sonne ; arrive une vieille servante, nommée *Débora Wilkins*, qui, par droit de vétérance, commandoit aux autres domestiques, & avoit acquis celui de parler familiérement à son maître. Sa surprise, son trouble & sa consternation à la vue du poupart, sont plus aisés à concevoir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier signal du recouvrement de ses sens.... Ah ! Monsieur, ah ! Monsieur, dit-elle, que ferons-nous de cet enfant ?..... Il faut en prendre soin, répondit M. *Alworthy*, & demain matin lui chercher une nourrice. Oui, Monsieur, répliqua-t-elle ; mais j'espere que vous ordonnerez les informations convenables pour connoître sa coquine de mere ; car elle est sans doute de notre voisinage, & je brûle déjà de la voir conduite à *Bridwel* (*). Peut-on punir trop rigou-

(*) Maison de correction.

reuſement de pareilles canailles ? Ce n'eſt pas sûrement ſon premier. Jugez-en, Monſieur, par ſon impudence à vous attribuer cet enfant.... A moi ? répondit M. *Alworthy*, je ne puis croire qu'elle ait conçu un pareil deſſein ; je penſe plutôt que cette malheureuſe a imaginé cette voie la plus propre pour aſſurer la ſubſiſtance de ſon fils, & j'ai une vraie joie qu'elle n'ait pas fait pis... Ah ! Monſieur, y ſongez-vous ? Que ne dira-t-on pas, que ne croira-t-on pas, ſi l'on vous voit prendre ſoin de cet enfant ? La Paroiſſe n'a t-elle pas ſes fondations ? Pourquoi vous charger du péché d'une vile créature ? Ah ! quelle horreur ! Je ne puis regarder ce marmot ſans répugnance. Si vous daignez m'en croire, la nuit eſt belle, un peu de pluie & de vent n'y font rien ; je puis l'enfermer chaudement dans un panier, & le mettre ſous le portail de l'Egliſe. Quel mal en peut-il arriver ? Vous ſerez du moins à l'abri du ſcandale.

Plus d'un trait de cette harangue eût ſans doute frappé M. *Alworthy*, s'il avoit pu l'entendre avec plus d'attention ; mais la gentilleſſe de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ſes doigts, qu'il preſſoit dans

ſes petites mains, comme s'il eût imploré ſon aſſiſtance, le rendoit ſourd à l'éloquence de la duegne. Il lui ordonna ſéchement de coucher l'enfant auprès d'elle, dans ſon lit même, & de faire lever une ſervante pour pourvoir à ſes autres beſoins. Il lui dit qu'il entendoit qu'on lui achetât des langes plus propres dès le matin ; & il ajouta qu'il ſe réſervoit le ſoin d'apprendre cet événement à ſa ſœur, à qui il lui défendoit d'en parler.

Débora étoit flatteuſe ; l'amitié de ſon maître pour l'enfant diſſipa ſes ſcrupules. Elle prit le nouveau-né dans ſes bras, le combla de careſſes, & l'emporta dans ſa chambre. M. *Alworthy* ſe mit au lit, & ſe livra à ce ſommeil tranquille dont les êtres purs & bienfaiſans ſont ſeuls capables de goûter les douceurs.

Le premier ſoin de *Débora*, en s'éveillant, fut d'obéir aux ordres de ſon maître, en allant faire pour l'enfant les emplettes convenables, & en lui amenant une nourrice ; le ſecond auquel elle eût volontiers donné la préférence, fut de contrevenir formellement à ces mêmes ordres, en hâtant le réveil de *Miſs Brigitte*, pour lui apprendre tout ce qu'il

lui étoit enjoint de lui laiſſer ignorer. Cette prude Demoiſelle marqua tout l'étonnement d'uſage en pareil cas, & finit par ſe répandre en éloges ſur la bonté & la généroſité de ſon frere. Elle recommanda à l'indiſcrete confidente de ne rien témoigner au moins de ſon indiſcrétion, voulant réſerver à M. *Alworthy* le droit de lui tout apprendre.

On étoit à la fin de Mai, la matinée étoit belle. M. *Alworthy*, fatigué du ſéjour de la ville, ſe promenoit ſur ſa terraſſe, d'où il jettoit un œil de ſatisfaction & de complaiſance ſur un horizon plus libre, & ſur toutes les richeſſes de ſon vaſte domaine, quand le ſon de la cloche du château, en le tirant tout à coup de ſa rêverie, l'avertit que *Miſs Brigitte* étoit debout, & que le déjeûné étoit prêt.

Après les politeſſes d'uſage entre le frere & la ſœur, & le thé pris, M. *Alworthy* parla bas à *Débora*, qui ſortit d'abord. Il dit enſuite à *Miſs Brigitte* qu'il avoit un préſent à lui faire. Elle feignit de croire qu'il s'agiſſoit de quelque riche cadeau, & commençoit à en gronder obligeamment ſon frere, (c'étoit ſa maniere ordinaire

de le remercier), lorſqu'elle vit entrer *Débora Wilkins* avec un enfant dans ſes bras.

N'arrêtons point le Lecteur ſur les détails d'une ſurpriſe qui n'eſt que jouée, & contentons-nous de lui apprendre que *Miſs Brigitte*, par déférence pour M. *Alworthy*, ou par tout autre mouvement, s'empreſſa d'entrer pour moitié dans l'adoption de l'intéreſſante petite créature.

Autant que l'honnête M. *Alworthy* & ſa reſpectable ſœur étoient réſervés ſur le compte de la mere inconnue, autant la vieille *Débora* ſe montroit déchaînée contre ce même être de raiſon. On eût dit que cette cauſe étoit perſonnelle à ſon honneur, & qu'elle étoit chargée de celui de tout le canton. Sans prendre même là-deſſus les ordres de ſon maître, la vigilante *Débora* ſe diſpoſa à faire ſes informations dans la Paroiſſe, pour parvenir à connoître la coupable.

Il étoit dans le village une Matrone, qui par ſa figure, & plus encore par le caractere, avoit l'honneur de reſſembler à cette *Néméſis*. C'eſt chez elle que notre *Inquiſitrice* jugea à propos de deſcendre

d'abord, pour lui faire part de l'objet de sa mission bénévole. Toutes deux à l'envi parcoururent, scruterent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles, & fixerent enfin leurs soupçons sur une certaine *Jenny Jones*, qui, par la recherche qu'elle mettoit dans sa parure villageoise, blessoit depuis long-tems les regards séveres.

Cette fille, sans être une beauté accomplie, avoit beaucoup de gentillesse, & une sorte d'esprit qu'elle avoit eu soin de cultiver. *Jenny Jones* servoit depuis quelques années chez un Maître d'Ecole nommé *Partridge*, qui avoit quelque teinture de Botanique, de Chirurgie & d'ancienne littérature, & qui, s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune personne, avoit été assez généreux, ou assez fou, pour s'attacher à son éducation, jusqu'au point de la faire parler latin beaucoup mieux qu'il ne le parloit lui-même.

Jenny étoit la fille d'un ancien Jardinier de M. *Alworthy*, & qui étoit mort à son service. Sa mere subsistoit d'une petite pension que lui faisoit ce bon Seigneur, & d'un travail assidu. Une robe de soie neuve, avec laquelle *Jenny* se

montroit depuis quelque tems, le Dimanche, à l'Eglise, avoit donné matiere à bien des propos, & l'avoit même fait insulter publiquement par ses égales. Elle avoit eu beau soutenir que cette robe provenoit des libéralités de *Miss Brigitte*, sa marraine, on avoit affecté de n'en rien croire. On n'ignoroit point cependant que quelque tems après le départ de M. *Alworthy* pour Londres, *Miss Brigitte* avoit fait venir *Jenny* & sa mere auprès d'elle pour lui servir de garde-malade pendant une longue indisposition. Mais c'est le caractere de l'envie, de fermer les yeux aux excuses, & de les ouvrir aux griefs. *Débora*, qui tout le tems que la mere & la fille étoient restées au château, en avoit été éloignée, & envoyée en tournées dans plusieurs terres sous différens prétextes, les avoit toujours soupçonnées de cabaler contre elle, & nourrissoit ce soupçon. Le hasard voulut qu'elle fût présente à l'avanie publique qu'essuya *Jenny* au sortir de l'Eglise. Elle saisit cette occasion, & profita des propos effrénés qu'on tenoit contre elle, pour la poursuivre avec fureur dans la place, & pour l'accuser hautement d'être la mere de

l'enfant trouvé dans le lit du Seigneur.

Jenny, déconcertée par les reproches & la fureur de cette Mégère, & craignant que l'orage ne grossît encore, n'eut pas le courage de s'en retourner chez le Maître d'Ecole, qui demeuroit trop loin, & se sauva à toutes jambes dans une mazure voisine, humble retraite de sa mere. Celle-ci ferma sa porte à double tour, aussitôt que sa fille fut entrée; & l'une & l'autre se barricaderent si bien, qu'il fut impossible de les forcer dans ce retranchement.

Débora s'en vengea par nombre de coups de poings qu'elle donna aux volets des fenêtres & contre la porte, & en protestant qu'elle alloit rendre compte de tout au Seigneur du château, qui, le lendemain sauroit bien, dit-elle, se faire ouvrir. Après cette menace elle se retira, en criant le long du chemin à tous les passans, que *Jenny* alloit être renfermée en lieu de correction.

Même après le départ de *Débora*, l'attroupement tumultueux dura sous les fenêtres de *Jenny* deux heures entieres, & eût duré tout le reste du jour, sans un Opérateur, qui, avec ses tréteaux,

son singe & sa trompette, fit diversion au vacarme scandaleux.

M. *Alworthy* avoit été presqu'aussitôt averti par son Garde-chasse *George Seagrim*, de l'avanie qu'avoit éprouvée *Jenny*, de l'imputation que *Débora* lui avoit faite en face, & de la retraite précipitée de l'accusée, qui, par sa fuite & son silence, s'étoit avouée coupable.

Il crut devoir, sur un cas aussi grave, prendre conseil de *Miss Brigitte*, d'autant que l'accusée étoit sa filleule. La sage & discrete marraine se contenta de pousser un profond soupir, & de dire à son frere qu'il étoit Seigneur & Juge dans sa terre, qu'elle s'en rapportoit entiérement à sa prudence.

Ensuite elle envoya chercher le respectable Pasteur du lieu, avec qui elle eut un entretien particulier, dans lequel elle lui recommanda de soustraire sa malheureuse protégée à la punition infamante qui la menaçoit le lendemain; & tirant une bourse remplie d'or, elle le chargea de la remettre secrétement à *Jenny* & à sa mere, en les invitant l'une & l'autre à en faire un bon usage, quelque part où elles jugeassent à propos de se retirer.

Le Pasteur fidèle à la commission généreuse de *Miss Brigitte*, se présenta (après le soleil couché, & sans être vu de personne,) à la porte des deux récluses, qui, reconnoissant sa voix, lui ouvrirent, encore toutes tremblantes. Il les rassura avec bonté, leur remit le secours de Miss *Brigitte*, leur enjoignit de partir de nuit, & leur promit de leur envoyer dans une couple d'heures un homme discret & de défense, qui les conduiroit en toute sûreté jusqu'à Londres.

Le lendemain matin, M. *Alworthy* se présenta devant la maison de l'accusée avec tout l'appareil d'un Seigneur & d'un Juge. Comme on ne répondoit point, il en fit ouvrir juridiquement les portes, par un serrurier.

Après une longue & vaine recherche, moins surpris qu'indigné de n'y trouver personne, il prit acte de la fuite de *Jenny Jones* pour la déclarer atteinte & convaincue d'être la mère de l'enfant trouvé dans le château. En conséquence, il fit apporter cet enfant à l'Eglise, & le fit baptiser sous le nom de *Tom Jones*.

L'intention de sévérité qu'il venoit de

montrer contre la mère, en qualité de Juge, ne lui ôta rien de sa sensibilité pour l'enfant, en qualité de protecteur. Il voulut bien en être le parrain, & sa complaisante sœur ne se fit pas prier pour consentir à être la marraine.

La nourrice qui s'étoit chargé de l'allaiter venoit de perdre son mari. M. *Alworthy* lui proposa de s'attacher à son service, & de rester domestique dans le château, proposition qu'elle accepta avec joie. *Tom Jones* fut ainsi nourri sous les yeux du respectable Gentilhomme qui dès les premiers jours de sa naissance lui avoit servi d'ange tutélaire : & comme *l'objet émeut la puissance*, la sensibilité de M. *Alworthy* pour cette innocente créature, s'accroissoit à sa vue, & jettoit de jour en jour dans son cœur de plus profondes racines. C'étoit pour lui une satisfaction bien douce de voir Miss *Brigitte*, partager à cet égard, & même souvent prévenir ses tendres épanchemens.

Qu'il est peu d'humains capables d'apprécier une conduite noble ! celle de M. *Alworthy* fut par cette raison en butte à la critique, & même à la colomnie. On le soupçonna d'avoir fait lui même

évader la mère de *Tom Jones*, &, par une conséquence atroce, d'être un peu plus que le parrain de cet enfant. Ces bruits odieux lui revinrent ; il eut la grandeur d'ame de les mépriser.

Cette fermeté en imposa, &, plus encore, les mœurs édifiantes, & réellement irréprochables de ce digne Seigneur. On chercha donc à *Tom Jones* un autre père ; & l'on ne tarda point à lui en trouver un, qui, du moins, pouvoit paroître plus vraisemblable.

On se souvient des soins que *Partridge*, le maître d'école, s'étoit donnés pour cultiver l'esprit de la jeune *Jenny*. On alla se figurer qu'il avoit eu pour cette autre Héloïse la tendresse d'Abailard, & l'on alla jusqu'a prétendre qu'il y avoit quelque ressemblance entre les traits du petit *Tom*, & ceux du pédagogue. Sa femme revint, comme ces rumeurs indécentes étoient dans toute leur force. Elle revint, dis-je, d'Ecosse où l'avoit retenue un procès pour une succession considérable en espérance, & moins que modique en realité. Encore falloit il la partager avec trois frères & cinq sœurs qu'elle avoit. Madame *Par-*

tridge étoit acariâtre, jalouse, méchante dans toute l'étendue du mot. Son voyage lui avoit donné de l'humeur; & les bruits dont on la régala à son retour, lui en donnèrent encore plus. Elle devint une véritable furie. Elle ne se contenta pas de soutenir à son mari qu'il étoit le père de *Tom*, elle l'accusa dans toute les formes au tribunal de M. *Alworthy*. Le pauvre *Partridge* succomba sous une délation aussi grave que celle de sa propre femme. Il eut beau attester de son innocence le ciel & la terre. M. *Alworthy* le somma de reconnoître sa faute; & comme il n'en voulut rien faire, il encourut la disgrâce de son protecteur, qui lui retira les secours avec lesquels se soutenoit son école. Ainsi Madame *Partridge* fut la première victime de sa propre fureur. En ruinant son mari, elle tomba elle même dans la misère, & personne ne la plaignit. Elle fut bientôt réduite à se faire garde-malade; elle gagna à ce métier une fièvre maligne qui l'emporta, & personne ne fut tenté de la regretter, mais son mari moins que tout autre. Le pauvre Job remercia la providence, d'avoir au moins à l'avenir cette tribu-

lation de moins. Il abandonna son école, que la méchanceté de sa femme avoit rendu déserte ; & après avoir fait une vente de tous les effets qu'il ne pouvoit emporter avec lui, il quitta le village d'*Alworthy*, pour s'aller établir Chirurgien-Barbier au bourg d'*Upton*.

Vers ce même tems on vit arriver chez M. *Alworthy*, trois intimes connoissances de ce vertueux Seigneur, qui s'étoit par fois mépris au choix de ses amis, comme ces trois personnages même en sont une preuve. L'un étoit un Gentilhomme Ecossois, nommé le Capitaine *Blifil* ; l'autre un Gentilhomme Irlandois, nommé M. *Square*, & le troisième un ancien Maître-ès-Arts, nommé *Tuakum*, avec qui M. *Alworthy* avoit fait toutes ses études. M. *Blifil* avoit un patrimoine très-médiocre, mais une forte envie de le grossir : la pauvreté de M. *Square* ne pouvoit se comparer qu'à celle de *Tuakum*. Tous trois furent accueillis par M. *Alworthy*, qui les invita à s'arrêter le plus longtems possible dans son château, & qui les recommanda fort à sa sœur. Elle s'accommoda peu de la conversation des deux

derniers. La morale Platonicienne de M. *Square* la toucha foiblement, soit que cette morale passe la portée de bien des femmes, soit que Miss *Brigitte* entrevît, que tout ce bel étalage de droiture se réduisoit, chez notre Irlandois, à la simple théorie. Elle ne fit guères plus de cas du grave *Tuakum*, l'austère, le rigide puritain. Elle crut s'appercevoir que la religion étoit plus sur ses lèvres, que dans son cœur.

Sa prédilection se tourna donc vers M. *Blifil* le taciturne, qui précisément parce qu'il parloit moins, donnoit moins lieu de connoître son caractère. Or, cette préférence étoit plus importante pour les suites, qu'on ne pourroit croire, puisque, dès leur entrée au château, les trois nouveaux hôtes s'étoient attachés à faire leur cour à la sœur de M. *Alworthy*. Chacun d'eux, à par soi, avoit parfaitement bien spéculé que Miss *Brigitte*, unique héritière présomptive d'un riche veuf sans enfans & dévoué au célibat, étoit un parti très-avantageux. D'où il étoit arrivé que chacun d'eux, sans peut-être s'être donné le mot, lui avoit fait de tendres déclarations.

Cette affluence de conquêtes étoit nouvelle pour *Miſs Brigitte*. Elle ne pouvoit ſe laſſer d'admirer par quelle biſarrerie du ſort elle ſe trouvoit plus de ſoupirans à trente ans, qu'elle ne s'en étoit jamais vû à quinze ni à vingt. Lorſqu'elle eût cru démêler que l'intérêt pouvoit être le mot de l'énigme, elle crut faire ſagement de le prendre elle-même auſſi pour arbitre. En un mot, de trois amans, mal partagés des faveurs de la fortune, elle crut devoir préférer celui avec qui il y avoit le moins à perdre; & par cette unique conſidération le Capitaine *Blifil* l'emporta ſur ſes deux concurrens.

Du moment que cette préférence fut prononcée, MM. *Square* & *Tuakum* ſe déſiſtèrent de toutes leurs prétentions, & s'attachèrent à flatter leur vainqueur. Il y a encore au Comté de Sommerſet, des gens perſuadés qu'avant l'arrivée de ces trois avanturiers au château, il exiſtoit entre eux un cartel, par lequel *Miſs Brigitte* appartiendroit ſans conteſtation à celui d'entre eux qui auroit l'art de triompher de cette prude, & le héros de l'aventure prendroit ſous ſa protec-

tion les deux rivaux dont il auroit triomphé.

Quelques conjectures qu'on se permette la-dessus, toujours est-il certain que M. *Blifil* l'emporta sur ses concurrens, de l'agrément de M. *Alworthy*, qui n'étoit pas homme à contraindre les inclinations de sa sœur, & les nôces furent célébrées quelque tems après. *Square* ainsi que *Tuakum*, n'en continuèrent pas moins de vivre dans le château, comme s'ils eûssent été de la famille.

Au bout d'un an de mariage, Madame *Blifil* accoucha d'un garçon. *Tom* étoit en âge d'être sevré; & comme on étoit fort content de sa nourrice, on n'hésita point à lui donner le petit *Blifil* à nourrir.

Son taciturne père fut moins concentré depuis cette époque. On commença à connoître le son de sa voix. Il adressoit la parole à tout le monde, & c'étoit toujours pour faire observer le peu de décence qu'il y avoit, qu'un enfant trouvé, que le malheureux fruit d'un libertinage, fût élevé sous le même toit que le propre neveu de M. *Alworthy*. Messieurs *Square* & *Tuakum* appuyoient cette réclamation,

clamation, l'un de tout le crédit de la morale Platonicienne, l'autre de toute l'autorité de la Bible & des saints Pères. Ils se livroient à ces murmures avec d'autant plus d'accord & de confiance, qu'ils se flattoient que Madame *Blifil*, comme partie intéressée, se mettroit à l'unisson; mais leur espoir fut trompé. Sœur sensible & prévenante, tout en remerciant ces Messieurs de leur zèle, elle leur déclara qu'elle prétendoit ne mettre absolument aucune différence entre l'enfant adopté par son cher frère, & son propre fils. Cette protestation inattendue empêcha les sourdes rumeurs de la cabale, de parvenir jusqu'à l'oreille de M. *Alworthy*. Les deux parasytes ne doutoient pas cependant qu'à la longue M. *Blifil* ne réussît à faire éloigner du château le petit *Tom*; mais ils se trompoient encore en ce point : le Capitaine tomba de cheval à la chasse, & mourut de cette chûte, laissant son fils au berceau, il nomma en mourant MM. *Square* & *Tuakum* tuteurs de ce cher héritier.

A l'ombre de ce titre, ils essayèrent plusieurs fois de revenir à la charge contre l'enfant trouvé, mais ils s'apperçurent

enfin que Madame *Blifil* avoit plus de prédilection pour cet enfant du hazard que pour le ſien propre, & tout ce qu'ils gagnèrent à ce manége ce fut de ſe faire déteſter d'elle. Cette averſion devint ſi évidente, qu'ils n'osèrent jamais lui reparler de leurs premières prétentions ſur elle, quoique la mort du Capitaine ſemblât leur r'ouvrir la carrière.

Nous paſſons rapidement ſur l'enfance & l'éducation des deux orphelins, qui furent élevés enſemble comme deux frères, ſous les yeux de Madame *Blifil* & de M. *Alworthy*. Quand il fut tems de cultiver leur cœur & leur eſprit, ce reſpectable Seigneur leur donna pour inſtituteurs, ce même M. *Square* & ce même *Tuakum*, qui nouriſſoient, ſans qu'il le ſoupçonnât, une injuſte prévention contre l'un de leurs deux élèves.

Nous obſerverons ſeulement qu'entêtés de deux ſectes différentes, ces deux Docteurs n'étoient jamais du même avis; & que le jeune *Blifil*, ſouple, inſinuant, hypocrite, étoit tour-à-tour du ſentiment de chacun d'eux; aulieu que *Tom*, ingénu, franc, ſincère, oppoſoit avec ſagacité l'avis de l'un à celui de l'autre;

& se mocquoit assez ouvertement de leurs contradictions. Leur aversion pour lui s'augmenta donc avec l'âge ; mais cette haine fut impuissante tant que Madame *Blifil* vécut. *Tom* avoit dix-huit ans quand il perdit cette bonne protectrice ; & le jeune *Blifil* en avoit dix-sept.

Ce fut aux eaux de *Bath* que *Miss Brigitte* alla mourir. Elle s'y étoit transportée pour sa santé qui dépérissoit, & qui ne se rétablit point. Elle chargea en mourant M. *Dowling*, habile Procureur, & l'homme de confiance de son frère, de remettre à M. *Alworthy* une lettre qui contenoit le vrai mystère de la naissance de *Tom*. M. *Alworthy* étoit dangéreusement malade lui-même, quand *Dowling* arriva. Le Médecin qui sçut qu'il venoit annoncer la mort de Madame *Blifil*, & qui connoissoit l'attachement du frère pour la sœur, vint au devant de ce Procureur, pour lui interdire au moins en ce moment, l'entrée de la chambre. *Dowling* qui étoit pressé de partir pour Londres, prit le parti de remettre le paquet cacheté entre les mains du jeune *Blifil*, en présence de ses deux tuteurs, en leur disant que les

dépêches contenoient d'importans détails, relatifs à la destinée de M. *Jones*, & que ce seroit à lui-même qu'il les confieroit, si on ne lui avoit dit en entrant au château que M. *Jones*, après avoir passé la nuit auprès de M. *Alworthy*, s'étoit jetté sur un lit pour y prendre quelques heures de repos. Le jeune *Blifil* assura *Dowling* qu'il s'acquitteroit de la commission avec le même scrupule que *Tom* lui-même, aussitôt qu'on auroit disposé M. *Alworthy* à la nouvelle affligeante qu'il s'agissoit de lui annoncer. Les deux tuteurs certifièrent la même chose. *Dowling* les crut, & remonta promptement à cheval.

A peine étoit-il parti, qu'il survint au malade une violente crise dont il ne mourut point, mais après laquelle le Médecin, en sortant, dit à M. *Blifil* qu'il pouvoit se préparer à un double deuil, & que la vie de son oncle étoit désespérée. Après cet arrêt, le Docteur se retira.

Aussitôt les deux tuteurs s'enfermerent avec leur pupile, pour conférer avec lui, dans le plus grand secret, sur les dépêches de *Bath*. La question étoit de savoir si M. *Alworthy*, étant hors d'état de

lire cette lettre ; & pouvant être considéré comme mort, puisqu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre, M. *Blifil*, son unique neveu & son héritier présomptif, n'avoit pas le droit de rompre le cachet. *Square* prouva par un passage d'Aristote, *qu'un droit qui se présume raisonnablement, est un droit acquis* ; & *Tuakum*, par un passage du Talmud, *que nul bien n'est sans maître* : d'où il concluoit que M. *Alworthy* n'étant plus en état de prendre connoissance de cette lettre, le droit de la lire passoit de l'oncle au neveu.

Tom à coup-sûr eût jugé la question tout autrement, si on l'eût consulté, ou tout au moins eût-il demandé la communication des pieces, comme y étant le plus intéressé ; mais on résolut de lui cacher jusqu'à cet intérêt même qu'il y avoit ; & l'on se garda bien de l'admettre au conseil mystérieux, qui se termina par l'ouverture de la lettre.

Comme l'instant n'est pas venu de révéler au Lecteur ce qu'elle renfermoit d'important pour *Tom*, nous nous contenterons d'ajouter que la lettre lue, fut, d'un avis unanime, supprimée & jettée

au feu; & que *Tuakum* fut chargé de monter promptement à cheval, pour rejoindre *Dowling*, & lui offrir, de la part de M. *Blifil*, un bon nombre de guinées, à condition qu'il garderoit le silence sur tout ce qu'il pouvoit savoir des secrets de la défunte.

Mais il est tems de détourner nos regards de tout objet lugubre. Tandis que *Jones* repose, que *Blifil* complote, & que *Tuakum* court après *Dowling*, la scène a tout à coup changé au château d'*Alworthy*. La crise qu'avoit éprouvé le malade, & à laquelle le savant Docteur s'étoit mépris, étoit une de ces secousses salutaires qu'emploie quelquefois la bienfaisante Nature, pour retirer des portes de la mort ceux que l'Art d'Esculape a le plus irrévocablement condamnés. Une douce moiteur, un sommeil paisible, avoient suivi cette grande crise; & le malade s'étoit réveillé non-seulement sans fievre, sans douleur, mais même avec une bouche fraîche & un appétit marqué; en un mot, avec tous les symptômes de la guérison. Ces symptômes ne furent point démentis par l'événement; & en six jours, M. *Alworthy* fut sur pied.

Square & *Tuakum* prirent alors leur tems pour apprendre à M. *Alworthy* la perte qu'il avoit faite de sa sœur. Il trouva étrange qu'on lui en eût fait si long-tems un mystere, & ce fut à *Tom* qu'il en sçut le plus mauvais gré, vu la grande confiance qu'il avoit en lui. En vain on lui dit que c'étoit par l'ordre du Médecin; il ne se paya point de cette raison, & s'en alla droit à l'appartement de son filleul, pour lui faire de tendres reproches sur sa réticence.... Mais quel fut son étonnement en ouvrant la premiere porte, de voir *Jones* à table devant un pâté de perdrix, au milieu de six jeunes gens de ses amis, portant & recevant de nombreuses santés, avec une joie si bruyante qu'eux ni lui ne s'entendoient pas, & avec une telle distraction, que M. *Alworthy* eut le loisir d'ouvrir la porte, de faire plusieurs pas dans la salle, & de s'en retourner sans être apperçu.

Ce respectable vieillard se retira sans dire un mot, mais très-mal satisfait de ce bruyant & joyeux déjeûné. Ce n'étoient pas là les sentimens que *Jones* lui paroissoit devoir à la mémoire de sa bienfaitrice. Hélas! M. *Alworthy* pouvoit-il

soupçonner que *Square*, *Twakum* & *Blifil* avoient arrêté de laisser ignorer à *Tom* la nouvelle apportée par *Dowling* ? C'est cependant ce qu'ils avoient fait par une infernale malice, afin de le faire passer pour un mauvais cœur ; & *Jones*, victime de leur perfidie, *Jones*, qui ignoroit avoir perdu sa marraine, & qui se livroit à la joie naïve d'avoir retrouvé son parrain, avoit innocemment rassemblé six jeunes Gentilshommes des environs, pour célébrer avec eux cette heureuse convalescence. Plaignons-le d'autant plus, que M. *Alworthy*, indigné de ce qu'il avoit vu, crut devoir renfermer ce chagrin dans son cœur, & dédaigna de s'en expliquer.

Tom ne tarda pas à donner encore en apparence un nouveau sujet de mécontentement à son protecteur. Il y avoit un riche Gentilhomme campagnard, nommé M. *Western*, dont la terre étoit contiguë à celle de M. *Alworthy*. Un lièvre fut tué par *George Seagrim*, garde-chasse de ce dernier, dans un champ appartenant à M. *Western*, qui en fit faire d'amères plaintes, & demanda la punition du coupable. M. *Alworthy* fit justice, & le garde fut renvoyé. *Jones*, qui aimoit

ce domestique en eut pitié, s'alla jetter aux genoux de son parrain, & lui confessa (ce dont toutefois il n'étoit rien) que c'étoit lui, *Tom*, qui étoit le véritable auteur du délit, puisque lui seul avoit contraint *George*, par d'indiscrétes instances, à franchir les limites des réserves respectives. M. *Alworthy*, qui vint tout à coup à se rappeller que *Tom*, le jour désigné, n'étoit point sorti du château, se tint en garde contre le piége; & prenant *Jones* au mot, il lui dit que cette déclaration ne changeoit rien au jugement, si ce n'est qu'il lui enjoignoit, puisqu'il étoit aussi coupable, d'aller faire les excuses d'usage en pareil cas, à son bon & honorable voisin M. *Western*.

Il fallut obéir, il fallut aller faire des réparations pour une faute dont il se sentoit innocent, & dont il ne s'étoit chargé que par grandeur d'ame. Mais la moralité constante de cette histoire est que *la vertu sans la prudence, ne suffit pas pour prévenir nombre d'inconvéniens.*

Tom alla donc le lendemain faire satisfaction à M. *Western*. Il le fit avec cette contenance noble qui lui étoit propre, & cette assurance que donne invo-

lontairement un acte dont le principe eſt la généroſité. Le Gentilhomme touché de ſa bonne grace, ne lui laiſſa pas même achever ſon compliment, & pour toute explication, l'embraſſa & le retint à dîner avec lui. En attendant l'heure du repas, M. *Weſtern* conduiſit *Tom* à l'appartement de Miſs *Sophie* ſa fille, à qui il le préſenta comme le neveu d'un de ſes voiſins. Ce n'eſt pas que le vieux campagnard ne ſçût parfaitement que *Tom* étoit un enfant-trouvé; mais ſachant que M. *Alworthy* vouloit bien l'appeller ſon neveu, & le traiter ſur le même pied que M. *Blifil*, il auroit cru manquer aux égards, en le qualifiant autrement. Il expliqua tout bas à ſa fille ce qui en étoit, & la quitta pour aller eſſayer un cheval, en lui diſant qu'il la chargeoit de faire les honneurs de la maiſon.

Tom & *Sophie* éprouvèrent une égale ſurpriſe, pour ne pas dire une égale émotion en ſe voyant. *Tom* étoit ſans contredit le plus beau, le plus aimable Cavalier de la contrée. *Sophie* étoit un prodige de beauté, de graces & de talens. Elle touchoit à ſa dix-ſeptieme année; elle avoit été élevée à Londres, où elle avoit reçu

la plus parfaite éducation sous les yeux d'une vieille tante qui venoit de mourir; ce qui avoit donné lieu à M. *Weſtern* de rappeller sa fille auprès de lui. Elle faisoit depuis deux mois ses délices, & lui avoit presque fait oublier la chasse. Il lui étoit échappé de dire qu'après ses chiens, sa chere fille étoit ce qu'il aimoit le plus au monde. Miss *Sophie* s'attacheit à flatter tous ses goûts; elle chassoit quelquefois, quoiqu'elle n'eût que de l'éloignement pour la chasse; elle tenoit table longtems, quoiqu'elle n'aimât point la table, & elle chantoit à son pere de vieilles romances du regne d'*Elisabeth*, quoique sa voix timbrée, légère & flexible, fût plus propre à faire valoir une ariette moderne.

Après les premieres civilités, Miss *Sophie*, qu'on avoit informée de l'objet de la visite de *Tom*, lui dit d'un ton gracieux: Je sais bon gré, Monsieur, à ce malheureux lièvre, de s'être fait tuer, pour nous procurer une visite honorable. *Tom* rougit de ce compliment, dont la moitié lui parut un reproche. Il ne put soutenir l'idée de débuter par un tort aux yeux de la belle *Sophie*; & après s'être

fait encourager à lui dire l'exacte vérité, il lui avoua qu'il avoit fait un menſonge officieux pour ſauver le pauvre *George Seagrim*, dont toutefois il n'avoit pu obtenir la grace : il ajouta qu'au moins la Providence avoit voulu le récompenſer de ſa bonne intention, en lui procurant le bonheur de préſenter ſes reſpects à la plus belle perſonne d'Angleterre. Miſs *Sophie* rougit à ſon tour, & gliſſant promptement ſur cette fin de phraſe, elle reporta le propos ſur l'infortuné garde, en s'informant quelles étoient ſes fautes. *Tom* lui dit que *George* étoit des plus à plaindre, étant chargé d'une nombreuſe famille, & réduit par ſa diſgrace à la mendicité.

Tom articula ces dernieres paroles d'un ton & d'un air ſi touchans, que Miſs *Weſtern* ſe ſentit toute émue. Je plains cet homme, Monſieur, lui dit-elle, je le plains ſincérement..... Eh mais, ajouta-t-elle, après un court ſilence, le mal n'eſt pas ſans remede. Mon pere cherche un ſecond garde-chaſſe ; j'exigerai de lui qu'il pardonne à *George*, & qu'il le prenne à ſon ſervice.

L'arrivée de trois Seigneurs des envi-

rons, qui venoient demander à dîner à M. *Weſtern*, mit fin à cette converſation. Mais auſſitôt que M. *Weſtern* fut rentré, l'obligeante Miſs *Sophie* parla du malheureux garde en préſence des nouveaux hôtes, & fut ſi bien faire l'éloge du procédé de M. *Jones*, qu'il en reſta confondu. Il n'y eut qu'une voix en faveur de *George* ſon protégé; tout le monde parla pour lui, & M. *Weſtern* ne put ſe défendre de tout accorder à ſa fille.

On ſervit; & *Tom* ſe mit à table avec un ſentiment de plus pour *Sophie*: en avoit-il beſoin? Non, ſans doute.

Au deſſert, Miſs chanta, & charma les convives par un air du nouveau genre. M. *Weſtern* ſeul fronça le ſourcil, & Miſs qui le remarqua, répara tout en un inſtant, en demandant ſa guittare, & en pſalmodiant une vieille ballade de *Sir Simon*.

Après le café, on parla de chaſſe. Tout le monde accepta la partie, ſans excepter *Tom Jones*, ni même Miſs *Sophie*. Il n'en coûta à cette derniere que de changer ſa robe en un habit d'amazône. *Tom*, pendant cette expédition, ne perdit jamais de vue deux objets, la chaſſe &

Sophie. Il paroiſſoit être tout entier à la premiere, aux yeux de M. *Weſtern*; & tout entier à la ſeconde, aux yeux de *Sophie* même. Le ſoir vint; le vieux Seigneur, extrêmement content de *Tom*, lui fit ſolemnellement promettre qu'il reviendroit le ſurlendemain; il ne faut pas demander ſi *Tom* tint parole.

Le nuage des conjurations qui ſe tramoient contre lui au château d'*Alworthy*, groſſiſſoit ſans ceſſe, ſans qu'il s'en doutât; il étoit trop occupé de *Sophie*. Pour préparer le Lecteur aux coups qu'on lui prépare, il faut avouer ici qu'il avoit eu, ſur la Paroiſſe de ſon protecteur, une petite intrigue antérieure à cette paſſion naiſſante; mais c'étoit une intrigue de ſurpriſe, où ſon cœur étoit entré pour bien peu, comme la ſuite de ce récit le fera connoître.

Quoi qu'il en ſoit, *Jones* ne manqua pas de ſe trouver le ſurlendemain au château de M. *Weſtern*; & le premier objet agréable qui y frappa ſes yeux, ce fut *George Seagrim* en fonction, exerçant des chiens, chargeant un fuſil, & revêtu de la livrée de ſon nouveau maître. Nous avons annoncé un ſecond objet agréable

pour *Tom* ; on se doute que c'étoit *Sophie.*

Dans le peu d'instans que notre Héros & notre Héroïne eurent avant le dîner pour se parler, ils se dirent plus de choses par le seul organe des yeux, que nous n'en pourrions articuler avec la plume dans un volume entier.

Le dîner fut des plus gais. On n'étoit pas au second service, que le Docteur *Suple*, qui étoit grand nouvelliste, voulant servir un plat de sa façon, & ne connoissant pas M. *Jones* pour être du château voisin, commença par s'étonner qu'on ne sçût point une nouvelle qui venoit de mettre sur pied toute la Paroisse d'*Alworthy*. Invité à en donner les détails, il raconta qu'il venoit de voir conduire chez le Juge & Seigneur de ce château une jeune paysane, qui s'étoit laissée débaucher, & qui paroissoit enceinte de six mois au moins ; que M. *Alworthy* l'avoit sans miséricorde condamnée à être conduite à *Bridwel ;* qu'elle devoit être actuellement en route pour sa destination ; qu'en un mot, cette jeune villageoise se nommoit *Moly.*

A ce nom, *Tom* éperdu ne fit qu'un

saut de sa chaise à la porte; à peine se donna-t-il le tems de jetter en fuyant sa serviette sur le buffet. Il disparut comme un éclair, laissant tout le monde immobile d'étonnement. Heureusement pour Miss *Sophie*, on ne fit point attention à elle en ce moment. Jamais carmin plus vif ne colora de belles joues. Tous les convives restoient en silence. M. *Suple* assura qu'il falloit que cette *Moly* ne fût pas inconnue au Gentilhomme qui venoit de quitter si brusquement le siége. Le silence continuoit même après cette assertion tranchante. M. *Western* le rompit par un grand éclat de rire, prit la défense du fugitif, & prétendit qu'à l'âge du coupable ce crime n'en étoit pas un. Il ajusta à ce propos quelques historiettes de son jeune tems, qui tendoient à établir que le cas de séduction, strictement dit, est fort rare, & que les victimes de ces aventures en sont presque toujours les complices.

Pendant cette belle dissertation, Miss *Western* prétexta un violent mal de tête, qui lui permit de se retirer dans sa chambre, où elle ne fut pas plutôt seule, qu'elle se livra à d'abondantes larmes. Quand elles furent taries, elle fit venir *George*

Seagrim, l'interrogea en particulier, & voulut savoir de lui ce qu'il pensoit de cet étrange événement. Ce garde, sans même songer s'il parloit en faveur de *Tom*, répondit que *Moly* étoit une adroite effrontée, qui attiroit indifféremment chez elle jeunes & vieux, & qu'il ne pouvoit qu'être infiniment problématique de qui étoit provenu le scandale apparent; que cependant il se croyoit fondé à en soupçonner un très-grave personnage, que pour toute chose au monde il se garderoit bien de nommer.

Cet éclaircissement parut tranquilliser, & tranquillisa en effet Miss *Sophie*; elle entrevit que son cher *Tom*, dans cette bizarre aventure, n'avoit été que dupé ou imprudent. « Et M. *Jones*, ajouta-» t-elle toutefois, étoit-il du nombre » des jeunes gens qui fréquentoient cette » *Moly*? Je puis garantir, répondit le » garde, que depuis plus de trois mois » il n'a pas mis le pied chez elle ».

Sophie reprit alors toute sa sérénité, & s'empressa d'aller rassurer les convives sur son indisposition passagere. Laissons à cette fille spirituelle le soin de s'excuser avec adresse, & revenons à l'ami *Tom Jones*.

Il n'eût pas fait à pied un demi mille, qu'il rencontra la troupe d'archers qui conduiſoit *Moly* à *Bridwel*. Il cria au chef d'arrêter, & le menaça de le pourfendre, s'il faiſoit un pas de plus. Cette menace n'ayant produit aucun effet, il eut recours à un autre expédient; il tira quelques guinées de ſa bourſe, les mit dans la main de ce brigadier, & le conjura d'attendre pour continuer ſa route, qu'il eût été parler à M. *Alworthy*. Il obtint de cette manière, ce qu'on lui avoit refuſé en uſant de l'autre. *Tom* alla ſe jetter aux genoux de ce reſpectable Seigneur. La harangue du neveu & ſur-tout celle de l'oncle ſeroient trop longues à détailler. Il ſuffira de ſavoir que *Tom* convint qu'il avoit fait une imprudence en ſe laiſſant attirer chez cette fille, chez qui il ne s'étoit jamais trouvé ſeul; & qu'il n'avoit pas été peu étonné du bruit que *Moly* répandoit que c'étoit de lui qu'elle étoit enceinte. *Tom* repréſenta à M. *Alworthy* que le meilleur moyen d'éclaircir la vérité du fait, n'étoit pas d'envoyer cette malheureuſe à *Bridwel*; & qu'elle n'avoit peut-être choiſi un coupable apparent dans le châ-

teau, que pour se soustraire à la rigoureuse punition qui venoit d'être prononcée contre elle.

M. *Alworthy* réfléchit quelque tems, releva *Tom* avec bonté ; le tança prolixement, mais avec douceur, & lui accorda la grace de la coupable, à condition qu'il n'auroit plus d'intrigue avec elle.

Ainsi fut délivrée *Moly* d'un grand danger, & *Tom* d'une violente crise.

Plus de six jours après, *Tom* n'osoit point encore retourner au château de M. *Western*. Il vouloit laisser à ce Seigneur, & à tout son monde, le tems d'oublier sa brusque disparition. Il ne doutoit point d'ailleurs que ses rapports dans l'aventure de *Moly* n'eussent transpiré, & il en étoit au désespoir. Il voulut au moins se munir d'un désaveu, écrit & signé de cette fille, par lequel elle reconnoîtroit qu'elle l'avoit injustement inculpé. Dans ce dessein, il se hazarda d'aller chez elle. Il la trouva seule, ou du moins il la jugea telle. Elle étoit alitée. Il s'assit, sans façon, sur le pied du lit, & lui dit l'objet de sa visite. Il ajouta avec un ton de fer-

meté, qu'il ne sortiroit point qu'elle n'eût signé l'écrit qu'il exigeoit. Sur le refus qu'elle en fit, il voulut se lever d'indignation, mais le pied lui gliſſa; & pour se garantir d'une rude chûte, il ne se trouva sous sa main qu'un pan de vieille tapiſſerie qu'il entraîna avec lui en tombant, & qui le retint en partie. Or, cherchez, lecteur, dans votre imagination, quel perſonnage étoit caché derrière la toile. Comme en mille ans vous ne le devineriez pas, il faut vous dire que c'étoit le grave, le sage, l'érudit, le Platonicien M. *Square*. *Moly* l'avoit fait cacher auſſitôt qu'elle avoit entendu quelqu'un monter à sa chambre, ainſi qu'un autre compagnon d'intrigue, dont nous parlerons bientôt. Il faudroit la touche de Calot, pour rendre la figure groteſque que fit notre Philoſophe quand il se vit découvert. Il mit auſſitôt ses deux mains sur son viſage, pour éviter d'être reconnu, & tenta de se dérober par une prompte fuite. Mais *Tom* s'étant mis en devoir de l'arrêter, *Square* lui détacha un vigoureux coup de poing, qui lui fut auſſitôt rendu avec uſure. Aux cris de l'Irlan-

dois, que *Tom* avoit mis sous ses pieds, & à qui il serroit la gorge, on vit soudain sortir un autre champion de dessous un autre pan de tapisserie. L'étonnement dont fut saisi *Jones*, en reconnoissant *Tuakum* en personne, dans ce second athlete, lui fit quitter prise à l'égard du premier, qui, se relevant avec furie, recommença à charger de coups son vainqueur. *Tuakum* se mit aussi de la partie, & voulut en agir avec *Tom* comme un précepteur avec un écolier rebelle. Une grêle de coups tomba à droite & à gauche sur notre héros, qui sentant la nécessité de rendre le combat égal, s'empara d'un manche à balais, & retrouva par ce moyen l'avantage qu'il avoit perdu. Il en agit en vrai César, c'est-à-dire qu'il ne cessa point de battre les ennemis, qu'ils n'eûssent crié miséricorde. Alors il discontinua de leur faire éprouver la force de son bras, & ne put s'empêcher de rire en voyant leur impuissante rage, & leur excessive confusion. Allez, Messieurs, leur dit-il, j'en fais présentement autant que j'en voulois savoir sur le compte de *Moly*. Quant à ce qui vient de se passer entre

vous & moi, je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire de vous recommander la diſcrétion. Après leur avoir fait ce compliment, il leur tira une grande révérence & leur abandonna l'héroïne de cette guerre, & le champ de bataille.

A peine il étoit dans la rue, qu'il rencontra *George Séagrim* à qui il fit part de ce burleſque exploit, & à qui il recommanda de le tenir ſecret pour toute autre perſonne que Miſs *Sophie Weſtern*, dans l'eſprit de laquelle il avoit intérêt de ne laiſſer aucun ſoupçon que *Moly* fût pour lui une paſſion ſérieuſe.

Quelques jours après, bien raſſuré par *George* ſur les impreſſions qu'avoit pû prendre *Sophie*, il ſe détermina à ſe remontrer chez M. *Weſtern*, qui lui fit en préſence de ſa fille de cruelles plaiſanteries ſur ſa diſparition ſubite, à l'occaſion du récit du docteur *Suple. Tom* s'en tira avec un déſordre dont *Sophie* lui ſçut gré, parce qu'elle comprit bien qu'étant innocent, l'embarras qu'elle remarquoit en lui, n'étoit occaſionné que par ſa préſence.

L'après-dîner fut conſacré à la chaſſe. M. *Weſtern* propoſa de courre un daim.

Et le hazard voulut que sa fille montât ce jour-là le même cheval qu'il avoit essayé à l'époque de la première visite de *Tom*. Ce cheval très-beau d'ailleurs & parfaitement dressé, n'avoit qu'un tic, dont personne encore ne s'étoit apperçu; c'étoit de ne pouvoit souffrir aucune femme sur son dos. A peine Miss *Sophie* fut-elle en selle, que l'animal se cabra. Elle eut l'amour-propre de vouloir le réduire; le coursier rebelle l'emporta avec une incroyable célérité, mais non assez vîte pour que *Tom*, qui étoit monté avantageusement, ne le suivît de fort près. Bien en prit à l'aimable fille de M. *Werstern*; car l'indocile Bucéphale s'arrêta tout-à-coup, & fit une ruade qui la jetta en l'air à plus de dix pieds de hauteur. *Tom* éperdu, n'eut que le tems de quitter la bride, pour recevoir dans ses bras l'objet le plus cher. Sans ce secours, Miss *Sophie* se brisoit la tête sur le pavé. Mais *Tom* lui-même fut alors excessivement embarrassé, parce qu'il avoit perdu la bride, & qu'il sentoit son cheval effaré, se dérober sous lui. Au risque de tout ce qui pourroit arriver, il abandonna les étriers & la selle, & se

laiſſa gliſſer le long de la croupe, en tenant précieuſement embraſſée celle qu'il ſauvoit une ſeconde fois de la mort. Il tomba à la renverſe avec une ſi tendre attention pour elle, qu'il lui épargna tout le danger de la chûte; mais avec tant de précaution pour *Sophie*, & ſi peu pour lui-même, qu'il ſe rompit un bras. On accourut en ce moment pour les ſecourir. *Sophie* avoit perdu connoiſſance; & l'intrépide *Tom*, qui ne la tenoit plus que d'un bras, demanda tranquillement un Chirurgien pour l'autre.

M. *Weſtern*, qui ignoroit l'accident arrivé à l'ange tutélaire de ſa fille, pouſſa vers lui, mit pied à terre, s'empreſſoit à le relever, à l'embraſſer, & ne pouvoit trouver d'expreſſions aſſez fortes pour lui témoigner ſa reconnoiſſance; un cri douloureux qu'il fit faire à *Tom* en le ſerrant trop fort, lui apprit tout ce que le ſervice rendu à Miſs *Sophie* avoit coûté à ſon libérateur.

Tom proteſta alors que les ſecours les plus preſſés étoient dus de préférence à Miſs *Weſtern*, qui, étoit évanouie; & il refuſa de ſouffrir qu'on s'occupât de lui juſqu'à ce qu'on l'eût portée à ſon appartement;

appartement ; ce qui fut exécuté. Il essaya de se traîner sur les pas de ceux qui enlevoient *Sophie* ; mais l'excessive douleur que lui causoit son bras fracassé & pendant, le força au bout d'une toise de chemin, de s'appuyer contre un arbre.

On retourna bientôt à lui, en lui annonçant que Miss *Western* étoit revenue à elle, & n'étoit plus inquiete que du généreux Cavalier qui l'avoit sauvée d'une mort certaine. *Tom* alors pria un des gens de M. *Western* de lui chercher un brancard & des porteurs pour le ramener au château d'*Alworthy*. M. *Western* qui survint en ce moment, & qui entendit la fin de cette requête, faillit à se mettre en colère, & déclara qu'il ne souffriroit point que M. *Alworthy* revît *Tom* que parfaitement rétabli de l'accident de sa chûte. Tout en faisant cette déclaration, il aida lui-même ses gens à transporter le blessé bon gré malgré dans l'appartement qu'il venoit de lui destiner au château de *Western*, où s'étoit déjà rendu le Chirurgien. Celui-ci jugea que la fracture étoit compliquée & d'une cure douloureuse & longue ; cependant il répondit du succès.

Le service que venoit de recevoir *Sophie*, tout essentiel, tout inappréciable qu'il étoit, ne pouvoit rien ajouter aux sentimens qu'elle avoit commencé à éprouver ; le dernier étoit pour ainsi dire de trop ; si toute fois on peut appeller superflu un sentiment qu'on peut avouer, & qui peut servir de voile à celui qu'on veut cacher à tout le monde. Ce fut en effet la reconnoissance qui donna à la pudique *Sophie* le droit d'entrer plusieurs fois par jour dans la chambre du souffrant ; celui d'accompagner le Chirurgien dans ses visites, & de l'aider même avec autant de zèle que d'adresse, dans ses opérations ; celui (& compter-on ceci pour rien ?) de parler souvent de *Jones*, & d'en entendre souvent parler autour d'elle avec éloge, avec une sorte d'intérêt universel, qui semblait justifier ce qui se passoit dans son cœur.

Combien de fois ne lui arriva-t-il pas d'enlever à sa femme-de-chambre l'écuelle de bouillon que celle-ci alloit présenter à *Jones*, & cela sous prétexte qu'il étoit trop refroidi, ou trop chaud ; & après l'avoir mis à la température con-

venable, quelle satisfaction délicieuse n'éprouvoit-elle pas à le porter elle-même aux lèvres de l'amoureux *Tom* ?

Manqua-t-elle une seule fois de se rendre dans la chambre de *Jones*, quand elle savoit que son père y étoit entré ; & n'employoit elle pas alors tous les moyens possibles d'y retenir ce vieillard, pour y rester plus long-tems elle-même. Fut-elle jamais plus complaisante pour ce cher père, plus attentive à charmer ses ennuis par le son de sa voix & les accords de sa guittare. On sent bien qu'elle manquoit quelquefois de mémoire pour les vieux airs de Sir *Simon*, & que du moins elle les entremêloit de chansons ou plus passionnées, ou plus récréatives, plus propres, en un mot, au soulagement de *Jones*.

Mademoiselle *Honora*, Femme-de-Chambre de *Sophie*, restoit auprès de *Tom*, tout le temps que *Sophie* elle-même ne pouvoit y rester. Il n'est guères de soubrette qui n'ait la manie de vouloir pénétrer les secrets de sa maîtresse. C'étoit aussi le foible de celle-ci.

Un jour qu'*Honora* venoit de voir panser *Jones*, enchantée de son courage,

elle ne tarissoit point sur ses louanges ; la bonté de son caractère, sa patience héroïque, les graces de sa figure, la blancheur même de sa peau, rien ne fut oublié.

En vérité, lui dit *Sophie*, je te crois amoureuse de ce jeune homme. *Honora* piquée du peu de sincérité de cette plaisanterie, répondit avec la même mauvaise foi : moi, Madame, amoureuse de M. *Tom*... parce que c'est un beau jeune homme, qui a mille bonnes qualités ! Oh ! cela ne suffit pas. Il faudroit encore que je connûsse qui est son père, & que l'aventure de Mademoiselle *Moly* eût fait un peu moins de bruit dans la contrée...

Je vous trouve bien indiscrete, interrompit *Sophie* toute courroucée, d'oser parler avec aussi peu de ménagement d'un ami de mon père.... Quant à la fille que vous venez de nommer, je vous défends de jamais prononcer son nom, du moins en ma présence.

Honora, qui alloit toujours à son but, je veux, Madame, lui dit-elle, vous complaire sur ce dernier point. Quant à l'autre question, je me reproche sincé-

rement de l'avoir agitée. Il n'eſt pas poſſible en effet qu'avec une ame ſi généreuſe, un air ſi noble, une main auſſi blanche, M. *Tom* ne ſoit pas né véritablement Gentilhomme. Il mérite d'être aimé ſans doute. Auſſi tout le monde l'aime ; & le ciel permettra qu'un jour tout ſe découvre. Le cher M. *Tom* !.... que je le plains quelquefois.... car je ſuis admis dans ſa confidence. J'en dirois davantage, ſi la crainte de vous offenſer...

Que me dirois-tu donc, répondit *Sophie* toute émue ? Parle, je te l'ordonne, je t'en prie.

Eh, bien, Madame, votre manchon, ce manchon que vous ne mettez plus, & que vous m'avez donné...

Achéve-donc, je te conjure.

— M. *Jones*, hier matin, l'a reconnu ſur le pied de ſon lit, où je l'avois poſé un inſtant pour lui ſervir un œuf frais. Il s'en eſt emparé, avec le ſeul bras qu'il ait libre ; il l'a baiſé avec tranſport ; il ne vouloit plus me le rendre. Il a fallu me fâcher pour le ravoir ; & le débat a duré ſi long-tems, que ſon œuf étoit froid, quand il y a mis la première mouillette.

Quelle extravagance viens-tu me conter, *Honora* ?

Il a bien senti lui-même que c'en étoit une. Il a eu l'air tout pensif, tout confus, tout repentant de ce qu'il avoit fait. Je vous dirai même qu'il m'a glissé dans la main une demi-guinée, pour m'engager à ne jamais vous en ouvrir la bouche, & qu'il me l'a fait jurer sur un livre : mais je suis presque sûre que ce n'étoit pas la bible ; ainsi, j'ai pû parler.

Jusqu'à ce que le Peintre ait imaginé un plus beau rouge que le vermillon, nous ne dirons rien des couleurs de *Sophie* pendant le discours de sa Femme-de-Chambre.

Ho....nora, dit-elle, si vous me pro....mettez de ne plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à personne, je ne vous trahirai point.... je veux dire, que je ne serai plus fâchée contre vous.... Mais je crains votre langue : prenez-y garde, ma fille, vous lui donnez souvent trop de liberté.... Ceci peut venir aux oreilles de mon pere, & le fâcher contre M. *Jones*, qui, peut-être, n'a cru faire qu'un innocent badinage avec ce manchon..... Mais

pour que cela n'arrive plus, rendez-le moi.

En parlant ainsi, *Sophie* reprit effectivement son meuble.

Cela vous fâche, ajouta-t-elle ? Eh bien, *Honora*, consolez-vous. Je vous donne en place de ce manchon, celui qu'on m'a apporté hier, & que je n'ai point encore porté.

Honora se retira en remerciant sa maîtresse, & se disant tout bas à elle-même : le cœur de Miss *Sophie* en tient pour M. *Jones*.

Le bras de *Tom* étant presqu'entiérement guéri, il obtint du Chirurgien la permission de se lever & de se tenir sur une chaise longue, au coin du feu. M. *Western* fut à peine sorti de table, qu'il entra dans la chambre du convalescent avec Miss *Sophie*, qui tenoit d'une main sa guittare, & de l'autre son manchon passé à son bras droit; ce même manchon que *Jones* connoissoit si bien. C'étoit l'intention de *Sophie* qu'il le remarquât, & son intention fut complétement remplie. Mais à peine, pour obéir à son pere, eut-elle commencé à préluder, que l'amulette mystérieux glissa le long de son bras

jusques sur ses doigts, & suspendit le jeu des pincées & des batteries. A cette vue, M. *Western*, vieillard le plus vif & le plus impatient qui fût dans les trois Royaumes, saisit le manchon, & le jetta sur les bûches ardentes. C'en étoit fait de ce chiffon précieux, sans l'adresse & la promptitude de M. *Jones* à le retirer des flammes.

Gardez-le donc, dit M. *Western* à *Tom*, & je vous prie, ne le lui rendez pas, tant qu'elle tiendra son instrument. Qui diantre s'est jamais avisé de jouer de la guittare avec un manchon?

Tom fut fidele à l'ordre. Le manchon resta sous sa garde tout le tems que joua *Sophie*; il ne l'eût pas quitté pour la toison d'or conquise par Jason. Il lui prodiguoit mille caresses, sous prétexte d'en ôter la cendre & les flamèches qui l'avoient endommagé; & sous ce même prétexte, il l'approchoit quelquefois si près de ses yeux, qu'il étoit encore plus près de sa bouche, dont mille baisers indiscrets, distribués une seconde fois à ce cher gage, échapperent à M. *Western*, mais non à l'attentive *Sophie*.

Une visite de M. *Alworthy* interrompit cette scene intéressante. C'étoit sa

première sortie hors de son château depuis sa convalescence. Il remercia M. *Western* des soins qu'il avoit pris de *Tom*, qu'il le pria de lui laisser remmener ; & il profita de cette même occasion pour lui présenter son neveu M. *Blifil*, qui avoit voulu être du voyage. M. *Western* présenta à son tour ce jeune Gentilhomme à sa fille, qui reçut son compliment avec toute la courtoisie d'une demoiselle de naissance, élevée à Londres. Dans cette courte entrevue, *Sophie* eut le malheur de faire la conquête de *Blifil*, & *Blifil* celui de ne point faire la sienne.

Cependant, M. *Alworthy* ayant regardé à sa montre, *Tom* fut obligé de partir, & de laisser au château de *Western* son cœur, ses pensées, & jusqu'au manchon de sa Dame.

Deux semaines après, le bras de *Tom* étant entiérement guéri, il se hazarda à monter à cheval, sous prétexte de prendre l'air, mais en effet pour revoir les traits chéris gravés à jamais dans son ame. M. *Alworthy*, qui d'une fenêtre l'apperçut, le rappella sur le champ, & lui fit dire qu'il dirigeât sa promenade du côté de M. *Western*, dont un billet les invi-

toit tous trois à dîner. *Tom*, par bienséance, descendit de cheval, & n'y remonta que pour accompagner la voiture où M. *Alworthy* & *Blifil* monterent une demi-heure après.

Chemin faisant, *Blifil*, qui ne pouvoit être entendu de *Tom*, débita à son oncle une longue phrase de protestation d'attachement & de reconnoissance, pour en venir à l'aveu de ce qui se passoit dans son cœur. En un mot, il lui fit confidence de l'effet que les charmes de Miss *Western* avoient fait sur lui.

Ce que vous m'apprenez, mon cher neveu, répondit M. *Alworthy*, me surprend & m'embarrasse. Vous avez paru rechercher l'alliance de Miss *O-Clarn*; en conséquence, j'en ai fait la demande à son pere. Je me rappelle même que la derniere fois que j'ai vu M. *Western*, je lui ai parlé de cet établissement pour vous en présence de sa fille, qui est liée d'amitié avec la future, & que l'un & l'autre ont fort loué votre choix, ou ce qu'ils ont regardé comme étant votre choix. N'importe après tout; Miss *Western* ne peut vous savoir mauvais gré de la préférence que votre cœur lui donne; c'est une

preuve que, comparée à Miſs *O-Clarn*, elle a ſur elle des avantages. Votre tort, ſi c'en eſt un, vous ſera pardonné facilement par la perſonne préférée. Comme je n'ai en ceci d'autre ambition que votre ſatisfaction & votre bonheur, je me charge de vos excuſes envers M. *O-Clarn*, & de votre demande envers M. *Weſtern*.

Il fut convenu qu'on ne feroit ces ouvertures que l'après-dîner. Pendant le repas, Miſs *Weſtern*, qui cette fois écouta & regarda avec plus d'attention M. *Blifil*, fit pluſieurs obſervations nouvelles à ſon déſavantage. Elle remarqua qu'il étoit très-vain, & qu'il avoit l'eſprit faux; que les maximes qui lui échappoient étoient dures, & qu'il parloit avec hauteur au domeſtique qui l'avoit ſuivi pour le ſervir à table. Elle diſoit en elle-même : ce beau fils n'eſt à coup-sûr qu'un fat, un pédant précoce dont il ne fait pas bon être le valet ni la femme. Miſs *O-Clarn*, j'aime mieux vous voir Madame *Blifil*, que moi. *Sophie* étoit encore fondée à raiſonner ainſi ſur les rapports que lui avoit ſouvent fait *George Seagrim*. Elle tenoit de ce garde-chaſſe, qu'il n'y avoit point de calomnies que *Blifil* n'inventât

journellement avec *Square* & *Tuakum*, pour noircir *Tom* dans l'esprit de son bienfaiteur, jusqu'à avoir indignement supposé que *Tom*, pour fournir à de sourdes débauches, avoit vendu un cheval de prix, que M. *Western* lui avoit donné aux étrennes; & la vérité toutefois étoit que le vertueux jeune homme s'étoit défait, bien à regret, de cette jolie bête, pour soulager de pauvres gens, dont la misere l'avoit touché, & dont il voyoit enlever les meubles.

Toutes ces considérations réunies disposoient mal *Sophie* en faveur de *Blifil*; mais *Sophie* n'étoit maîtresse que de son cœur, si même c'est l'être que d'en avoir disposé; & son pere, ce jour même, devoit disposer de sa main, ou du moins la promettre.

Au sortir de table, M. *Alworthy* tira M. *Western* à l'écart, & l'emmena dans le jardin, pour lui proposer son alliance; proposition fondée sur la passion violente que Miss *Sophie* avoit inspirée à son neveu, & fondée encore sur la parité de l'âge, de la naissance, de la fortune, sur le voisinage des deux domaines, & sur l'ancienne amitié des deux familles. M.

Weſtern n'héſita pas un inſtant à accepter; il embraſſa de joie M. *Alworthy*, répondit (un peu trop tôt peut-être) du conſentement de ſa fille, & remit au lendemain ſeulement à lui en donner des nouvelles.

Pendant cet entretien, Miſs *Sophie*, retenue par une préſence importune, ne pouvoit parler à *Tom Jones*; elle étoit encore moins tentée de lier converſation avec *Blifil*. Sa guittare vint à propos à ſon ſecours; & en lui donnant une contenance factice, la tira d'embarras. Le moment vint de ſe ſéparer; une révérence froide fut le congé du neveu de M. *Alworthy*: un regard où ſe peignoit une douce langueur fut le partage & la conſolation de ſon filleul.

A peine furent-ils partis tous les trois, que M. *Weſtern* ſe trouvant ſeul avec *Sophie*, lui dit qu'il venoit apprendre de M. *Alworthy* des choſes, qu'il n'eût jamais oſé eſpérer la veille: qu'elle devoit des actions de graces à la providence, qui venoit en ſa faveur, d'opérer des changemens inattendus: qu'en un mot, la maiſon d'*Alworthy* déſiroit ſon alliance.

Sophie toujours perſuadée que c'étoit

de Miſs *O-Clarn* dont il s'agiſſoit pour *Blifil*, *Sophie* qui, pour mieux dire, n'avoit la tête & le cœur occupés que de ſon cher *Tom*, ſe figura que tous ces grands changemens dont lui parloit ſon père, étoient ceux que ſouvent lui prédiſoit *Honora*, & qu'enfin le ciel avoit permis que le ſecret de la naiſſance de *Tom* ſe découvrît à ſon avantage.

Pleine de cette idée flatteuſe, ne cherchant plus à contraindre ſes ſentimens, & croyant au contraire complaire aux volontés paternelles en les déployant : le ciel eſt juſte, s'écria-t-elle, ou plutôt il acheve de l'être, en accordant les prérogatives d'une naiſſance légitime & d'une extraction noble, à celui qu'il avoit déjà doué de tous les autres avantages.

Vous me ſurprenez, *Sophie*, interrompit M. *Weſtern*. Je ne penſois pas qu'il y eût jamais eû le moindre doute ſur ſa naiſſance. Il a toujours paſſé (que je ſache,) pour le neveu de M. *Alworthy*, &....

Oui ſans doute, interrompit à ſon tour, Miſs *Weſtern*; mais les *Square*, les *Tuakum* & d'autres médiſans, ſe plaiſoient à répandre que cette qualité de

neveu n'étoit pas réelle, & que M. *Alworthy* ne la lui accordoit que par complaisance. Ah ! combien j'ai souffert de ces faux bruits, & combien, ô mon Père, la nouvelle que vous m'apprenez vient de soulager mon cœur ! Enfin donc ma bouche peut avouer les sentimens que renfermoit mon ame ; & vous approuvez que le plus respectable, le plus indissoluble lien, joigne ma destinée à celle de M. *Tom*....

Ah ! mort ! ah ! tête ! ah ! sang ! s'écria le bouillant campagnard. C'est *Tom* que vous aimez, dites-vous ; un batard, un enfant trouvé ?....

Eh ! de qui donc, Monsieur, me parliez-vous tout à l'heure ?

De M. *Blifil*, sans doute ; du propre neveu & présomptif héritier de M. *Alworthy* ; d'un jeune Gentilhomme, le plus riche de toute la contrée ; & qui, tout-à coup épris de vos charmes, renonce, pour vous posséder, à l'alliance d'une des plus illustres maisons d'Irlande. Allons ma chère *Sophie* ; parle moi raison ; conviens que c'est par distraction que tu as nommé *Tom* au lieu de *Blifil*.

Non, Monsieur, non, répondit Miss

Weſtern, avec une contenance reſpectueuſe, mais une généreuſe réſolution. J'aurois pu, par devoir, taire mes ſentimens; peut-être même, les vaincre: vous m'en avez ſurpris l'aveu; je n'en feindrai point d'autres. M. *Tom* n'en ſera pas plus heureux, puiſque ma naiſſance, mon éducation, ma propre manière de penſer, rendront toujours mon foible pour lui ſans effet. Mais pour ce qui regarde M. *Blifil*, il faut que vous ſachiez, mon Père, que quand il n'auroit point de rival, il ne m'en inſpireroit pas moins la plus invincible averſion. Le mot m'eſt échappé, je le hais; & ce qui rend le mal ſans remède, ma haine eſt fondée....

Eh; ſur quoi, je vous prie?

Sur ſes vices, ſur ſes lâches & bas ſentimens. Autant que durera mon attachement, mon eſtime, pour les vertus qui conſtituent une belle ame, & mon horreur pour la calomnie, pour l'hypocriſie, pour le ſordide intérêt, pour tous les vices d'une ame vile, autant de tems, mon Père, M. *Blifil* eſt certain de me paroître l'homme d'Angleterre le plus odieux.

Et moi, interrompit M. *Weſtern* fu-

rieux, & moi, je vous déclare, belle raisonneuse, que vos caprices ne feront point ma loi, & que je saurai me faire obéir. Je veux bien vous prévenir que je viens d'envoyer un de mes gens lever à l'Eglise tous les délais ; & vous me connoissez assez, pour vous douter, que je ne suis pas homme à m'exposer aux risées de tout le canton, en suivant vos volontés pour règle. Prenez bien garde, *Sophie*, au serment que je fais : puissai-je perdre l'habitude de manier un fusil ; puisse la mortalité se mettre dans ma meute & dans mes garènes, si, dans trois jours, vous n'êtes Madame *Blifil!*

A ces mots, le fougueux campagnard sortit de la chambre. *Sophie* s'efforça de le retenir par son habit, espérant le calmer & le ramener à d'autres sentimens : mais il se débarrassa d'elle avec tant de brusquerie & de férocité, que l'infortunée tomba derrière lui, le visage sur le parquet, qui fut aussi-tôt tout couvert de sang. La douleur la fit s'évanouir, & ce tableau touchant eût sans doute attendri son père, s'il n'eût pas été trop courroucé pour tourner sur elle ses regards, & déjà trop loin, pour entendre distinctement le bruit de sa chûte.

Heureuſement pour *Sophie*, dont la Femme-de-chambre étoit occupée ailleurs, *Tom* rentra en ce moment. *George Seagrim* (car c'étoit lui que M. *Weſtern* avoit chargé d'acheter les bancs) l'avoit rencontré en route, lui avoit fait part de ſa miſſion, en un mot du mariage prochain de M. *Blifil*, & de Miſs *Sophie*. *Tom* éperdu, l'eſprit troublé de cette nouvelle, étoit retourné à toute bride au château de *Weſtern*, égaré par ſon déſeſpoir, & ſans préciſément ſavoir où ce déſeſpoir le conduiſoit.

Quel ſpectacle pour lui, quand il vit ſa chère *Sophie* étendue à terre ſans mouvement, le viſage meurtri, & du ſang autour d'elle; il jetta un grand cri, appella *Honora* de toute ſa force, tira toutes les ſonnettes, & perſonne ne venant aſſez tôt à ſon gré, il s'empara d'une aiguière, s'aſſit ſur le parquet à côté de *Sophie*, la releva à demi, l'appuya ſur ſon ſein, & lui verſa de l'eau dans la bouche & ſur le viſage. Ce ſecours lui fit rouvrir ſes beaux yeux. Elle reconnut *Tom*, & dans ſa tendre émotion, elle faillit à s'évanouir une ſeconde fois. Hélas! lui dit-elle, c'eſt en vain que

vous fûtes destiné à rappeller deux fois à la vie celle à qui, de ce moment, tous rapports, même ceux de la reconnoissance, sont interdits. L'état où vous me voyez, est l'effet de la dureté de mon père ; je suis rudement tombée, comme il s'échappoit à l'effort impuissant que j'ai fait pour le retenir. Il a juré de me faire épouser dans trois jours M. *Blifil.*

C'est la nouvelle accablante, répondit *Tom*, que m'a apprise en chemin *George Seagrim*, & qui m'a fait revoler sur mes pas. Ciel ! ô ciel ! quel coup de foudre !

Ils se parloient ainsi, les yeux remplis de larmes, & l'ame tellement absorbée dans la douleur, qu'ils ne s'appercevoient pas que M. *Western* les voyoit & les écoutoit. Il avoit reconnu de loin le cheval de *Jones*, ce qui l'avoit fait promptement remonter chez *Sophie.* Il apprit par leur discours la chûte à laquelle il avoit donné lieu, & qui servoit d'explication à l'état où il la voyoit. Ces mêmes discours lui confirmèrent aussi l'état mutuel de leurs cœurs. Dans la fureur dont il étoit transporté, il s'élança sur sa fille, qu'il arracha des bras de *Tom* à qui il enjoignit sévèrement de ne jamais

ſe préſenter devant lui ou du moins devant ſa fille. *Tom* ſe retira conſterné, & pénétré d'une affliction qu'aucun pinceau ne ſauroit rendre.

Honora ſe préſenta enfin, pendant ce congé, qui faillit être auſſi le ſien. Elle fut tancée, comme au ſurplus elle devoit l'être, pour avoir laiſſé ſa maîtreſſe ſeule, & pour n'être pas accourue auſſitôt qu'on avoit ſonné. M. *Weſtern* lui demanda avec toute la hauteur d'un noble campagnard, s'il étoit fait pour entendre plutôt qu'elle un coup de ſonnette.

Tout ce vacarme fini, M. *Weſtern* ſe retira une ſeconde fois, & abandonna ſa fille aux ſoins d'*Honora*; mais il rentra un quart d'heure après, accompagné de ſon cuiſinier muni d'une broche, de ſon piqueur tenant un fuſil à longue bayonnette, & de deux palefreniers armés de fourches. Il s'étoit figuré entendre monter quelqu'un par un eſcalier dérobé, & s'étoit mis en tête que c'étoit *Tom Jones*. Il ſe trompoit; il fut ſi outré de ſa mépriſe, qu'il lui fallut une victime à ſon dépit; ce fut *Honora*. Elle fut de nouveau chapitrée, comme elle ne l'avoit été de ſa vie. Jamais Femme-de-Cham-

bre, jamais même servante de basse Cour, ne fut traitée ainsi. *Honora* étoit vaine; elle demanda son congé : M. *Western*, qui, pour trois jours de plus, ne vouloit pas faire l'épreuve d'un autre sujet, feignit de ne l'avoir pas entendue.

Aussitôt que la maîtresse & la soubrette furent seules, *Sophie* mit la main à la plume, pour écrire à *Tom*; & c'étoit la première fois de sa vie qu'elle lui écrivoit. L'apparition de la broche, de la bayonnette & des fourches, dont l'appareil avoit été déployé contre lui, avoit tellement effrayé cette amante, pour les jours de son héros & du nôtre, qu'elle crut devoir lui interdire expressément les avenues du château; & comme dans le chagrin où étoit *Tom*, un tel ordre demandoit à être mitigé de quelque consolation, *Sophie* terminoit sa lettre par une espèce de serment de ne jamais se marier ni à *Blifil*, ni à tout autre.

La zélée *Honora* se chargea de faire rendre ces dépêches par une personne affidée. Il ne fut plus question que de savoir quel parti Miss *Western* devoit prendre, dans l'extrémité où elle se trouvoit réduite. Elle se rappella qu'elle avoit

à Londres une proche parente nommée Myladi *Crafton*, qui lui avoit fait toute sorte d'amitiés ; elle résolut d'aller lui demander un azyle, pour tout le tems que dureroit cet orage. Elle se flattoit d'appaiser ensuite M. *Western* ; & qu'au surplus M. *Blifil* abandonneroit toute prétention sur le cœur d'une personne qui auroit mieux aimé déserter la maison paternelle, que de supporter l'idée de devenir sa femme.

Mais comment sortir du château, sans être vue ? Cela n'étoit praticable que de nuit ; & Miss *Western* ne pouvoit pas songer à faire un voyage à Londres sans se précautionner de hardes & de tout ce qui pouvoit lui être nécessaire, en un mot, sans faire une malle ; ce qui augmentoit encore la difficulté de son départ.

Ce fut encore *Honora* qui prit sur elle de lever ces obstacles. Elle proposa généreusement de se faire chasser à l'instant même, ce qui lui donneroit prétexte de faire des paquets dans lesquels Miss *Western* feroit sortir tout ce qu'elle jugeroit à propos. Cet expédient fut trouvé des plus heureux. *Sophie* aida *Honora* à remplir un grand coffre, qu'elle farcit de ses pro-

près effets, de ses robes les plus riches, de son plus beau linge, & de l'écrin de pierreries dont elle avoit hérité à la succession de sa tante. Ces dispositions faites dans le plus grand mystere, *Honora* se présenta effrontément à M. *Western*, & demanda à rendre ses comptes à lui-même, sachant bien qu'il n'auroit pas la patience d'entrer dans la millieme partie de ses détails, & qu'il ne manqueroit pas de renvoyer l'examen de ses comptes pardevant sa fille; ce qui arriva ponctuellement comme elle l'avoit prévu.

Quand tout eut ainsi réussi au gré de ses desirs, *Honora* publiquement interrogée, duement renvoyée, & payée de ses gages par Miss *Western*, fit prix avec un charretier du lieu, pour transporter sa malle à la premiere Messagerie, qui n'étoit qu'à une demi-lieue; là elle congédia ce rustre, puis lorsqu'elle l'eut perdu de vue, elle fit clouer sur le coffre une carte à l'adresse de Myladi *Craston*, à Londres. Elle trouva à cette même Messagerie une chaise à deux places, qui étoit vuide, & qui devoit partir pour la Capitale à trois heures du matin. Elle fit briller l'or aux yeux du Postillon, &

n'eut pas de peine à le mettre dans ſes intérêts. Vers minuit, elle ſe préſenta dans cette chaiſe à la porte du parc de *Weſtern*, & n'eut pas plutôt fait entendre le ſignal convenu, que Miſs *Weſtern* ſortit, & referma précipitamment cette même porte à triple tour. On ne jugea pas à propos de retourner à la Meſſagerie; on aima mieux paſſer droit à travers champ vers Londres.

Cette diligence manqua d'être funeſte aux deux aventurières. Le terrein n'étoit pas frayé par-tout; il étoit parſemé de bornes aſſez baſſes, limites ſouvent équivoques de diverſes portions d'héritage. La voiture rencontra un de ces écueils, & y échoua, à quatre lieues ou environ, du château de *Weſtern*. Miſs *Sophie*, en verſant, ne ſe fit aucun mal, mais *Honora* ſe foula un pied. Le Poſtillon ne s'appaiſa, qu'à force de gros écus, qu'on lui donna ſans compter, dans l'obſcurité de la nuit; la lune étant alors fort couverte. Le brancard de la chaiſe & trois rayons d'une des roues s'étoient briſés dans la chûte; les deux pelerines virent bien qu'il leur falloit renoncer à l'eſpoir de continuer, cette nuit de voyager

ger en chaise. Heureusement pour elles, cet accident leur arriva fort près d'une humble chaumière, habitée par un vieux bucheron & sa *Baucis*. Le Postillon fit un tel tintamarre à leur porte, que les bonnes gens crurent que les François avoient fait une descente. Ils ouvrirent en tremblant, non toutefois dans la crainte des voleurs, ils étoient à l'abri de cette crainte. D'ailleurs on les rassura en leur présentant une piece d'or, au lieu de leur en demander; & on leur exposa l'accident survenu. Le Bucheron & sa femme n'avoient qu'un lit, & ce lit n'étoit gueres présentable à une grande Dame, ni même à sa Demoiselle de compagnie; mais ils avoient deux ânes, ils les offrirent aux deux Héroïnes, & le Bucheron leur proposa de les conduire lui-même à l'hôtellerie du *Coq*, qui n'étoit qu'à trois quarts de lieue de sa chaumiere, tandis que sa femme chercheroit des cordes pour substituer au brancard brisé, & mettre le Postillon en état de rouler encore, tant bien que mal, jusqu'au premier Charron.

La proposition fut acceptée, & le postillon, qui ne croyoit pas le délabrement

de la chaise aussi considérable qu'il étoit, donna aux Dames rendez-vous avec sa voiture pour le surlendemain au plus tard.

Laissons *Sophie* & *Honora* se reposer dans leur hôtellerie, & retournons au château d'*Alworthy*, où *Jones*, accablé de chagrin, a passé la nuit la plus cruelle. A peine commençoit-il à fermer les yeux, qu'on entra dans sa chambre pour lui remettre un billet apporté par un messager inconnu, qui, sans dire de quelle part il venoit, & sans attendre de réponse, avoit disparu aussitôt. C'étoit le billet de *Sophie*. Il le baisa quand il eut regardé la signature; il l'arrosa de ses larmes après l'avoir lu.

L'agitation de son ame ne lui permit pas de rester au lit. Il se leva; & à peine avoit-il achevé de s'habiller, qu'il entendit dans tout le château une grande rumeur, où son nom étoit souvent mêlé, ainsi que celui de Miss *Sophie Western*: on parloit confusément de séduction, de rapt, de fuite nocturne. *Tuakum* & *Square* se récrioient contre l'énormité de l'attentat.

Tom, qui ne comprenoit rien à ces imputations, se figuroit mal entendre,

& il s'apprêtoit à ouvrir sa porte pour mieux recueillir les mots qui lui échappoient, quand M. *Blifil*, la fureur dans l'ame & dans les yeux, entra tout-à-coup dans sa chambre.

Infâme suborneur, (c'est ainsi qu'il parla à *Tom* interdit), c'est donc toi qui cette nuit as déshonoré deux maisons, celle-ci, qui te sert d'azyle, & celle de M. *Western*, dont tu viens d'enlever la fille. Oseras-tu le nier? C'est M. *Western* lui-même qui t'en accuse, & qui vient d'en faire porter ses justes plaintes à M. *Alworthy*. Ah! pourquoi, ô le plus pervers des hommes, mon Oncle a-t-il eu la foiblesse de nourrir un serpent dans son sein? Qu'il fut mal conseillé, quand il se chargea de la destinée d'un vil & méprisable bâtard!

A ce mot, *Tom* ne se connoissant plus de fureur, sauta sur deux épées qui pendoient à côté de son lit. Il en présenta une à *Blifil*, & tirant aussitôt l'autre du fourreau: défends-toi, lui dit-il; mets-toi en garde, te dis-je: ce n'est point à toi que j'ai à répondre sur les vaines imputations qu'on me fait par erreur, & que mon inocence dissipera. Défends-

toi, je te le répete. Le mot outrageant qui vient de t'échapper sur le malheur de ma naissance, est l'arrêt de ta mort ou de la mienne.

Le cliquetis des deux épées fit soudain accourir *Square*, *Tuakum*, & tous les gens du château, qui ne purent réussir à séparer les deux combattans acharnés l'un contre l'autre. M. *Alworthy* seul en vint à bout : sa présence fit tomber à l'un & à l'autre les armes de la main.

Vous *Blifil*, dit-il d'un ton sévere, retournez dans votre appartement ; que tout le monde se retire, & qu'on me laisse seul avec *Tom*.

Quand chacun eut obéi à cet ordre, M. *Alworthy* prit un siége, en montra de la main un autre à *Tom*, & lui ordonna de s'asseoir. L'entretien, lui dit-il, pourra être long ; c'est le dernier que j'aurai avec vous.

Tom, l'ame déchirée, voulut ouvrir la bouche ; M. *Alworthy* lui imposa silence, & prenant la parole, lui retraça tous les bienfaits dont il l'avoit comblé depuis l'instant de sa naissance, & les déplaisirs sensibles qu'il avoit ressenti d'une foule de vices qui, en croissant avec lui,

avoient étouffé le germe de la meilleure éducation. Rien ne fut oublié ; son intrigue avec *Moly*, la vente du joli cheval, pour fournir à des parties de débauche ; l'ingratitude indécente qu'il avoit témoignée en se réjouissant à la vue de tout le château, avec des libertins comme lui, le propre jour où l'on étoit venu annoncer la mort de *Miss Brigitte*, sa bienfaitrice. . . .

A chacune de ces imputations, qui, comme on l'a pu voir, étoient l'ouvrage de *Blifil* & de ses deux Instituteurs, *Tom* s'efforçoit de parler ; mais M. *Alworthy*, trop fortement prévenu, lui enjoignoit chaque fois impérieusement de se taire. Enfin, cet austere Juge passa aux deux derniers chefs d'accusation, les plus graves de tous. Il venoit lui-même, dans son château, de surprendre *Tom* l'épée à la main, prêt à percer son propre neveu, après avoir consacré la nuit à la plus audacieuse & la plus infâme des actions, en enlevant la fille unique d'un respectable Gentilhomme, qu'il savoit être destinée à M. *Blifil*.

La constance, le respect de *Tom* ne tinrent point contre ce dernier grief ; il

prit le Ciel à témoin qu'il apprenoit en ce moment même l'évaſion de Miſs *Sophie*. Il alloit pourſuivre ſa juſtification, quand la vue d'un porte-feuille que M. *Alworthy* tira de ſa poche, lui coupa la parole, il ſe figura qu'on alloit lui produire quelque papier qui avoit ſervi de preuve contre lui. Sûr de ſon innocence, il ſe tut pour attendre qu'on lui opposât cette piece. Mais quelles furent ſa ſurpriſe, ſa douleur, ſa conſternation, quand M. *Alworthy*, tirant de ce porte-feuille un billet de banque de cinq cens livres ſterling, le mit ſur une table, & levant le ſiége, ajouta uniquement ces dernieres paroles : « ceci, *Tom*, ſecondé de l'économie, vous mettra à portée de vivre ; c'eſt le dernier effort de ma bienfaiſance. Faites votre bagage ; ſortez à l'inſtant de l'étendue de mes terres, & ne vous préſentez jamais à mes yeux ».

Tom à ces mots tomba à genoux aux pieds de ſon bienfaiteur. Cette ſoumiſſion fut perdue ; M. *Alworthy* avoit déjà repris le chemin de la porte.

Se ſoumettre à ſa deſtinée, eſt le plus grand ſacrifice que puiſſent faire certaines ames, & celui-ci coûta beaucoup à

celle de *Tom.* Il sentit pour la premiere fois son néant ; il se vit abandonné, isolé sur la terre, sans pere, mere, ami, maîtresse, ni protecteur. La nécessité d'obéir suppléa au courage qui lui manquoit pour le faire. Il lui restoit deux chevaux ; il chargea l'un de ses effets, monta l'autre, sortit du château, & disparut.

Nous avons dit qu'il avoit passé la nuit dans une insomnie cruelle. Les assauts qu'il avoit éprouvés à son réveil, ajouterent encore à l'espece de fievre qui le dévoroit ; il se sentoit une soif ardente : la vue d'une source fort limpide qui formoit un agréable bassin dans un lieu écarté, l'invita à descendre de cheval pour satisfaire l'ardeur qui le brûloit ; & lorsqu'il l'eut appaisé, ce lieu solitaire & propre aux idées mélancoliques lui plût tant, qu'il s'étendit sur l'herbe le long du bord de ce bassin. Satisfait de se trouver seul, il tira de son porte-feuille divers papiers, qu'il mit sur l'herbe, pour chercher le seul qui l'intéressât, celui qu'il venoit de recevoir de la part de *Sophie*, & qui le condamnoit à ne plus chercher les occasions de la revoir. Quand il l'eut entre ses mains, il le porta sur son visage,

comme un homme déſeſpéré, & retomba à la renverſe dans l'attitude d'un malheureux à qui l'excès de la douleur a ôté l'uſage de ſes ſens.

Soit que parmi les herbes du gazon ſur lequel *Tom* étoit étendu, il y en eut quelques-unes d'une vertu ſoporifique, ſoit qu'un beſoin impérieux, & plus puiſſant que la douleur même, le provoquât au ſommeil, il s'endormit. A peine ſes ſens commençoient-ils à éprouver le charme d'un repos involontaire, qu'un vent Nord-Oueſt s'éleva tout-à-coup, qui emporta dans le baſſin, fit voltiger en l'air, ou rouler au loin à terre, tous les papiers que *Tom* avoit tirés du porte-feuille.

Le hazard permit qu'en ce moment *George Seagrim*, qui revenoit de faire une commiſſion de M. *Weſtern*, paſsât par ce même endroit. Il ramaſſe un de ces papiers, c'étoit le billet de banque; il l'empoche auſſitôt, en rendant grace à ſa bonne fortune d'une telle rencontre. A quelques pas plus loin, il reconnoît les deux chevaux de *Tom*, & *Tom* lui-même endormi. Il le réveille, & lui fait voir le naufrage ou la diſperſion de ſes papiers;

il s'empreſſe à en ramaſſer & taſſembler ce qu'il en peut recueillir, & les remet à *Jones*, qui les renferme avec diſtraction dans ſon porte-feuille, ſans s'inquiéter ſi le plus eſſentiel lui manque. *Tom* raconte tous ſes nouveaux déſaſtres à *George Seagrim*, qui prend à ſa douleur toute la part que lui permet l'heureuſe trouvaille qu'il vient de s'approprier.

Quoi! dira-t on, ce garde-chaſſe qui doit tout à *Tom*, pour qui *Tom* a pouſſé l'attachement juſqu'à ſe compromettre dans l'eſprit de M. *Alworthy* & de M. *Weſtern*, ce même *George Seagrim* vole indignement le ſeul bien qui reſte à celui qui l'a couvert de bienfaits! Oui, Lecteur; & cette moralité, qui apprend aux jeunes gens à ne placer leur affection qu'avec prudence, n'eſt pas une des moins importantes du Roman.

Après cette entrevue, *Tom* embraſſa tendrement ſon cher *Seagrim*, & remonta à cheval, & le pouſſa, ou ſe laiſſa emporter par lui dans un bois épais & peu fréquenté. Il n'y eut pas fait un mille, qu'il entendit les cris aigus d'une femme qui crioit à l'aſſaſſin. Il dirige auſſitôt ſa courſe de ce côté; car *Tom* avoit le

cœur d'un Chevalier errant, & dans ce moment-ci il pouvoit véritablement paſſer pour tel.

En s'approchant, il vit une femme échevelée, qui, en ſe débattant, avoit perdu ſa coëffure, ainſi que le mouchoir & le mantelet qui lui couvroient le ſein. Un ſcélérat s'efforçoit de l'attacher à un arbre avec une jarretiere qu'il lui avoit paſſée au col, & qui lui ſerroit la gorge. La vue de *Tom*, qui fondit ſur le coupable l'épée à la main, le força de quitter priſe, & de ſe ſauver à toutes jambes.

Tom par ce moyen ſe trouva maître du champ de bataille, & le conquérant d'une Dame belle, grande, bien faite, & dont les traits & tout l'enſemble n'annonçoient gueres que trente-quatre ans. Le péril qu'elle avoit couru, le déſordre même où elle ſe trouvoit, ajoutoient encore à l'intérêt qu'elle étoit en droit d'inſpirer.

Elle raconta à *Jones* qu'elle étoit la femme de M. Waters, Capitaine au Régiment de Cumberland; qu'étant partie à cheval d'une maiſon de campagne pour aller rejoindre ſon mari à Londres, elle avoit rencontré en route un jeune Vo-

lontaire de ce même régiment, qui lui avoit offert de l'escorter dans la traversée du bois; qu'ayant eu l'indiscrétion de dire à ce scélérat qu'elle avoit sur elle cinquante guinées & quelques diamans, il avoit conçu le projet de la voler, & peut-être même de l'égorger; que pour mettre ce dessein à exécution, il l'avoit renversée de dessus son cheval, qui s'étoit enfui à perte de vue; que s'étant relevée, elle avoit crié à l'aide, & avoit employé toutes ses forces à s'échapper & à se débattre, jusqu'au moment où le Ciel lui avoit envoyé un libérateur.

Il restoit peu de jours, & par conséquent il y avoit peu de sûreté à s'arrêter plus long-tems dans le bois pour chercher ni le mantelet, ni le fichu, ni le coursier de la Dame. *Tom*, qui par la lecture des Romans de chevalerie, étoit au fait des procédés d'usage en ces sortes de rencontres, proposa à Madame *Waters* de monter derriere lui en croupe, parce qu'elle n'eût point été à son aise, (à cause des paquets & des manequins) sur le cheval de bagage. La proposition acceptée, notre Paladin & la Dame échevelée pousserent au grand trot jusqu'à la

premiere hôtellerie d'*Upton*, & y arrivèrent comme il faisoit nuit fermée.

La femme de l'Aubergiste, qui ne s'étoit pas orné l'esprit par la lecture de *Lancelot du Lac* & d'*Amadis de Gaule*, reçut très-mal le Chevalier & sa belle Aventuriere, qu'elle prit, à ses cheveux épars, & à son absence de voile sur un sein très-apparent, pour une échappée de quelque Corps-de-Garde. *Tom* & sa Dame voulurent élever la voix, ce qui fit hausser de plusieurs tons celle de la criarde aubergiste. Son mari, sa servante & le valet d'écurie vinrent se mettre de la partie, & alors il se fit un tintamarre que vingt cloches en branle n'auroient pu couvrir. Le Tancrède & la Clorinde de l'aventure alloient être repoussés hors du gîte avec avanie, quand un vieux Sergent, qui, sa pipe à la bouche, regardoit assez froidement, du coin de la cheminée, cette cohue tumultueuse, reconnut l'héroïne outragée pour être la femme de son Capitaine. L'intervention de ce grave Militaire, qui étoit connu & considéré dans tout *Upton*, & qui certifia que la Dame échevelée étoit Madame *Waters*, changea tout d'un coup la

face de la scène. On ne l'eut pas plutôt vu venir chapeau bas & avec respect, lui présenter ses services, que, sans aucune transition, toute l'hôtellerie passa, à l'égard de Madame *Waters*, de l'insulte aux hommages. On l'écouta, (ce qu'on n'avoit point encore daigné faire), on sut d'elle sa désastreuse rencontre; & pour commencer à y apporter remede, la maîtresse de l'auberge prêta à la belle harangueuse un bonnet, un mantelet & un fin mouchoir blanc, qui pourtant cédoit en blancheur aux lys qu'il servit à couvrir. Ensuite on la conduisit au premier, où on lui donna une très-belle chambre, & une autre un peu moins grande à *Tom Jones*, mais fort commode aussi, & toute voisine de la premiere. On pouvoit même communiquer intérieurement de l'une à l'autre, au moyen d'une simple porte vîtrée. La servante s'empressa d'allumer grand feu, & de dresser le couvert dans la chambre de Madame *Waters*, à qui le péril qu'elle avoit couru n'avoit point fait perdre l'appétit. Pour *Tom*, il en avoit fait double provision, malgré ses chagrins, puisqu'il n'avoit rien pris depuis la veille.

Après le souper, il prit congé de la Dame, & se retira dans sa chambre, sollicité par le besoin de repos. A peine fut-il au lit, qu'il tomba dans un profond sommeil, auquel il fut bientôt arraché par des cris plaintifs & étouffés qui frappèrent son oreille.. Ces cris lui parurent partir d'une chambre très-voisine de la sienne. *Tom* aussitôt se jette hors du lit, & court à celle de Madame *Waters*, éclairée par une lampe de nuit. C'étoit elle qui se plaignoit ainsi en dormant, agitée par un songe où elle se figuroit être une seconde fois aux prises avec l'assassin du bois. *Tom* en l'éveillant mit fin à son erreur & à sa cruelle inquiétude. Elle lui rendit mille graces pour ce second service; &, s'épuisant en excuses, elle lui avoua la crainte qu'elle avoit, si elle se rendormoit tout de suite, de retomber dans ces visions fantastiques & terribles, qui l'avoient, disoit-elle, mise tout en sueur. *Tom* n'hésita point à lui offrir sa compagnie & le secours de sa conversation, jusqu'à ce que ces impressions fâcheuses fûssent entièrement dissipées. Il s'assit sur le bord du lit (la plupart des fauteuils & des chaises de la

chambre étant occupés par les hardes de la Dame ;) il prit une de ses mains dans les siennes , en lui secouant doucement le bras pour la soustraire à l'espèce de pésanteur & de torpeur léthargique , à laquelle elle paroissoit succomber à chaque instant. L'officieux *Tom* commençoit à désespérer de vaincre l'assoupissement prodigieux de Madame *Waters* , & le sien propre , quand il apperçut une mandoline. Il savoit jouer de cet instrument ; il en tira parti pour réveiller la belle dormeuse & pour se défendre lui-même d'un semblable assoupissement. Le charme opéra sur Madame *Waters* dont les yeux commencèrent à s'ouvrir réellement. Une chanson n'étoit pas plutôt finie, (car *Tom* jouoit & chantoit en même tems ,) qu'on en demandoit une autre. La mémoire de *Tom* étant à bout , sa ressource fut de se rappeller plusieurs de celles qu'il avoit en dernier lieu entendu chanter à *Sophie* , & qui n'étoient guères connues que d'elle, par la raison qu'elle les tenoit d'un bel esprit de Londres , à qui sa beauté les avoit inspirées.

La nuit étoit avancée. Une Dame , ou Demoiselle dont l'habillement annonçoit

la distinction, vint s'arrêter à l'hôtellerie, avec sa Femme-de-Chambre, qui boitoit. Elles descendoient d'une voiture à quatre chevaux, demandèrent une chambre, du feu, un bouillon, des œufs frais, & prévinrent qu'elles ne s'arrêteroient que le tems de laisser reprendre haleine aux chevaux. On leur donna une chambre qui touchoit à celle de *Tom*, dont elles entendoient distinctement la mandoline & la voix. La maîtresse qui crut reconnoître la voix, & qui reconnut encore mieux les paroles que cette voix articuloit, témoigna à sa suivante une extrême surprise. De l'étonnement on passa à la curiosité. La soubrette, toute éclopée qu'elle étoit, se chargea de faire l'enquête. Elle jugea que le moyen le plus court de s'éclaircir étoit d'entr'ouvrir la porte la plus prochaine. Le clair de la lune lui servit à s'assurer qu'il n'y avoit personne dans cette chambre, & qu'ainsi les sons venoient de celle d'à côté, qui n'en étoit séparée que par une cloison & une porte à jour. Elle s'approcha donc du vîtrage qui donnoit en face du lit, & dont elle n'eut que la peine de soulever le rideau de gaze. Sa première curiosité se porta sur l'Eurydice

de l'aventure, qu'elle chercha vainement à reconnoître ; pour l'Orphée, le voir & le reconnoître ne fut de sa part qu'un même instant. Sans réfléchir si sa démarche étoit prudente ou non, elle alla aussitôt prendre sa maîtresse par la main, & la plaçant en silence au poste qu'elle venoit de quitter, lui fit voir *Tom Jones*, *Tom Jones* en personne, (dirons nous à demi vêtu ; ou à demi deshabillé ?) passant la nuit dans une auberge, auprès d'une femme seule, assis sur le bord de son lit, lui adressant des couplets tendres, au son d'un galant instrument.

Quelle apparition pour la tendre *Sophie* ! (car c'étoit elle). Elle voulut parler ; mais l'indignation lui coupa la parole. *Honora* qui craignit les suites de son saisissement, la reconduisit promptement dans sa chambre. Mais *Sophie* en passant devant le lit de *Tom*, sur lequel elle reconnut une partie des vêtemens du coupable, y jetta par vengeance son manchon, ce même manchon demi-brulé, que *Tom* avoit sauvé des flammes, & auquel il avoit prodigué tant de baisers.

Le lecteur n'attendoit pas sitôt nos héroïnes en route ; il les croyoit encore à

l'hôtellerie du *Coq*. Mais il faut savoir que le Postillon jugeant bien, au grand jour, que sa voiture étoit trop maltraitée, pour pouvoir rouler avant une semaine, avoit guetté toute la journée, pour *Sophie*, la première voiture qui passeroit à vuide; & en ayant apperçu une sur le soir, dont le cocher étoit de sa connoissance, il la lui avoit dépêchée aussitôt. Cet éclaircissement explique la raison du départ anticipé de *Sophie*, & de son arrivée nocturne à l'hôtellerie d'*Upton*.

Ce qu'elle venoit d'y voir lui fit prendre ce lieu en haine. Elle voulut partir sans délai, & recommanda au cocher d'aller droit à Londres, sans plus la faire descendre nulle part.

Le complaisant *Tom Jones* passa la nuit auprès de Madame *Waters* jusqu'au lever du jour. Alors remarquant que les paupieres de cette Dame s'étoient refermées, il fléchit peu à peu les sons de sa voix & ceux de son instrument, rentra dans sa chambre, tira doucement la porte vîtrée, & fut pour se remettre au lit..... Mais, ô ciel! quel objet frappe sa vue!... le manchon de *Sophie*! Elle est donc venue dans l'hôtellerie? Mais depuis quand

y eſt-elle ? Doit-il ſe flatter de l'y trouver encore ? *Tom* éperdu ſort de ſa chambre, parcourt le balcon, appelle l'hôte, l'hôteſſe, les valets, la ſervante : perſonne ne lui répond. Tout ce monde là étoit occupé autour de la chaiſe de poſte de M. *Weſtern*, qui menaçoit de tout mettre à feu & à ſang, ſi on ne lui rendoit ſa fille. On eut beau lui dire que la Dame qu'il déſignoit ne s'étoit arrêtée qu'un inſtant, & étoit partie promptement pour Londres ; il ſe figura qu'on le trompoit ; & ce qui le confirma, avec quelque vraiſemblance, dans ce ſoupçon chimérique, ce fut l'aſpect de *Tom*, qu'il reconnut au moment même ſur le balcon, & qui, pour ſurcroît de renſeignement, tenoit à ſa main le manchon de Miſs *Sophie*.

Tom, qui ne reconnut point M. *Weſtern* dans ſon habit de voyage, & qui s'impatientoit de ne pouvoir tirer aucune raiſon de perſonne, deſcendit à la cuiſine par un eſcalier, tandis que M. *Weſtern* l'alloit viſiter à ſa chambre par l'autre. Le noble campagnard reconnoît le manteau de *Tom* ; il ne doute point que ſa fille ne ſoit la perſonne qu'à travers la porte

vîtrée il voit dormant dans la chambre voisine. Il y entre furieux, fait vingt juremens horribles, lui donne mille malédictions, & pour la forcer à se réveiller & à tourner la tête de son côté, il lui secoue le bras droit d'une force plus que suffisante pour le lui démettre. Madame *Waters* en s'éveillant jette un cri de douleur & d'effroi; le vieux Sergent survient; elle implore son secours & ne l'implore pas en vain. Il déclare à M. *Western* que cette Dame est la femme de son Capitaine, & qu'il ne souffrira pas qu'on l'insulte. M. *Western* confus de sa mépriſe, fait à la Dame une révérence & des excuses fort gauches. Il commence à se persuader que sa fille est partie pour Londres; & il en reprend le chemin.

Pendant ce tems là, *Tom* à qui le manchon & la disparition de *Sophie* renversoient la tête, couroit les rues d'*Upton*, dans l'accoutrement d'un somnambule, & étoit pris pour tel par la moitié du Bourg. Ses vaines recherches & la lassitude le ramène enfin à l'hôtellerie, comme M. *Western* venoit d'en partir. Il s'informa dans quelle chambre sa Déesse s'étoit arrêtée; & quand on la lui eût

indiquée, il monta précipitamment & la parcourut en tous sens, comme pour retrouver ses vestiges. Il baisa amoureusement chaque fauteuil & chaque chaise, même celle où pouvoit s'être assise *Honora*, pour que le siège où s'étoit reposée sa chère *Sophie* n'échappât point à ses caresses. En parcourant ainsi tous les recoins de la chambre, il rencontre sous son pied quelque chose qui le fait broncher. Il le ramasse.. C'étoit le porte-feuille de *Sophie*, qui ne fermoit qu'avec des rubans, & que son départ précipité, & sur-tout le dépit qui la transportoit, lui avoient fait mettre à l'entrée de sa poche, d'où le premier mouvement un peu brusque l'avoit fait tomber à terre, sans qu'elle y prît garde.

Tom visite le porte-feuille dans la crainte de se tromper, & tout lui confirme que c'est celui de *Sophie*. Ce nom chéri se présente sur l'adresse de chaque lettre. Parmi ces papiers, il distingue un billet de banque de 100 livres sterling. C'étoit celui que Miss *Western* avoit hérité de sa tante. *Tom* à cette vue se flatte qu'il ne tardera pas à revoir ses amours dans l'hôtellerie, ou à en recevoir des nou-

velles ; car il dit en lui-même : quand cette charmante fille s'appercevra que son porte-feuille & son billet lui manquent, elle reviendra promptement ici les chercher, ou elle chargera de ce soin quelqu'un, à qui je dirai que c'est moi qui les ai trouvés, & qui m'apprendra où je puis aller les lui rendre. Satisfait de cet espoir, *Tom* donna ordre à la servante de n'adresser qu'à lui toute personne qui viendroit réclamer un manchon, un porte-feuille ou des papiers perdus.

A peine avoit-il recommandé ce soin à la servante, qu'il vit paroître devant lui un personnage d'une figure fort grotesque, & si crotté, qu'il ne douta point que ce ne fût un messager de rencontre que *Sophie* dépêchoit à l'hôtellerie, pour y faire la recherche de ses effets perdus.

Mon ami, lui dit *Tom* enchanté, vous paroissez avoir beaucoup couru. Dites que l'on monte du vin, pour que j'aye le plaisir de boire avec vous à la santé de l'adorable *Sophie*.

Le personnage répondit à ce compliment par une profonde révérence & par cette bribe de vers latin :

Sit pro ratione voluntas,

par laquelle il l'assuroit doctement de sa très-humble soumission à toutes ses volontés. Quand il eut appellé la servante : Oh ! oh ! lui dit *Tom* un peu surpris, vous savez la langue latine ? Ce n'est pas pour me vanter, répondit l'inconnu ; mais il n'y a guères de Bacheliers ni de Professeurs dans l'Université, à qui je ne fusse en état de faire la barbe. Puis, se tournant vers la servante, ma mie, ajouta-t-il, apportez, promptement, *primò* une bouteille de vin, *secundò* de l'eau chaude, *tertiò* une serviette blanche, & le vase que j'ai laissé la-bas.

Ah ! j'entrevois ; vous êtes le Barbier de ce Bourg. — Hélas ! Monsieur, que voulez vous ? *Sic Divi voluêre.* Cet état ne répond guères à l'étendue de l'érudition de maître *Benjamin* : mais il n'est pas donné à tout le monde de naître Prince, ou Gentilhomme. *Non omnia possumus omnes.* En disant cela, il repassoit ses razoirs ; & *Tom* dont au surplus la barbe avoit besoin d'être faite, la lui confia avec une assurance vraiment héroïque, & sans s'être informé si maître *Benjamin* avoit la main sûre ou vacillante, légère ou lourde. Il en fut quitte pour deux

honnêtes estafilades, pour chacune desquelles il lui compta généreusement un *schelling*, sans doute en considération de son rare savoir. Cette opération fut suivie de celle du coup de peigne dont notre Barbier s'acquitta assez lestement, à deux ou trois dents près qu'il cassa sur la tête & assez avant dans le crâne de la patiente pratique; incident dont *Tom* osa d'autant moins se plaindre, que *Benjamin* parmi diverses citations poétiques, venoit de relever avec éloge la patience des Lacédémoniens. Comme il mettoit la dernière main aux boucles, Madame *Waters* sonna. L'Hôtesse elle-même étant montée, l'héroïne lui fit des reproches peu ménagés, d'avoir laissé entrer de nuit dans sa chambre un Gentilhomme fort incivil & fort brutal. La Servante qui accourut en ce moment, & qui crut devoir prendre le parti de sa maîtresse, dit insolemment à Madame *Waters*, qu'une femme qui avoit, comme elle, passé au sçu de tout le monde la nuit avec un Cavalier de rencontre, ne devoit pas faire tant de bruit au sujet d'un second, qui s'étoit par hazard présenté pour relever le premier. A ce propos, l'Hôtesse regarda d'un œil

très-

très-courroucé M. *Jones*, qui alloit ouvrir la bouche pour faire son apologie, quand la Servante soutenant effrontément son dire : oserez-vous, reprit-elle, nier un fait qui a été vu, de cette porte vitrée, par les deux Dames qui se sont arrêtées ici cette nuit, & dont l'une à jetté d'indignation sur votre lit son manchon que voilà encore ?

Quoi ? *Sophie*, ma *Sophie*, s'écria *Tom*.... Mais ce qu'il dit de plus ne fut ni entendu, ni écouté. Les tambours, les fifres, un détachement de recrues & de Recruteurs étoit entré dans la cuisine ; & leur arrivée tumultueuse demandoit sans délai la présence & toute l'activité de la maîtresse & de la Servante. *Benjamin*, qui d'après ce qu'il venoit d'entendre ne savoit plus s'il devoit boire à la santé de Mis *Sophie* ou à celle de Madame *Waters*, acheva sa bouteille sans porter de santé à personne ; mais très-intimément persuadé sur la foi du récit de la servante, que M. *Tom* & Madame *Waters* avoient été, cette nuit là, surpris en flagrant délit. Comme toute cette explication se passoit dans la seconde chambre, où *Benjamin* occupé à boire n'étoit

point entré, & que le rideau de la porte vîtrée l'empêchoit de voir la Dame ; il ne la reconnut point, & ne soupçonna même pas que peu de personnes au monde la connoissoient aussi bien que lui. Mais n'anticipons point sur des rapports qui se développeront mieux à la fin de cette histoire.

Parmi les chevaux de bagage de la Troupe, Madame *Waters* ayant reconnu le sien, le vieux Sergent, son défenseur, n'éprouva aucune difficulté à le lui faire restituer. Il avoit été trouvé sur la route. Madame *Waters* profita du retour de sa monture pour partir aussitôt. *Jones* voulut l'accompagner ; mais les propos injurieux qu'on venoit de tenir sur elle & sur lui, ne permirent point à notre pélerine d'accepter cette offre obligeante : elle exigea même de *Tom* qu'il la laisseroit partir seule, & qu'il ne se mettroit lui-même en route que le lendemain. Le vieux Sergent se fit un devoir de le remplacer dans la fonction brillante de *protéger, par vaux & par chemins, la vie & l'honneur de la belle aventuriere.*

Le désœuvrement & le besoin de chercher diversion à ses chagrins, forcerent

bientôt *Tom Jones* à descendre dans une salle spacieuse, où le bruyant essaim de cette nouvelle recrue s'étoit mis à table. Il jetta avec plaisir un coup-d'œil sur des jeunes gens d'assez bonne mine, & il eut l'avantage (si c'en fut un pour lui) de faire sur eux la même sensation. Sa belle figure, sa contenance noble, & sa taille leste & déliée les prévinrent en sa faveur. Beau Gentilhomme, lui dit l'un d'eux, nous buvons à vos amours. *Tom*, pour ne point être en reste de courtoisie, voulut boire aux leurs. Il fit apporter pour son compte un bon nombre de bouteilles. Le voilà attablé avec eux.

Il y avoit parmi cette Troupe un Volontaire, tapageur à l'excès, libertin, ivrogne, joueur, affronteur, fort médisant & fort taquin. Mon brave, dit à *Tom Jones* cet Anglois bravache, vous saurez que depuis qu'une fois en ma vie on m'a fait trinquer par surprise avec un François, j'ai juré par la bride de St. Georges, de ne plus jamais boire à la santé de personne, sans m'être informé de son nom. Il s'agit donc de me dire comment se nomme la beauté ravissante que vous servez.

Volontiers, dit *Tom*; son nom est *Sophie*. — C'est son nom de famille que je demande. — Miss *Sophie Western*.

Ah! parbleu, touchez-là, reprit le Militaire; je ne connois autre; la fille de M. *Western*, justement. Le pere est le plus riche Gentilhomme du Comté de Sommerset; & la fille est bien la plus aimable compagne de partie fine...

Tout beau, interrompit sechement *Tom*; dans le premier point, vous dites vrai; & dans le second, vous mentez comme un impudent.

Tom n'avoit pas encore achevé de proférer cette derniere parole, que l'affronteur furieux lui fit voler une bouteille à la tête. *Tom* blessé tombe sans connoissance. On le croit mort; & sur ce soupçon, la Troupe effrayée des suites d'une telle affaire, plie bagage, & déloge au même instant. Il ne reste auprès de *Tom* que le Chirurgien du Régiment, qui, l'ayant jugé à son habit galonné un homme opulent, s'empressa de lui porter des secours. Il profita de l'évanouissement de *Tom*, pour sonder sa plaie; & quoiqu'intérieurement il ne la jugeât point dangereuse, il la déclara telle, pour se

donner plus de mérite en la guériſſant.

Tom ne revint à lui que lorſqu'il eut été panſé & porté dans ſon lit. Le Chirurgien l'avoit déjà quitté, en annonçant qu'il coucheroit cette nuit & la ſuivante dans *Upton*, pour tâcher de réchapper de la mort ce malheureux Gentilhomme ; & toutefois, en ſecouant la tête, il diſoit que cette guériſon, s'il parvenoit à l'opérer, pourroit être miſe au rang des miracles.

Cet oracle ayant été rapporté à *Tom* par la babillarde ſervante, notre héros ſe diſpoſa tout de bon à mourir, & ſe rappellant en ces triſtes momens toutes les bontés de M. *Alworthy*, il lui écrivit une lettre touchante & fort longue, où il exagéroit le regret qu'il reſſentoit en mourant de s'être attiré ſa diſgrace.

En attendant qu'on lui apportât de quoi cacheter la lettre, *Tom* diſpoſa l'enveloppe, & y mit l'adreſſe. En ce moment le ſommeil s'empara de ſes yeux ; il s'endormit profondément. On ſe garda bien de troubler ſon repos ; & le lendemain matin, l'hôteſſe en l'allant voir, le trouva encore endormi, & ramaſſa ſa

lettre, qui s'étoit dépliée en tombant à terre. Elle eut l'indiscrete curiosité de la parcourir ; & les détails dans lesquels *Tom* y étoit entré, lui apprirent toute son histoire. Elle sut alors à quoi s'en tenir sur ce prétendu Gentilhomme, & ne tarda pas à instruire toute l'hôtellerie que ce n'étoit qu'un misérable enfant-trouvé, chassé de chez M. *Alworthy*, sans doute pour quelque mauvaise action. Fiez-vous après cela, disoit-elle, à ces gens du bel air, à ces habits galonnés ; vous verrez que j'en serai avec ce bâtard pour ce que je lui aurai fourni.

Et moi, pour mon pansement, ajouta le Chirurgien présent à cette harangue ; allons, n'en parlons plus ; qu'il guérisse ou meure, s'il veut : je retourne de ce pas rejoindre ma troupe. J'avois bien besoin de la quitter pour une pareille espèce !

Le Barbier *Benjamin* étoit également présent à cette scene ; il avoit tout entendu, & par conséquent il avoit appris que sa pratique de la veille se nommoit *Tom Jones*, & que c'étoit le même que l'enfant-trouvé dont M. *Alworthy* & Miss *Brigitte* avoient pris soin. Cette découverte, au lieu de le réfroidir pour *Tom*,

augmenta encore l'affection qu'il lui portoit. Donnant donc avec zele l'exemple d'une conduite tout-à-fait opposée à celle du Chirurgien de passage, il courut changer d'accoutrement; & muni de sa trousse, (car la Chirurgie étoit aussi une de ses professions), il se présenta devant *Tom*, qu'il trouva debout, & fort bien portant, à l'exception de sa blessure à la tête. *Benjamin* ne fut pas moins surpris de ce changement d'état chez le malade, que celui-ci ne fut étonné du changement de costume chez *Benjamin*. Il s'ensuivit une explication, dans laquelle *Tom* apprit que tout ce qui concernoit l'infortune de sa disgrace & de sa naissance étoit connu dans l'hôtellerie; ce qui l'amena à demander à *Benjamin*, qui pleuroit à chaudes larmes, quelle sorte d'intérêt il prenoit à ses malheurs.

Hélas! répondit *Benjamin* : *infandum jubes renovare dolorem*; & tout de suite, il commença le prolixe récit de ses infortunes particulieres, assaisonné de réflexions & de citations latines, pour lesquelles le patient auditeur lui demanda plus d'une fois quartier. Enfin, parmi

nombre de détails auſſi aſſommans qu'inutiles, *Tom* parvint à recueillir quelques faits importans. La circonſtance qu'il ſaiſit avec le plus d'avidité, fut celle du nom de famille du conteur, qui n'eut pas plutôt dit qu'il ſe nommoit *Benjamin Partridge*, que *Jones* s'écria : quoi ! vous ſeriez ce *Partridge* qui a tenu autrefois école dans la Paroiſſe d'*Alworthy*, & que pluſieurs ont prétendu être mon pere ! — c'eſt moi-même qui ſuis ce *Partridge*, mais vous n'êtes point mon fils. — Juſte Ciel ! que dites-vous ? & quel eſt donc l'auteur de ma naiſſance ? — *Hoc opus, hic labor eſt* ; c'eſt un myſtere que vous ne pourrez jamais ſavoir que de *Jenny Jones* votre mere, qui diſparut quelque tems après votre naiſſance, ſans que perſonne depuis ait pu ſavoir ce qu'elle eſt devenue.

Nous épargnons au Lecteur & les autres détails de cette converſation, & ceux du panſement du bleſſé par ſon prétendu pere. Nous dirons ſeulement que *Partridge*, épris d'un penchant irréſiſtible pour notre Héros, après l'avoir très-promptement & très facilement ſans doute guéri de ſa bleſſure, réſolut, pour s'at-

tacher à lui & suivre en tous lieux sa fortune, (comme fit autrefois Sancho Pansa pour Dom Quichotte), de renoncer à sa double profession de Barbier & de Chirurgien. Nous observerons aussi que quelque résistance qu'apportât *Tom Jones* à ce zélé & très-extravagant projet, il se vit contraint d'y souscrire par l'opiniâtreté de ce serviteur bénévole, qui, loin de lui demander aucuns gages, vendit tout ce qu'il avoit pour faire bourse commune avec lui. Ce qui porta sur-tout *Benjamin Partridge* à ce dernier sacrifice, ce fut la découverte affligeante que *Tom* fit en sa présence, de la disparition du billet de banque de 500 livres sterling, dans son porte-feuille. On doit se rappeller de reste que ce billet avoit passé de sa poche dans celle de *George Séagrim*. Quoi qu'il en soit, les deux bourses de *Tom* & de *Partridge* réunies, formerent un capital d'environ quarante guinées, avec lesquelles ils s'acheminerent vers Londres, l'un à cheval, l'autre à pied. On conçoit que le Cavalier rallentissoit quelquefois le pas de son généreux Alfane, pour se prêter aux foibles & courtes jambes du vieux fantassin, qui s'étoit

interdit la faculté de monter sur le cheval de bagage, en le surchargeant d'un gros sac farci de Poëtes latins avec leurs Commentaires, genre d'effets dont il n'avoit pas trouvé le débit, ou dont il n'avoit pas voulu se défaire.

Il arriva en route aux deux voyageurs plus d'une aventure périlleuse, où l'excès de bravoure de *Tom* ne peut être comparé qu'à celui de la poltronerie de son compagnon. Les bornes d'un extrait nous forcent de passer par-dessus ces détails, pour presser l'arrivée de notre Héros chez Madame *Miller*, honnête & pauvre veuve, chez qui *Tom* se rappella que M. *Alworthy* avoit coutume de loger, quand ses affaires demandoient sa présence à Londres. *Tom* loua chez elle une chambre garnie, au premier étage, & une autre au quatrieme pour le fidele *Partridge*. Au second, demeuroit un jeune homme fort aimable & fort riche, nommé *Nightingale*, avec qui *Tom* se lia d'une étroite amitié, & qui se donna avec lui bien des mouvemens inutiles pour lui faire retrouver sa chere *Sophie Weſtern*.

Tom, par la lecture d'une des lettres du porte-feuille de cette charmante fille,

jugea qu'elle ne pouvoit être que chez Milady *Crafton*, sa parente. *Nightingale* lui offrit de le présenter chez cette Dame, qui étoit de sa connoissance. L'offre fut acceptée; mais cette démarche n'aboutit qu'à convaincre *Tom* que *Sophie* n'étoit point où il la croyoit; il fallut donc se résoudre à la chercher ailleurs.

Cependant *Sophie* en arrivant à Londres, étoit effectivement descendue chez Milady *Crafton*, qui, craignant les reproches de M. *Western*, avoit refusé de la loger, mais avoit engagé une de ses parentes à la recevoir, & lui avoit d'ailleurs promis le plus grand secret. Cette parente se nommoit Milady *Bellaston*. C'étoit une veuve fort riche, mais dont les attraits commençoient à se faner. Elle se trouva chez Lady *Crafton* le jour où cette Dame reçut la visite de *Tom*, qu'elle remarqua beaucoup, & qu'elle fit, sans qu'il s'en doutât, suivre par un de ses gens, pour savoir sa demeure.

Le soir même, Madame *Miller* reçut, par un commissionnaire inconnu, & qui disparut sur le champ, un paquet cacheté & fort lourd, à l'adresse de M. *Tom Jones*, à qui elle le remit en présence

de son ami. Ce paquet se trouva contenir deux cent guinées, & un billet sans signature, par lequel M. *Tom* étoit invité de se trouver à un bal qu'on lui indiquoit pour le lendemain, & par lequel encore on le prioit instamment de ne point dédaigner le foible présent que lui adressoit une personne touchée de son mérite, & qu'il ne se repentiroit pas d'avoir connue. *Nightingale*, à qui ce billet fut communiqué, le reconnut aussitôt pour être de l'écriture de Lady *Bellaston*. Cette découverte embarrassa prodigieusement l'honnête *Jones*; & sans les instances réunies de *Nightingale* & de *Partridge*, l'amour dont il étoit préoccupé pour sa chere *Sophie*, lui auroit fait renvoyer sans délai le billet tendre & les deux cent guinées. Il se fit une extrême violence pour garder l'un & l'autre objet; & la difficulté ne consista plus qu'à trouver un moyen d'éluder le rendez-vous indiqué. Il fut arrêté que *Tom* feindroit d'être malade, que *Nightingale* iroit pour lui au bal, qu'il y accosteroit Lady *Bellaston*, & que dans la conversation qu'il lieroit avec cette Dame, il feroit mention d'une maladie qui commençoit à devenir commu-

ne, & dont un de ses intimes amis, nommé M. *Tom Jones*, étoit dangéreusement atteint. Tout cela fut ponctuellement exécuté; & la grande Dame fut totalement la dupe de cette supercherie.

Pour être conséquent, *Tom* après avoir feint d'être malade, feignit d'être convalescent. A peine commença-t-il à pouvoir passer pour être bien rétabli, qu'il reçut une lettre fort passionnée, par laquelle on lui donnoit, pour la seconde fois, rendez-vous au bal. Cette fois-ci, Lady *Bellaston* avoit signé. L'embarras de *Tom* fut à son comble. *Nightingale*, qui avoit l'esprit fécond en ressources, proposa un expédient des plus extraordinaires pour délivrer à jamais son ami *Tom* des tendres poursuites de Milady. Il lui persuada d'écrire à cette Dame, que l'ardeur de sa passion pour elle étoit telle, qu'il ne pouvoit s'estimer heureux que quand l'hymen auroit mis le sceau à sa félicité. La réplique de l'altiere *Lady* à cette impertinente réponse, fut aussi orageuse que *Nightingale* l'avoit prévu. Elle y épuisa toutes les expressions que peuvent fournir le dépit, l'indignation & l'orgueil offensé. *Tom*, enchanté d'en

être quitte à si bon compte, avoit déjà sauté au col de *Nightingale* pour le remercier de son heureuse imagination, quand de nouvelles dépêches vinrent troubler cette joie. Lady y consentoit à oublier la téméraire proposition de *Tom*, & lui ordonnoit de venir obtenir d'elle son pardon, entre cinq & six heures du soir. *Tom*, par le conseil de son ami, résolut de se rendre à l'hôtel de Milady à l'heure indiquée, bien déterminé à remettre plus que jamais sur le tapis l'insolente prétention de mariage, comme un moyen infaillible de rompre pour jamais avec elle.

Il faut savoir que Lady *Bellaston* avoit donné à *Tom* rendez-vous chez elle entre cinq & six, parce qu'elle avoit surpris Miss *Sophie Western* se disposant à aller ce soir-là à la Comédie, voir le début d'un Acteur, avec sa fidelle *Honora*. Elle se croyoit donc bien certaine que *Sophie* & *Tom* ne se rencontreroient point chez elle à l'heure qu'elle avoit fixée pour le tendre tête à-tête. Mais le hazard trompa sa combinaison. Un incident imprévu, survenu dans un procès d'importance, qui étoit sur le point d'être jugé, la força

de sortir de chez elle presqu'en même tems que *Sophie*, & la retint malgré elle chez son Procureur jusqu'à six heures du soir. Il n'en étoit gueres que cinq, quand *Tom* se présenta à l'hôtel. Il y avoit ordre de le faire monter au sallon. *Tom* y étoit depuis trois quarts d'heure, quand tout-à-coup la porte venant à s'ouvrir, il vit entrer, non la ridicule Lady, mais l'aimable, la charmante, l'adorable Miss *Sophie Western*.

La surprise, la joie mutuelle de ces deux Amans ne sauroient se décrire. Le saisissement qu'éprouva *Sophie* pensa lui être funeste ; elle seroit tombée à la renverse, si *Tom* ne l'eût promptement retenue dans ses bras. Quand elle eut repris l'usage de ses sens, elle s'abandonna à quelques reproches sur l'aventure nocturne de l'hôtellerie ; mais *Tom* se justifia si bien, qu'il ne subsista plus dans l'ame de *Sophie* aucun ressentiment. Il lui restoit à apprendre de *Tom* comment il étoit parvenu à découvrir le lieu de sa retraite, quand la porte du Sallon s'ouvrant de nouveau, nos deux Amans virent entrer Milady *Bellaston*, qui ne fut gueres satisfaite, comme on peut croire, de les

trouver ensemble. *Sophie* expliqua à Milady que le début avoit été si tumultueux, qu'elle avoit pris le parti de revenir à l'hôtel dès la premiere scene. C'est un parti, Miss, répondit malignement Milady, dont vous devez intérieurement vous applaudir. Ces paroles changerent à l'instant en roses tous les lys du plus charmant visage. *Tom*, qui vit sa chere Miss *Western* toute décontenancée, se rappella fort à propos le porte-feuille qu'il avoit à lui remettre, & qu'elle croyoit avoir perdu. *Sophie* le remercia des yeux plus encore que de paroles, car elle n'osoit parler librement devant Milady; mais l'expression de ses regards fut si douce & si tendre, que l'heureux *Tom* n'y perdit rien. *Milady*, qui comprit parfaitement bien ce langage muet, eut peine à contenir son dépit; *Tom* s'apperçut des mouvemens convulsifs qui se passoient en elle, & ne voulant point la braver, il se retira.

A peine *Milady* fut-elle seule avec *Sophie*, qu'elle se détermina à la plus noire vengeance. *Miss*, lui dit-elle, votre erreur me fait pitié. Tranchons le mot; vous aimez *Tom*, & vous croyez qu'il

vous aime : il est tems de vous désabuser. C'est à ma main, non à la vôtre, qu'il aspire. Si vous ne m'en croyez point, lisez. En parlant ainsi, Milady tira de son porte-feuille la lettre que *Tom*, pour se débarrasser d'elle, lui avoit écrite sous la dictée de *Nightingale*, & où il sembloit faire dépendre son bonheur de l'espérance de l'épouser. Cette lettre fut un coup de foudre pour la crédule *Sophie*.

Cette furieuse femme ne borna point là sa vengeance. Informée que M. *Western* étoit venu à Londres pour y poursuivre sa fille, elle le fit si bien chercher dans toutes les hôtelleries, qu'elle découvrit le soir même sa demeure ; &, sans perdre de tems, elle lui fit donner un avis anonyme, qui lui apprenoit que Mifs *Sophie* se tenoit cachée chez Lady *Bellaston*. Ce fut ainsi que notre héroïne retomba au pouvoir de son Pere, qui, pour la punir de son évasion, l'enferma dans une chambre dont lui seul avoit la clef, en attendant que M. *Blifil*, à qui il écrivit aussitôt, fût arrivé à Londres, pour épouser *Sophie* de gré ou par contrainte.

Un des premiers soins de M. *Western*

fut de congédier *Honora*, qu'il soupçonnoit avec raison d'avoir été complice de la fuite de sa fille. Cette Femme-de-Chambre courut chez Madame *Miller*, pour raconter à *Tom* tous ces événemens fâcheux. Elle ne le trouva point. Il étoit sorti dès le matin avec son cher *Nightingale* pour un sujet qui mérite d'être raconté avec quelques détails.

Madame *Miller* avoit une fille charmante nommée *Nancy*, éprise de la passion la plus tendre pour le jeune & trop aimable *Nightingale*, qui lui avoit promis de l'épouser, & qui ensuite s'étoit dédit, dans la crainte de déplaire à un oncle fort riche, qui n'approuvoit point cette alliance, l'intéressante *Nancy* n'ayant que sa beauté en partage, & n'apportant rien en dot. *Nightingale* l'aimoit passionnément aussi; mais déterminé par les remontrances réitérées de son oncle, il résolut de faire violence à ses propres sentimens; il annonça à *Nancy* dans une lettre trempée de ses larmes, qu'il lui falloit renoncer à l'espoir de la posséder. *Nightingale* n'avoit point fait part de cette lettre à son ami *Tom*, & après avoir chargé un domestique de la remettre à

Miſs *Nancy*, il s'étoit enfermé dans ſon appartement, en retirant ſa clef de la ſerrure. On venoit de ſouper; *Tom* faiſoit la converſation avec la bonne Madame *Miller* & ſon aimable fille, quand la dépêche fut préſentée par le domeſtique. *Nancy*, par un preſſentiment ſecret, friſſonna en la recevant, & ayant demandé la permiſſion d'en prendre lecture, elle n'en eût pas plutôt parcouru les trois premières lignes, qu'elle fit un cri perçant, & perdit connoiſſance. Elle ne la reprit, par les ſoins empreſſés de ſa mère & de *Tom*, que pour donner paſſage à un torrent de ſanglots, à un déluge de pleurs. *Tom* fut extrêmement affecté d'une ſcène ſi touchante; il demanda à être mis au fait de tout. Madame *Miller* qui n'avoit point de ſecrets pour lui, fit tout haut la lecture de cette lettre fatale. *Tom* réfléchit quelques mômens, puis ſe retira en engageant ſa parole à la belle *Nancy*, qu'elle ſeroit dans peu Madame *Nightingale*.

Le lendemain, de très-grand matin, *Tom* frappa à l'appartement de ſon ami, qui ſe leva pour lui ouvrir, & qui parut ſurpris de le voir de ſi bonne heure, ha-

billé, & l'épée au côté. *Tom* l'invita d'en faire autant, & lui dit qu'ayant besoin d'un second, il avoit compté sur lui. *Nightingale* qui étoit la bravoure même, l'embrassa, & l'assura qu'il lui savoit gré d'en agir avec lui de la sorte. Il s'habille donc à la hâte, ceint son épée, & sort avec son ami *Tom*, qui le mène hors de la ville dans un bas-fond écarté & solitaire. *Nightingale*, (lui dit alors *Tom Jones*,) tire moi d'un doute : si tu me voyois prêt à faire une bassesse, ferois-tu assez mon ami pour te couper la gorge avec moi, plutôt que de souffrir mon déshonneur ? Je ne balancerois pas, repondit *Nightingale*; & j'attendrois de toi en pareil cas le même procédé. Eh ! bien donc, reprit *Tom* en tirant son épée, défends ta vie, ou fait honneur à ta parole : choisis de tremper tes mains dans le sang de ton ami, ou d'épouser celle qui s'est donné à toi sur la foi de tes sermens.

Tu m'éclaires, s'écria *Nightingale*, après un court silence dû à la première surprise ; cette action généreuse est digne de toi : & moi, je veux me montrer digne de ton amitié, en rentrant dans

le sentier du devoir. Va, *Tom*, crois que mon cœur déchiré se faisoit plus de reproches, que *Nancy* elle-même n'auroit eû le courage de m'en faire. Je n'ai jamais mieux éprouvé tout l'empire qu'elle a sur moi. Allons essuyer ses larmes; allons la disposer à m'accorder sa main; mon oncle en apprenant mon mariage, prendra tel parti qu'il voudra.

En parlant ainsi, *Nightingale* reprit avec *Tom* le chemin de la maison de Madame *Miller*; appella en entrant sa chère *Nancy* du tendre nom d'épouse; expia à ses pieds les alarmes qu'il lui avoit causées; & scella peu de jours après, en présence des Autels & de deux Notaires, la plus douce des unions.

Tel étoit l'événement imprévu qui avoit empêché *Honora* de trouver *Tom* le matin, chez Madame *Miller*. Tandis qu'il jouissoit de la satisfaction intérieure d'avoir fait trois heureux, il ignoroit les traverses survenues à son propre bonheur. *Honora* avoit laissé pour lui un billet cacheté. Il étoit de la main de *Sophie*. L'adresse portoit : *au plus déloyal de tous les hommes*.

Le corps du billet étoit conçu en ce

peu de termes : « Milady a parlé ; j'ai vu » la demande que vous faites de ſa main. » Vous trompez l'une de nous deux, & » peut-être l'une & l'autre. Adieu, Mon- » ſieur. Je me flatte que c'eſt pour la der- » nière fois que vous vous êtes avant-hier » préſenté aux yeux de *Sophie Weſtern* ».

Si *Sophie* prenoit des meſures pour ne plus voir *Tom Jones*, elle en prenoit auſſi de très-préciſes pour ne plus voir l'odieux *Blifil*. *Tom* n'étoit que coupable, ou cenſé tel ; mais *Blifil* étoit haï. La crainte que *Sophie* avoit de ſon arrivée & de ſon apparition, lui fit prendre un parti extrême. Elle lui écrivit pour lui déclarer dans les termes les moins équivoques l'éloignement qu'elle ſe ſentoit pour lui ; & non contente de cette démarche, elle écrivit en même tems à M. *Alworthy* lui même, du ſtyle le plus touchant & le plus pathétique, pour ſe plaindre à lui des traitemens rigoureux qu'elle éprouvoit à l'occaſion de ſon neveu. Elle le conjuroit, en lui rappellant ſes ſentimens généreux, de ne pas permettre plus long-tems qu'on la tyranniſât en ſon nom. Ce fut par l'entremiſe de *George Seagrim* qu'elle ſe procura la

facilité d'écrire ces deux lettres & de les faire jetter à la poste.

Blifil fit moins de compte de la lettre de Miss *Sophie*, que de celle qu'il reçut en même tems du père de cette aimable personne, & qui lui fit à l'instant tout préparer pour un voyage à Londres. M. *Alworthy* en fut informé. Indépendamment de la lettre que Miss *Sophie* venoit de lui adresser à lui même, il avoit de solides raisons pour ne plus presser avec ardeur le mariage de *Blifil* & de *Sophie*. Il surprit fort son neveu, en lui commandant de ne point partir sans lui; en un mot, il lui apprit qu'il vouloit être du voyage; & sur le champ il écrivit à Madame *Miller*, pour la prevenir que dans peu de jours, il iroit occuper un appartement chez elle.

Cet avis communiqué à *Tom* par Madame *Miller*, le força de chercher pour lui & pour *Partridge* un autre logement dans le voisinage. Le propriétaire de cette autre maison se trouva être le Capitaine *Waters*. Comme il étoit absent, sa femme en faisoit les honneurs. Elle fut ravie de se trouver l'hôtesse de *Tom Jones* à qui elle avoit de si essentielles obligations.

Tandis qu'ils renouvelloient connoissance, & que *Tom Jones* lui donnoit son nom par écrit (car elle étoit partie de l'hôtellerie d'*Upton* sans songer à le lui demander,) *Partridge* considéroit Madame *Waters* avec une attention qui tenoit de la stupeur ; ce qui fournit occasion à Madame *Waters* de fixer elle même cet homme plus attentivement qu'elle n'avoit fait d'abord. Ils se regardèrent long-tems ainsi l'un & l'autre, la bouche ouverte d'étonnement. Enfin *Partridge*, rompit le silence, & s'écria : c'est elle ; c'est elle - même, c'est *Jenny Jones* que je vois !

Alors, tirant à part *Tom Jones*, *Partridge* du ton & de l'air de la consternation, lui dit que c'étoit là sa mère, & qu'il n'avoit pu entendre sans frémir qu'elle étoit la même personne avec laquelle il étoit accusé d'avoir scandaleusement passé la nuit, dans l'hôtellerie d'*Upton*. En un mot, à en croire *Partridge*, l'aventure de *Tom* avec Madame *Waters*, étoit le désastreux pendant de celle d'Œdipe avec Jocaste. En route autre circonstance, notre héros dont la conscience étoit très-pure du côté de l'inceste,

ceſte, n'eût pû s'empêcher de payer d'un éclat de rire l'impertinent horoſcope du viſionnaire pédant. Mais des intérêts trop ſérieux le ramenoient à Madame *Waters*, & lui firent entièrement abandonner *Partridge*, qui levant les yeux & les mains au ciel, s'écrioit de tems en tems : *ô tempora, ô mores !*

Madame *Waters* avoua à *Tom*, qu'elle étoit *Jenny Jones*, & qu'elle avoit paſſé pour être ſa mère, mais elle lui proteſta qu'elle ne l'étoit point. Preſſée de dire à qui *Tom* devoit la naiſſance, elle lui apprit enfin, qu'il étoit le fruit d'un mariage ſecret entre un jeune Gentilhomme nommé Sir *Summers* & Miſs *Brigitte*, ſœur de M. *Alworthy* : que Sir *Summers* étant mort avant que Miſs *Brigitte* ne pût ſe réſoudre à faire à ſon frère l'aveu de ſon mariage, elle étoit accouchée ſecrètement. *Jenny Jones* ajouta que Miſs *Brigitte* l'avoit engagée par une groſſe ſomme au ſecret, & à ſe charger de tous les ſoupçons ſur la naiſſance de cet enfant, qui, en conſéquence, avoit été nommé *Tom Jones* ; elle obſerva toutefois que comme Miſs *Brigitte* avoit des ſentimens trop religieux & trop humains pour vouloir l'expoſer

par cette complaisance à un risque réel, elle lui avoit donné une reconnoissance signée de sa main par laquelle l'enfant baptisé sous le nom de *Tom Jones* étoit le fils d'*Edouard Summers* & de *Brigitte Alworthy*; & elle avoit joint à ce titre une copie de l'acte secret de la célébration du mariage.

Nous passons pardessus les aventures diverses qui conduisirent *Jenny Jones* à épouser un Officier de fortune; l'essentiel pour le lecteur est de savoir ce qu'elle avoit fait des titres dont on vient de parler. Elle les avoit sur elle. Ils faisoient partie d'un petit porte-feuille particulier, qu'elle remit à *Tom*, qui ne les eut pas plutôt en son pouvoir, qu'il écrivit à M. *Alworthy*, son oncle, une lettre très-soumise, où tous ces détails étoient exposés.

Il sembloit que tout conspirât en ce moment pour *Tom*, & contre son frère *Blifil*. Car le même jour où M. *Alworthy* reçut ces dépêches, il en reçut aussi de M. *Square*, qui étoit allé mourir aux eaux de Bath d'une maladie de langueur, & qui quelques heures avant que d'expirer, tourmenté par ses remords, avoit mis la main à la plume pour confesser à

M. *Alworthy* la soustraction faite par *Blifil* de la lettre de Miss *Brigitte* à son frère, où elle lui apprenoit & son mariage secret, & la véritable mère de *Tom*. M. *Square* finissoit par désabuser M. *Alworthy* sur toutes les fâcheuses impressions que *Blifil*, *Tuakum*, & lui-même n'avoient cessé de lui donner contre son innocent neveu, par une suite de calomnies atrocement combinées : une lettre adressée au mourant, écrite & signée par *Blifil*, & que *Square* avoit joint au paquet, achevoit d'accuser & de convaincre le chef du plus lâche complot. La lecture de ces deux dépêches fit naître dans le cœur sensible de l'équitable vieillard des mouvemens divers de regret, de pitié, de tendresse & de ressentiment. Il avoit toujours eu beaucoup de foible pour *Tom*, & n'avoit enfin consenti à le disgracier, que par une malheureuse suite des impressions perfides qu'on lui avoit données contre lui. Une ame honnête revole toujours avec transport vers l'objet dont on l'a arrachée par surprise. Tous ses vœux, toutes ses affections se reportèrent à l'instant sur *Tom*, comme sa haine & son courroux sur le coupable

Blifil. Il donna ordre qu'on fît venir ce dernier en sa présence ; & sur ce qu'on lui dit que dans l'impatience de concourir aux vues de M. *Western* sur sa fille, il étoit parti seul pour Londres, malgré la défense expresse qui lui en avoit été faite, M. *Alworthy* se livra à un accès de colère, dont on l'eût difficilement cru susceptible. Il voulut partir à l'instant lui-même, & sans s'arrêter nulle part, il alla descendre à Londres chez Madame *Miller.*

Ce fut là qu'il trouva des apologistes de *Tom*, dont *Tom* n'avoit déjà plus besoin. Une mère respectable par ses vertus, une fille digne d'une telle mère, & dont la beauté rare étoit le moindre mérite, son jeune époux, joignant à une figure séduisante tout l'art d'une éloquence persuasive, tels furent les Avocats qui plaidèrent la cause de *Jones*, devant un Juge déjà attendri, déjà pénétré. Les larmes qu'il versa à chaque récit des vertus de *Tom*, & les embrassemens qu'il leur prodigua à tous trois, furent sa première réponse. Quand son émotion lui permit enfin de parler, *Si Tom*, dit-il, mes Enfans, (permettez-moi ce terme,)

a fait votre félicité, il a prévenu un de mes vœux ; il nous reste présentement à faire la sienne. Amenez-le devant moi, & que votre présence ajoute encore aux douceurs de notre réunion.

Le héros invisible de cette scène n'étoit pas loin. Caché dans le cabinet de Madame *Miller*, il attendoit l'instant de se jetter aux pieds de M. *Alworthy*, qui prévint cette démarche en le recevant dans ses bras. Le reste des détails de cette touchante réconciliation appartient moins à l'esprit, qu'à la sensibilité du lecteur. L'éloquence qui peut nous être tombée en partage, seroit moins une ressource que cette heureuse pénétration dont sont douées les ames tendres ; sentiment rare, mais exquis, auquel nulle nuance, nulle circonstance d'un tableau intéressant, n'échappe, & qui fait toujours suppléer à l'impuissance du peintre.

Au milieu de ces doux épanchemens de joie & de tendresse, survint tout à coup l'hypocrite, l'envieux, le perfide *Blifil*, dont la présence jetta un nuage sur ces instans sereins. Il venoit d'être averti en toute diligence de l'arrivée de son oncle par l'entremise de *Tuakum* ; & il ac-

couroit pour lui faire de légères excuses sur une désobéissance pardonnable à l'impatience d'un amant. La vue de *Tom* dans les bras de son oncle le renversa, & lui ôta la parole. Il n'en coûta que trois mots à M. *Alworthy* pour achever de le confondre. *Voilà votre écrit*, dit-il à *Blifil*, en lui remettant la lettre qu'il avoit eû l'imprudence d'adresser à *Square* & où chaque mot étoit contre lui-même une conviction. Le coupable à cette vue se trouva sans voix, comme sans moyens de défense. Sa conscience & les preuves déposoient contre lui. Son front rougissoit & pâlissoit tour-à-tour. Sortez de ma présence, ajouta le Juge irrité, & jamais ne vous représentez à mes yeux, ni sur mes terres. Quelqu'indigne que vous soyez de vivre, j'aurai soin de pourvoir, mais de loin, à votre subsistance. Mon Notaire vous apprendra mes intentions.

Le sensible, le généreux *Tom* voulut en ce moment implorer, pour son indigne frère, la clémence de M. *Alworthy*, qui cette fois lui imposa sévèrement silence. *Blifil*, le disgracié *Blifil*, sans oser regarder personne, sortit désespéré & moins puni encore qu'il ne méritoit. Il

étoit si troublé, qu'il ne reconnut point M. *Western*, qu'il rencontra en sortant de la chambre.

Mon cher voisin, dit en entrant le noble campagnard, votre neveu est-il sujet aux éblouissemens? ou si la distraction.... La vue de *Tom*, qu'il apperçut en ce moment, & qu'il n'attendoit pas là, lui fit oublier le reste de sa phrase. On se hâta de lui raconter tout ce qu'il ignoroit, & le grand changement arrivé dans la condition de celui qu'il n'avoit jusques-là regardé que comme un malheureux bâtard. Il parut plus ravi encore qu'étonné de ce qu'il apprenoit, & il témoigna tout haut que *Tom*, Gentilhomme, étoit le gendre qui pouvoit le plus flatter son choix.

M. *Western* surprit étrangement sa fille en allant lui faire part de l'heureuse & imprévue révolution; mais *Sophie* le surprit encore plus elle-même, par le refus qu'elle fit expressément d'accepter M. *Tom* pour époux, même en qualité de très-noble & très-riche Gentilhomme. Et comme il insistoit pour être obéi, elle tira en sa présence, de son porte-feuille, une lettre à laquelle elle mit une seconde

enveloppe & un nouveau cachet, & qu'elle le supplia de faire tenir à M. *Alworthy*. Cette lettre, disoit-elle, contenoit les raisons, sans réplique, de son refus ; & *Sophie* se soumettoit à la décision de M. *Alworthy*, après qu'il en auroit pris lecture.

M. *Western* ignorant le contenu de l'écrit, prit sa fille au mot; & s'applaudissant de ce qu'elle prenoit pour arbitre un Juge intéressé à prononcer contre elle, il donna ordre à *George Seagrim*, qui l'avoit accompagné à Londres, de porter le paquet mystérieux à son adresse. Ce garde-chasse s'arrêta en route dans plus d'un cabaret; il étoit ivre quand il remit les dépêches. On ne jugea pas à propos de le faire rester pour lui confier la réponse; on le chargea seulement de dire à M. *Western* qu'on répondroit. *George Seagrim* s'en retourna sans s'appercevoir qu'en tirant le paquet de sa poche, il il avoit laissé tomber aux pieds de M. *Alworthy* un autre papier ; c'étoit le billet de 500 liv. sterling qu'il avoit volé à *Tom.* M. *Nightingale* le ramassa, & le présenta sans l'ouvrir à M. *Alworthy*, qui, reconnoissant ce billet de banque

pour celui dont il avoit fait présent à *Tom*, le lui remit, se figurant que c'étoit de la poche de *Tom* qu'il étoit tombé. Notre héros, que ses yeux avoient convaincu que ce papier étoit sorti de celle de *George Seagrim*, dissimula, mais non sans peine, la surprise que lui causerent la vue de son effet & la certitude d'avoir été volé par un homme qui lui avoit les plus grandes obligations. Il remercia intérieurement la Providence de lui avoir donné une leçon qui, par l'événement, lui coûtoit aussi peu.

Cependant l'ouverture des dépêches de Miss *Sophie* se faisoit. A chaque ligne, M. *Alworthy* fronçoit le sourcil; un profond soupir lui échappa; il finit par remettre le papier à *Tom*, en lui disant: mon Neveu, je croyois votre inclination pour Miss *Western* plus sincere. Convient-il à un galant homme de rechercher en mariage deux personnes à la fois? Voilà votre propre écrit que Miss *Western* vous oppose; c'est une lettre par laquelle vous recherchez l'alliance de Lady *Bellaston*.

La douleur & le saisissement de *Tom* à la vue de cet écrit, l'empêcherent de

répondre. *Nightingale* vint à son secours, & prit la parole pour le justifier. Il expliqua à M. *Western* l'innocente ruse qui avoit donné lieu à cette lettre; il en prit sur lui-même tout le blâme, & s'engagea de disculper son ami dans l'esprit de Miss *Western*, si M. *Alworthy* daignoit le charger d'un mot d'écrit pour elle. Le respectable vieillard y consentit, & *Nightingale* remplit son ambassade avec tant de succès, qu'il revint deux heures après inviter M. *Alworthy* à une entrevue avec Miss *Western*, dont *Tom* n'étoit point exclu. C'étoit assez dire qu'on lui pardonnoit. Il étoit trop impatient de recevoir sa grace, pour ne pas conjurer son oncle de hâter la visite dont elle dépendoit; & l'oncle aimoit trop son neveu pour différer un seul instant.

On se transporta chez M. *Western*. Tandis qu'il se précipitoit au-devant de M. *Alworthy*, l'amoureux *Tom Jones*, ou, pour l'appeller de son vrai nom, M. *Summers* tomba aux pieds de l'adorable *Sophie*. La divinité qu'il cherchoit à fléchir, chercha vainement à rappeller un reste de courroux. Son cœur & sa main la trahirent à la fois; son cœur par un

soupir, sa main par le mouvement involontaire qu'elle fit pour relever le suppliant.

Telle fut la veille du plus heureux des jours. *Tom* voulut que *Partridge* se ressentît de sa joie. Il le proposa en mariage à Madame *Miller*, qui avoit un reste de beauté, comme *Partridge* un reste de courtoisie. Elle en voulut bien pour époux, encore qu'elle se fût fait expliquer en Anglois quatre mots qu'il avoit pris la liberté de lui dire en latin. Ces quatre mots étoient ceux-ci : *Non sum qualis eram.* Nous prévenons les Dames qui ne les entendent pas, qu'ils ne valent guères la peine d'être traduits pour elles.

Et *Tuakum*, (car il y a tel lecteur dont la curiosité peut s'étendre jusqu'à ce vil & odieux personnage), *Tuakum* fut impitoyablement puni & chassé par M. *Alworthy*; mais le généreux *Tom Summers* lui pardonna ses forfaits, & lui fit une pension alimentaire à l'insçu de son oncle.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

LE CHEVALIER PARIS ET LA BELLE VIENNE.

AVANT que d'être Province de France, le Dauphiné, comme tout le monde le ſait, étoit gouverné par des Souverains particuliers, Vaſſaux du trône des Lys, à peu-près comme aujourd'hui la Baviere, la Saxe, & cent autres Etats de l'Allemagne obéiſſent à des Maîtres qui relevent de l'Empire. Sur la fin du treizieme ſiecle, pour fruit de ſon hymen, un de ces Princes Dauphins n'eut qu'une fille unique, mais charmante, & de la figure la plus heureuſe. Traits nobles & fins, teint brillant, phyſionomie où venoient ſe peindre les mouvemens de ſon ame, formes & proportions telles que les Pein-

tres les dessinent dans leurs momens d'enthousiasme ; tout se réunissoit pour en faire une beauté qu'on eût admirée, même dans ces climats où les beautés sont communes, & où elles ont perdu par leur nombre le droit d'étonner.

La Princesse étoit née dans Vienne, & portoit le nom de cette Capitale. Graces à son caractere, orné par une excellente éducation, toute belle qu'elle étoit, elle ne se crut point dispensée d'être aimable. Pleine de chaleur & de vivacité, mais sans pétulance, sans écarts, sans saillies désordonnées ; vous l'auriez comparée à ces beaux bassins qu'agitent agréablement les flots, mais que ne soulèvent jamais les orages. Son pere, enchanté d'elle, la voyoit croître chaque jour en beauté & en graces, & s'admiroit un peu dans son ouvrage. (De toutes les illusions, celle de l'amour paternel n'est-elle pas la plus douce & la plus pardonnable ?) Déjà dans son imagination il marioit sa fille aux premiers Monarques de l'Europe, & il se berçoit de l'espérance d'être le beau-père d'un Potentat. Vain espoir ! vain projet ! tout devoit s'évanouir.

A Grenoble, vivoit alors Meſſire Jacques, un de ces Chevaliers du bon vieux tems, toujours prêts à dévouer leurs jours pour leur Prince & pour leurs Maîtreſſes. Iſſu d'une famille d'ancienne nobleſſe, pour courir aux Croiſades, il avoit, trop imprudemment peut-être, aliéné ou hypothéqué les trois quarts de ſes biens; dans les plaines ſtériles de l'Idumée, il avoit trouvé la gloire & perdu ſa fortune; le front couvert de palmes, mais la bourſe vuide d'argent, il cultivoit lui-même les reſtes de ſon patrimoine, & chaque jour il exhortoit ſon fils à bien ſervir le Prince & la Patrie. Rien n'étoit plus beau que ce jeune homme nommé Paris; mais quoiqu'à la figure d'Adonis il joignît la taille d'Hercule, quoique plus d'une jolie femme lui fît diſcrétement des avances aſſez intelligibles, Paris n'étoit point touché de leurs charmes. Leur viſage, diſoit il, n'a rien de naturel & ne brille que d'emprunt; leurs joues ne reçoivent d'expreſſions qu'à la faveur de pluſieurs couches enluminées qui embelliſſent peut être les perſonnes pâles, mais qui défigurent certainement toutes les autres; elles ne recherchent en

moi que ma figure, elles ne m'aiment que par un retour d'amour-propre; il faut pour subjuguer mon cœur des beautés plus naturelles & plus naïves.

Le hazard conduisit Paris à la Cour; il vit la belle *Vienne*, & son premier coup-d'œil la rendit la Dame de ses pensées. Jamais flèche de l'Amour ne fut plus acérée : vainement fut-il frappé de la disproportion des rangs & des naissances; vainement il sentit l'intervalle prodigieux qui sépare un Souverain de ses Sujets : inutiles efforts! S'il portoit ses regards sur d'autres beautés, un instinct plus puissant le ramenoit à *Vienne*; il brûloit d'amour, mais long-tems il cacha ses feux dans l'ombre du silence.

Son confident, car tout Héros doit en avoir un, se nommoit Edouard; pour Maîtresse, il avoit choisi Isabeau, Demoiselle d'honneur de *Vienne*, plus tendre que cruelle : cependant, soit timidité, soit respect pour sa Maîtresse, soit plus vraisemblablement crainte de perdre sa place, Isabeau ne consentit jamais à apprendre à *Vienne* l'ardente passion de *Paris*.

Oh, qu'elle est triste la situation de

cet Amant ! Il soupire sans cesse, & ses soupirs ne sont pas entendus ! il aime avec transport, & il n'a pas même la triste consolation d'en instruire celle qu'il adore ! Prétendre à son cœur, c'est exposer la Princesse aux railleries de la Cour & aux malignes interprétations du Public; prétendre à sa main, c'est une folie. Un Prince peut épouser sa sujette, & la faire monter jusqu'à lui; mais une Princesse qui épouse un sujet s'abaisse & ne l'éleve pas.

Désespérant de plaire à *Vienne*, *Paris* voulut au moins amuser ses loisirs. Edouard & lui avoient des talens & une voix très-agréable; ils se hazarderent à chanter de nuit, sous ses fenêtres, quelques airs pleins d'une expression douce & tendre, bien préférables à cette stérile & savante harmonie, qui ne flatte que les oreilles des connoisseurs, & ne fait sourire que leur vanité. Les sérénades recommencerent plusieurs fois, & furent trouvées charmantes. De tems à autre, sous le voile de l'allégorie, *Paris* célébra la beauté de *Vienne*, & du moins il jouit du plaisir de parler de ce qu'il aime. Rien de plus doux, rien de plus sonore que la

voix de *Paris* : ſes accens étoient cadencés avec molleſſe, ſes tons partoient de l'ame & faiſoient palpiter l'ame. *Vienne* étoit profondément émue. Mais d'où partent ces ſérénades ? C'étoit l'objet des converſations générales : on paſſoit en revue & la Cour & la Ville : on fit plus d'un pari ; & des femmes très-curieuſes & très-oiſives tourmenterent aſſez leur imagination pour gagner de violentes migraines. Les Chevaliers jeunes & aimables furent tous ſoupçonnés, & ils s'en défendirent en riant, en rougiſſant, en baiſſant les yeux, en blâmant les perſonnes indiſcretes, enfin comme il faut ſe défendre pour fortifier les ſoupçons. *Paris* ſeul & Edouard ſe turent & ſe cacherent ſi bien, que l'on ne pénétra pas leur ſecret.

Peu de tems après, le Dauphin invita dans un grand Tournois la Nobleſſe de ſes Etats & des Provinces voiſines. Rien de plus brillant que de telles fêtes ; & malgré la magnificence trop vantée de notre ſiecle, il n'en eſt plus qu'on puiſſe leur comparer. Car de nos jours, où les Citoyens rapportent tout à eux-mêmes, lorſqu'ils ont prodigué leur argent en

colifichets, en festins, en équipages, il leur en reste peu à donner aux spectacles imposans & publics.

Les Chevaliers de tout rang & de tout âge se rendirent au Tournoi ; des Princes même y accoururent & combattirent. « Voici le moment de signaler » ton adresse & ton courage, écrivit » Messire Jacques à son fils ; oh, que » n'ai je encore le feu de mes premieres » années ! Rome, Naples & Madrid » m'ont vu trois fois remporter le prix » des Joûtes militaires. Prends cette épée, » qui versa dans Tripoli le sang du brave » Aladin, & fais voir à tout le Dauphiné que tu n'as pas dégénéré de la » valeur de tes ancêtres ».

Lorsque cette lettre parvint à son adresse, *Paris* étoit déjà absent de la Cour : voulant paroître au tournois sans se faire connoître, il prétexta un pélerinage, bientôt il revint, il se montra dans la carriere ; & tandis que ses rivaux se paroient à l'envi d'armes brillantes & de devises fastueuses, il portoit des armes simples, un écu sans devise, & baissoit toujours la visiere de son casque. Tant de simplicité fixa tous les regards sur le

Chevalier inconnu : les hommes orgueilleux n'y virent qu'un orgueil extrême ; les hommes modestes n'y virent que cette modestie qui sied si bien aux Guerriers.

Paris étoit plein d'adresse & fort exercé dans tous les genres d'escrime : à la course, à la lance, à l'épée, il eût presque toujours l'avantage ; sans passer aux voix, on le proclama vainqueur ; au bruit des acclamations publiques, il reçut des mains de la belle *Vienne* un écu de cristal & une guirlande de fleurs, qui étoient les prix du tournois. Près de la femme qu'il aime son audace brillante disparoît, son cœur palpite, ses mains tremblent, à peine peut-il bégayer quelques paroles pour exprimer sa reconnoissance ; il reste muet aux complimens les plus flatteurs, le respect ou plutôt un trouble indéfinissable ferme sa bouche, & la foule des Juges superficiels prononce à l'instant que ce vaillant guerrier n'est qu'une machine montée pour les tournois & pour les combats. *Vienne* seule, à quelques mots échappés, & au ton de sa voix ; en porta un jugement plus favorable. Edouard qui lit ce jugement dans ses yeux, presse son maître de déclarer sa passion. Il parle vainement. *Paris* sans avoir relevé la visière de son casque,

disparut bientôt de la Cour, & se déroba à sa renommée.

La beauté de *Vienne* fit l'impression la plus vive sur les Chevaliers François qui la virent ; c'étoit une espèce d'enthousiasme ; ils la nommoient une Vénus nouvelle. A leur retour du tournoi, les Chevaliers Normands, Anglais & Français s'arrêtèrent à Paris ; il s'éleva entr'eux une dispute sur la plus belle des Princesses : la belle *Vienne*, la fille du Duc de Normandie, & Constance, sœur du Roi d'Angleterre, seules dans l'Europe, pouvoient alors disputer la pomme, qu'on eût donnée de nos jours à une Princesse plus belle & plus aimable, que nous n'osons nommer, & qu'heureusement on devinera sans peine.

Par-tout étoient exposés les portraits des trois belles : l'une avoit plus de régularité, l'autre plus de physionomie, la troisième plus de graces ; toutes étoient charmantes ; toutes auroient attendri un sauvage, une statue. Mais à qui donner la préférence ? Pour faire cesser une dispute sans effet, le Roi de France indiqua un tournoi, où les Chevaliers de chaque parti pourroient, les armes à la

main, soutenir leur opinion, décision bien digne d'un siècle où l'épée terminoit également les procès des particuliers & des Rois. On promit au vainqueur des présens considérables ; & toute la France fut instruite de ce tournoi.

Quel plaisir pour *Paris !* Et qu'il sera fier s'il peut faire adjuger la palme à la Reine de ses pensées ! Il se rend *incognito* dans la Capitale, se range sous le drapeau de *Vienne*, & paroit dans la joûte. Tous ses mouvemens sont vifs & même un peu précipités. Il s'irrite, il s'indigne de ce qu'on ose disputer à *Vienne* le prix de la beauté ; à chaque coup il désarçonne, il abat un Cavalier ; jamais la foudre ne fut plus prompte, & plus redoutable.

Paris remporta l'honneur de la journée : *Vienne* fut déclarée la première des belles : les hommes applaudirent, les jolies femmes frémirent ; pendant un grand mois elles eurent des vapeurs, les amans furent congédiés. Il étoit même inutile de leur dire des choses agréables ; on ne peut mieux peindre leur état. *Paris* vainqueur couronné, & comblé de présens, se retira du tournoi avec mys-

tère : lorsqu'on le chercha pour le présenter au Roi, il avoit disparu ; sa gloire retentissoit dans la capitale, & il rougissoit de se sentir par sa naissance & par son mérite si peu digne de *Vienne*. Cependant sa belle maîtresse se promenant pendant l'été dans les campagnes du Dauphiné, passa devant le château de Messire Jacques qu'une maladie assez grave retenoit au lit. Sa femme, Mad. Diane étoit connue à la Cour & considérée de la Princesse qui lui fit une visite pour la consoler, & qui entra dans le château du plus passionné des amans sans se douter de sa tendresse.

La tristesse & la misère habitoient ce château, où l'on trouvoit pourtant quelques vestiges d'un riche ruiné & d'une opulence passée. Des chambres grandes, mal distribuées, tapissées de portraits de famille ; des meubles beaux, cinquante ans auparavant en faisoient la décoration : Madame Diane étoit affligée, Messire Jacques étoit au désespoir des pélerinages de son fils. Il se couvre de honte, disoit-il, il imprime l'opprobre sur mes cheveux blancs, il ternit la gloire de ma famille. Helas, ce pauvre père ne se dou-

toit pas que son fils remportoit tous les prix sans se faire connoître. *Vienne* après s'être promenée dans le château, souhaita de se reposer quelques momens en particulier avec sa Demoiselle Isabeau. On les fit entrer dans l'appartement de *Paris*. Curieuses, (eh quelle femme ne l'est pas un peu !) leurs yeux se portent de côté & d'autre sur un oratoire placé dans une petite tourelle : elles découvrent dans un coin mystérieux, l'écu de cristal & la guirlande que *Paris* avoit gagnés au premier tournoi. Voilà le vainqueur, dit *Vienne*, je n'en puis douter : mais pourquoi se cache-t-il de son triomphe? Pourquoi un grand homme feint-il de n'être qu'un homme vulgaire ? La Princesse se perdoit dans ces idées. Par un mouvement indéfinissable, *Vienne* fut tentée d'emporter la guirlande & l'écu ; & elle les enleva.

De retour en Dauphiné, *Paris* fut présenté au Souverain qui l'accueillit, & à la Princesse qui rougit de plaisir & de peine. Elle le trouva très-aimable, c'est quelque chose ; & très-bel homme, c'est beaucoup. Mais pourquoi, s'écrioit-elle douloureusement, la fortune n'en a-t-elle

pas fait un Prince ? Ces réflexions n'empêchèrent pas qu'après plusieurs combats dignes de sa vertu, elle ne désirât de voir secrétement *Paris*.

Le Confesseur de *Paris* étoit un bon Evêque de Saint Laurent ; la Princesse l'envoya chercher. « Révérend Père en » Dieu, lui dit-elle, j'ai ma conscience » surchargée d'une restitution que je dois » faire de certain bien à certain Cheva- » lier auquel il a été tollu. Je voudrois » lui remettre en votre présence : or, je » vous prie que vous le conduisiez ici, » & que, sans témoins, autre que vous, » je lui rende son bien ».

L'Evêque, bon homme, rendit un billet amoureux sans s'en douter, il n'imaginoit gueres être l'entremetteur d'une intrigue. *Paris* reçoit le billet, & se hâte de partir ; ses chevaux tout hâletans brûloient le pavé ; à son gré ils ne couroient pas assez vîte. Il vient chez la Princesse, il tombe à ses pieds. Voilà, lui dit-elle, votre écu & votre guirlande ; cette récompense étoit bien due au plus adroit des Chevaliers : ne vous informez pas comment ces biens sont tombés en ma puissance ; on vous les a dérobés, je vous les rends,

rends. Ces discours se tenoient en présence de l'Evêque : quand ils furent seuls, elle s'expliqua avec plus de franchise.

Leurs cœurs commencerent à se parler, leurs regards ne tarderent pas à se confondre : tous deux jeunes, beaux, dans l'âge d'aimer & de plaire..... qu'il est difficile de se souvenir de la distance des rangs, quand on est uni par le cœur! qu'il est naturel de songer à se rapprocher davantage, quand on s'applaudit d'avoir fait les premiers pas! Isabeau facilitoit leurs rendez-vous; & cette bonne fille trouvoit dans la compagnie de l'ami Edouard la récompense de ses soins.

Jamais je n'aurai d'autre époux que vous, disoit *Vienne* à son Amant. Mon *Paris*, une houlette à la main, est plus joli, me plairoit davantage que ces Princes ornés du diadême : vous êtes le fils d'un brave Chevalier, vainqueur dans deux Tournois, & couvert de gloire ; osez briguer ma main, priez votre pere de me demander pour vous en mariage. Mon pere vous estime, il m'aime ; sa complaisance est inépuisable. Ce bon pere ne mettra point d'obstacle à mon plus ardent

desir. Ainsi raisonnent les Amans. L'espérance pour eux est une autorité.

Messire Jacques eut la foiblesse d'appuyer la demande que fit son fils de la main de *Vienne* : démarche qui parut au Dauphin pleine d'insolence & d'audace. « Il sied bien, dit-il, à ce *vilain vassal* » de mêler son sang avec le mien ; j'ai- » merois mieux voir ma fille morte que » dégradée ».

Vienne soupira, pleura, se jetta aux genoux de son pere, employa pour le vaincre l'éloquence que donne une passion malheureuse & exaltée ; tout fut inutile : ses efforts irritoient son pere, & ne servoient pas son Amant. Marier sa fille à un Empereur ou à un Roi, telle étoit la passion dominante du Dauphin ; trahi dans ce projet si cher à son cœur, sa fille qu'il avoit tant aimée lui devenoit presque odieuse.

Nos Amans ne pouvant plus être unis, & ne pouvant plus vivre l'un sans l'autre, projetterent une évasion. Adieu la Cour & ses délices. *Vienne*, loin de son Amant, trouvoit les jours éternels, & les fêtes insupportables. Isabeau favorisa sa fuite ; de nuit, elle franchit les murs du

jardin de son pere ; elle partit comme une fugitive sous l'escorte de *Paris*, qui fit beaucoup d'argent des bijoux qu'il avoit gagnés au second Tournoi, & qui envoya à Aigues-Mortes un homme pour louer une galere prête à les transporter sur d'autres rivages.

Par cette démarche, qu'on ne tentera pas d'excuser, *Vienne* choqua toutes les bienséances ; mais elle fut fidele à la pudeur. « Je serai, dit-elle à *Paris*, votre » amie & votre compagne, & par-tout » je suivrai vos pas, car sans vous je ne » puis vivre ; mais ne cherchez en moi » ni une femme, ni une maîtresse : ja- » mais l'amour ne m'avilira, jamais vous » n'obtiendrez ma main sans l'aveu de » mon pere ». Telles furent leurs conventions, & *Paris* les respecta toujours. Heureux siecle, où une femme étoit plus en sûreté en tête-à-tête avec son Amant, au milieu des bois & des grands chemins, qu'elle ne le seroit aujourd'hui dans son appartement, malgré la vigilance des vieilles parentes & des époux !

Pendant quelques jours leur marche ne fut interrompue par aucun accident. Malheureusement sur leur route étoit un

torrent débordé, grossi par la fonte des neiges, qui avoit emporté les ponts, inondé le terrein, & obstrué les passages. L'eau couvroit les campagnes. Il fallut chercher un azyle chez un Curé, où des espions du Dauphin les découvrirent. *Paris* n'eut que le tems de s'habiller en Pâtre ; de méchans habits, des sabots, une houlette, la tête courbée, la poitrine portée en avant, les pieds tournés en dedans, l'accent niais, & l'oreille dure ; tel fut le déguisement du plus beau de tous les Gentilshommes. Les Gardes détachés à sa poursuite le virent, lui parlerent, & ne le reconnurent pas. *Vienne* fut arrêtée & reconduite chez son pere, en qui elle trouva un Juge irrité.

Elle eut beau protester & prendre à témoin le Ciel de l'intégrité de son honneur ; elle eut beau citer tant d'illustres Princesses qui avoient fait avec leurs Chevaliers le tour de l'Europe, sans que la médisance y trouvât à redire ; son pere se fâcha, s'emporta, & la fit resserrer, ainsi que Messire Jacques, dans une obscure prison.

Peu à peu cependant, ce pere entendit le cri de la pitié. Quand la ven-

geance fut satisfaite, les entrailles paternelles s'émurent ; il emprisonnoit sa fille, & loin d'elle il vivoit malheureux : lorsqu'il la tira de prison, ce jour fut un des plus doux de sa vie.

Où est *Paris* ? qu'est-il devenu ? C'étoient ses phrases d'habitude, & les uniques pensées de son esprit : elle en eut quelques nouvelles par l'obligeante Isabeau, qu'instruisoit le fidele Edouard. Elle sut qu'il s'étoit réfugié à Gênes, où il vivoit sous un autre nom, chéri & considéré de la Noblesse. Bientôt ils s'écrivirent : dans leurs lettres, ils se répéterent cent fois le serment d'être un jour l'un à l'autre ; un nouvel incident vint encore les troubler.

Le fils du Duc de Bourgogne, c'est-à-dire, le premier Parti de l'Europe après les têtes couronnées, amoureux de *Vienne* sur la réputation de sa beauté, vint lui-même à la Cour de son pere la demander en mariage. Le Dauphin fut au comble de la joie ; mais *Vienne*, amérement affligée, déclara sans détour qu'elle ne l'épouseroit jamais, & que son cœur étoit engagé.

On eut beau lui vanter la naissance du

Prince, la splendeur de sa Cour, ses trésors & ses armées. Est ce là le bonheur, répondoit-elle ? Ah ! qu'on me donne *Paris* & une cabane ; jamais je n'envierai la magnificence des plus grandes Princesses. Son pere la traita de folle & d'esprit romanesque : irrité de tant de résistances, sa fureur devint extrême ; & passant sans cesse d'une extrêmité à l'autre, comme font d'ordinaire les caracteres sensibles & impétueux, il replongea sa fille dans une affreuse prison, livrée à la merci de quelques duegnes très-méchantes & très-laides.

Pour sauver sa maîtresse, *Paris* eût exposé sa vie ; mais il ne fut point instruit de ces tristes détails. Soit qu'il eût perdu l'espérance de vivre avec *Vienne*, soit qu'un zele religieux échauffât son ame, il s'étoit embarqué pour Jérusalem ; le voyage des saints lieux trompoit sa douleur. Un pieux exercice devient une consolation quand on est honnête & sensible. Pour faire quelque séjour dans ce pays, il apprit la langue des Sarrasins, & s'habilla à la Moresque.

Paris étoit un peu Botaniste, un peu versé dans la connoissance des propriétés

des plantes & des herbes ; c'en étoit assez pour passer chez les Sarrasins pour un grand Médecin. Il étoit bel homme ; les femmes le mirent à la mode. Maux de nerfs, spasmes, vapeurs invétérées, en présence du beau Médecin, tous ces maux s'évanouissoient. L'enthousiasme trompa cent fois la Médecine, car il ordonnoit des remedes, & l'on guérissoit.

Un rien acheva de lui faire une réputation éclatante : le premier Fauconier du Sultan voyoit sur le point de périr le plus beau des faucons, l'oiseau favori d'un Maître qui aimoit les faucons autant que plus d'une jolie femme aime son chien ou son perroquet. Si le faucon meurt, la disgrace du Fauconnier est certaine ; car ceux qui aspirent à sa place ont déjà répandu que le pauvre animal n'est malade que par la négligence de son gardien. Un fameux Charlatan, un Apothicaire presque aussi habile, des matrones renommées dans le quartier, & même un sorcier qui faisoit des prodiges éclatans dans des chambres obscures, avoient vu le faucon, raisonné savamment sur la cause de son mal, & ordonné des remedes qui faisoient empirer la cause de sa maladie.

Paris vint, fit manger au faucon une herbe dont l'espece s'est perdue, & le guérit subitement.

Cette cure lui fit, comme il étoit juste, un honneur infini : on a prétendu, je l'avoue, que le faucon retomba malade quinze jours après, & mourut; mais c'est une calomnie inventée par ces hommes vulgaires qui en veulent tous aux grands hommes, démentie d'ailleurs par des témoignages historiques, puisque notre véridique Auteur assure que le Fauconnier devint l'intime ami de *Paris*.

Dans ces entrefaites, le Dauphin, désespéré de la résistance de sa fille, s'étoit joint à une Croisade que des Missionnaires ardens venoient de prêcher en France. Il arriva en Egypte, & son entreprise fut très-malheureuse : le détachement qu'il commandoit tomba dans une embuscade. Blessé, couvert de coups, arrêté par les Musulmans, on le conduisit à Alexandrie; on l'enferma dans une tour; on le traita avec barbarie, tant ces Peuples étoient indignés de se voir perpétuellement en butte aux invasions des Européens. *Paris* apprit la malheureuse situation du Dauphin; par le crédit du grand

Fauconnier, il obtint un passeport du Sultan, & même des lettres de recommandation pour Alexandrie; aussi lui fit-on dans cette ville l'accueil le plus favorable, & on lui accorda un libre accès dans la tour où étoit détenu le Dauphin. Vêtu comme un Musulman, & couvert d'une barbe très-épaisse, il aborda ce Prince. « Je vous délivrerai, lui dit-il; & même » je vous ramenerai sain & sauf dans » votre pays, pourvu que vous me pro- » mettiez par serment de m'unir à une » maîtresse que j'ai laissée en Dauphi- » né ». Le Prisonnier le jura sur l'Evangile; & cette nuit même il sortit de la tour. Les Gardes, les Geoliers le virent sortir, & fermerent les yeux. Ces misérables, qui, le jour d'auparavant, l'auroient traîné de sang-froid & en riant au supplice, étoient cette nuit-là disposés à lui sacrifier leurs vies. Un peu d'or avoit opéré ce prodige. Le Dauphin & *Paris* fretterent une chaloupe, mirent à la voile, & débarquerent au port d'Aigues-Mortes en Languedoc, d'où ils prirent le chemin de Vienne, Capitale du Dauphiné.

Les sujets du Dauphin vinrent en foule

au-devant de lui ; l'absence & les malheurs sembloient l'avoir rendu plus cher à ses Peuples. Leur Libérateur fut comblé d'honneurs & d'éloges : on le présenta à la belle *Vienne*, à qui les yeux de l'amour, tout pénétrans qu'ils sont, ne firent pas découvrir le mystere, ou plutôt elle ne le reconnut pas, parce que ses yeux ne regardoient rien, ne voyoient rien : ayant sans cesse la tête occupée de son Amant, tout ce qu'elle ne croyoit pas *Paris* ne méritoit pas ses regards ; & pouvoit-elle le croire aussi près d'elle ?

Quelle est donc, dit en présence de sa fille le Dauphin au faux Musulman, cette belle qui vous a fait braver tant de dangers, abandonner votre patrimoine, votre Patrie, & traverser les mers ? Nommez la, & aujourd'hui comptez sur le serment d'un Souverain ; je vous la donne pour épouse. *Paris* tomba aux genoux de *Vienne*, & ce mouvement fut sa réponse. A l'instant, l'étonnement régna sur toutes les physionomies ; les uns rirent, les autres se courroucerent ; on le traita d'insolent, on menaça ; mais le Dauphin, fidele à ses sermens, fit taire toutes ces

saillies d'un zèle emporté, & ordonna à sa fille d'acquitter sa parole.

Vienne refusa cet époux avec dédain. « Vous me refusez peut-être parce que » je suis Mahométan, dit le Sarrasin ; » j'offre de me convertir, & de devenir » bon Chrétien. — Quand vous seriez » un des plus puissans Rois de la Chré- » tienté, je vous refuserois tout de mê- » me, répliqua la Princesse ; j'ai rebuté » le Duc de Bourgogne —. Votre cœur » est donc engagé ? — Hélas ! oui ; j'ai » promis amour & fidélité à un simple » Gentilhomme & Chevalier, nommé » *Paris*. Nous avons souffert l'un & l'au- » tre des tourmens & des persécutions » épouvantables pour nous être aimés. Je » ne doute point qu'il ne soit mort & » noyé ; car depuis qu'il a quitté Gênes, » son asyle, je n'en ai point reçu de nou- » velles. Pour moi, je vivrai peu ; la dou- » leur & le regret me consument ; mais » du moins serai-je fidele à sa mémoire » jusqu'au tombeau ».

A ces mots, *Paris* détache sa fausse barbe & son turban, se jette de nouveau aux pieds de sa Maîtresse, & comble de joie par cette charmante surprise *Vienne*, le Dauphin & la Cour.

Tout ce que leur cœur dit en ce moment n'eſt jamais bien rendu par l'eſprit ; il vaut mieux unir des Amans que de les faire parler. Leur hymen, en effet, ne fut pas différé. *Paris* mérita dans la ſuite, par ſes actions & ſes vertus, d'être compté dans la courte liſte des grands Princes.

La premiere édition de ce Roman eſt de l'an 1481, & depuis il en a eu pluſieurs autres. Malgré ce ſuccès, l'Auteur a caché ſon nom, comme ſon Chevalier Paris, vainqueur dans deux Tournois, le cachoit malgré ſes victoires.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

SAN PIETRO ET VANINA.

Manuscrit.

San Pietro avoit reçu le jour en Corse; sa Patrie étoit sous la puissance des Génois, & les Génois n'en vouloient être que les tyrans. Des dissentions continuelles déchiroient la Corse. Les habitans façoient avec le lait une haine cruelle contre les Génois. San Pietro, né soldat, sans fortune, avoit juré dès sa premiere enfance d'affranchir sa Patrie, & avoit porté les armes, aussitôt que ses forces le lui avoient permis, contre les Génois; & son courage & sa haine devinrent funestes à ses ennemis. La République eut bientôt à redouter dans lui la bravoure du Guerrier & les talens du Géné-

ral. Bientôt ſes exploits le rendirent fameux. Les femmes alors étoient ſenſibles aux actions de courage, & volontiers offroient leur main à l'heureux vainqueur.

Vanina Ornano, riche héritiere & fille du Viceroi de Corſe, aima San Pietro. — Brave San Pietro, lui écrivit-elle, ſi vous êtes auſſi ſenſible que vous êtes brave, le prix que je vous offre doit vous flatter. La République n'a que des lauriers à préſenter au libérateur. Quand on a un cœur, on ſent que le laurier ne ſuffit pas. Mon nom, mon rang vous ſont connus; je ne parle pas de mes biens, un Héros les mépriſe. Allez, dit-elle à Joſepho ſon laquais, cherchez le plus brave des braves; remettez-lui cette lettre. Allez; faut-il le nommer? c'eſt San Pietro.

L'indiſcret Joſepho ne porta point la lettre à San Pietro; il courut au contraire avertir un oncle de Vanina. Cet oncle, indigné de la baſſeſſe de l'engagement de ſa niece, garda la lettre, & vint la rendre lui-même à Vanina —. Ce n'eſt point à moi que ce billet s'adreſſe, & je vous le rends. Je l'ai lu, & j'ai rougi. Vous, Vanina, vous épouſeriez un ſoldat? — Qu'importe ſa naiſſance, s'il a

vengé la République, s'il eſt plus brave que vous tous ! — Mais ſongez quelle diſtance de vous à lui. — Elle eſt immenſe, mon oncle ; & toute l'élévation eſt du côté de celui qui, à force de génie, ſurmonta l'obſcur niveau ſous lequel le hazard ſembloit l'avoir aſſervi. San Pietro eſt plus grand que moi ; s'il m'épouſe, c'eſt lui qui va m'honorer. — Que va-t'on dire ? — On dira : elle connut tout ce que vaut un grand homme. — Je ne permettrai jamais cette indigne alliance. — San Pietro ſaura vous y forcer. Joſepho, ajouta-t-elle, je vous pardonne la premiere indiſcrétion ; la ſeconde vous coûtera la vie : remettez ce billet, tout décacheté qu'il eſt, à San Pietro.

Le Guerrier reçut le billet. Il connoiſſoit Vanina, elle étoit belle ; il fut flatté de l'offre de ſa main. Il répondit : Belle femme, ton offre me plaît ; tu me conviens ; dans huit jours je ſerai ton époux ; dans huit jours, je compte t'aimer plus que je ne fais à préſent. Ce ſoir je ſerai à tes pieds. — Ton billet étoit décacheté.

Il ne manqua pas de ſe rendre le ſoir à l'hôtel de Vanina ; elle l'attendoit, parée du plus ſuperbe de ſes habits & de

ſes plus riches diamans. San Pietro vint ſous ſon habit ordinaire. Son courage étoit ſa ſeule parure ; ſa renommée tout ſon luxe. Je ne viens point, lui dit-il, te parler le langage des Amans, ni celui des grands Seigneurs qui t'ont offert leur hommage ; San Pietro n'a rien appris de tout cela. Fils d'un Soldat, Soldat lui-même, endurci aux travaux de la guerre, vivant preſque toujours ſur un élément qui le ſépare du commerce des hommes, il a contracté cette âpreté qui ſied mal avec l'amour ; mais tiens, voilà mon cœur, je crois que tu es là ; San Pietro t'aimera : ma réputation t'a appris le reſte. Je ne ſais ſi je ſerai jaloux un jour ; mais ſi je l'étois un jour, San Pietro ſeroit un tygre. Maintenant c'eſt à toi à te juger.

On ne peut comparer Vanina qu'à une *tendre* colombe qui s'humilie devant le vorace épervier, & qui, par ſon doux regard, voudroit endormir ſa voracité. *Que ne peut la beauté !* Cette maxime de Roman perdit Vanina ; elle ſe flatta de réformer l'*âpreté* de San Pietro : elle ſe trompoit ; une ame de cette trempe ne pouvoit être amollie par les charmes de la beauté.

L'oncle de Vanina ayant voulu s'opposer publiquement à ce mariage, San Pietro mépriſa toutes les voies judiciaires. Il ſe préſenta le ſabre à la main chez ce parent orgueilleux; & jettant ſur ſa table le parchemin ſur lequel ſon contrat étoit écrit : ſigne, lui dit-il, ſigne, ou tu es mort. San Pietro ne ſavoit pas terminer autrement ſes affaires. Devenu enfin l'époux de Vanina, il apprend le ſoir même que les Galeres de Gênes ſont en ſtation devant l'Iſle de Corſe; il quitte Vanina, s'embarque ſur ſa galere; & avant de partir, ſon épouſe entend le ſerment qu'il fait prononcer à ſes Matelots & à ſes Soldats, de combattre, de vaincre ou de mourir, & il court ſe préſenter au combat ſeul contre tous. Les Génois furent diſperſés; il rentra triomphant dans le Port. Des réjouiſſances publiques annoncerent ſa victoire. Madame, dit-il, ces cris d'allégreſſe valent bien mieux que la fête que j'aurois pu vous donner après le banquet nuptial.

Le parti des Génois étant devenu plus puiſſant en Corſe, San Piétro craignit d'être tôt ou tard leur victime. Il s'éloigna de l'iſle, paſſa en France. Sa renom-

mée l'avoit dévancé. La Cour accepta ses services. La Cour dans les circonstances avoit besoin de beaucoup d'hommes comme lui, d'un bras de fer, & d'une ame de sang. Vanina le suivit. J'ai dit que Vanina étoit belle. On sait que sous le règne de Charles IX, les mœurs étoient si corrompues qu'il étoit difficile d'être belle impunément. Vanina eut bientôt des adorateurs. San Piétro s'en apperçut. Si tu manquois à tes devoirs, lui dit-il, écoute le serment que je fais. Je jure de t'en punir à l'instant même. Jure moi de me nommer tous ceux qui sans respect pour ce qu'ils doivent à San Piétro, oseront élever leurs vœux jusqu'à toi. Vanina promit tout.

Le Duc de Guise, fils d'un père célèbre, & célèbre lui même, ami de Catherine de Médicis, dans l'âge des plaisirs, encouragé par des succès faciles, s'imagina que l'épouse de San Piétro grossiroit le nombre de ses conquêtes. Il écrivit une lettre à Vanina. — Lisez ce qu'on m'écrit, dit-elle à San Piétro. — Réponds-lui, qu'il vienne, que tu l'attends ce soir. Ce sera moi qui le recevrai. — Songez-vous que c'est un piége affreux. Son-

gez-vous que Guise est puissant.— Je ne le tuerai pas. Il s'en souviendra. Cette cour est remplie de jeunes gens qui vont amuser à son lever Marguerite de Valois & même la Reine mère, du récit de leurs bonnes fortunes. Guise ne racontera pas celle qu'il aura eue avec moi cette nuit. Je veux donner une leçon terrible à toute cette jeunesse ; & je commencerai par Guise.

Le Duc de Guise enivré d'avoir obtenu un rendez-vous de la belle Vanina, se préparoit à l'entrevue qu'il devoit avoir le même soir. Le soir vint. Il fut introduit mystérieusement comme il avoit paru le désirer. Au lieu de Vanina il trouva San Piétro qui l'attendoit. San Piétro étoit assis auprès d'une table sur laquelle étoit deux sabres nuds. Guise étoit brave. La présence du mari l'étonna sans le déconcerter. — J'ai lu ta lettre, jeune homme, la voilà, dit San Piétro, j'ai dicté la réponse. Tu m'as offensé, tu vois ces deux sabres, il en est un pour moi.— Je prends l'autre, dit le Duc de Guise, & au même instant il porta la main sur le sabre. Cette action surprit San Piétro, & lui arracha un sourire. Tu n'as pas peur, dit-il.

— Jamais. — Eh bien, je n'ai plus de colère contre toi : battons nous seulement jusqu'au premier sang. — Volontiers. — Ils se battirent en effet, par passe-tems ; le Duc fut le premier blessé, & alloit continuer. — Tu es un enfant, dit San Piétro, nous sommes convenus au premier sang, tu vas plus loin, à la bonne heure si nous nous haissions. Tu peux t'en retourner & apprendre aux jeunes gens de la Cour, que Vanina laisse à son mari le soin de faire les honneurs de sa maison. Cette aventure fut bientôt répandue, & Vanina n'eût plus d'attaques à repousser.

San Piétro avoit quitté la Cour, pour se signaler dans les combats, contre les Protestans; heureux par-tout, il avoit rendu de grands services au Roi ; dans le même tems, il ne perdoit pas de vue le projet de susciter des affaires aux Génois ; il fit même un voyage à Constantinople pour solliciter l'Empereur d'envoyer une flotte contre eux.

Le République savoit tout ce qu'elle avoit à craindre d'un ennemi aussi brave & aussi actif. Elle avoit confisqué tous les biens de Vanina ; il lui importoit d'a-

voir un otage qui lui répondît de San Pietro. Vanina étoit restée à Marseille pour attendre le retour de son époux. La République en fut instruite. Des agens secrets furent députés vers elle, & l'engagèrent à revenir dans sa patrie. On lui promit de lui rendre tous ses biens, & d'accorder la grace de son mari. La crédule Vanina se laisse persuader, croit servir son époux, s'embarque avec ses bijoux & ses enfans, & prend la route de Gênes. Un ami de San Piétro, dit l'Auteur, » averti à tems, arme un vaisseau, pour-» suit la fugitive & l'atteint; il la ramène » en France, & la remet entre les mains » du Parlement d'Aix qui lui donne des » gardes.

» Pierre apprend cette aventure en arri-» vant de Constantinople, un de ses do-» mestiques qui avoit eu quelque connois-» sance du complot, & qui n'avoit osé s'y » opposer, est poignardé de sa main; il se » rend à Aix, & redemande sa femme; le » Parlement appréhendant tout de ce fu-» rieux, ne vouloit pas la remettre entre » ses mains; Vanina certaine d'un évé-» nement funeste, mais supérieure à la » crainte, fait-elle même instance pour

» être réunie à son mari. On ne peut la » refuser : ils partent ensemble pour Mar- » seille.

» Arrivé à la maison San Piétro la » trouve vuide. Cette vue lui rend toute » sa fureur. Il reproche à sa femme sa » faute, & lui déclare qu'elle ne peut » l'expier que par la mort. Il ordonne » en même tems à deux esclaves d'exé- » cuter cette terrible sentence. » — Je ne fuis pas le châtiment, répond la tendre Vanina, mais puisqu'il faut mourir, je vous demande pour dernière grace que ce ne soit pas par la main de ces hommes mépriſables, mais par celle du plus courageux des hommes que la valeur m'a fait prendre pour mari. Le barbare fait retirer les bourreaux, se jette aux pieds de son épouse, lui demande pardon en termes humbles & soumis, & fait venir devant elle ses enfans qu'elle embrasse : il pleure avec l'infortunée sur les triſtes gages de leur tendresse ; passe à son cou le fatal cordon, & l'étrangle de ses propres mains.

San Piétro part aussitôt pour la Cour, la nouvelle de son crime l'avoit précédé. On le fait avertir de ne point paroître ; il

avance néanmoins, & se présente au Roi : son audace étonne, on l'écoute. Il parle de ses services, en réclame le prix, & découvrant sa poitrine cicatrisée par les blessures : qu'importe au Roi, dit-il, qu'importe à la France la bonne ou mauvaise intelligence de Pierre avec sa femme? Tout le monde frémit : mais on lui accorda sa grace (*).

Nous nous sommes bornés à ce que le Roman avoit d'historique. La catastrophe est horrible ; nous avons dû la respecter ; d'ailleurs elle est connue, & n'est pas déplacée dans la Bibliothèque des Romans.

(*) Daubigny raconte qu'Alphonse d'Ornano, fils de San Pietro, exécutoit avec la même froideur les sentences de mort qu'il portoit contre les Soldats. Un de ses neveux ayant manqué à quelque partie du commandement, vint se présenter à sa table ; Alphonse se jette sur lui, le poignarde, demande à laver ses mains, & se remet tranquillement à table.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LE REPENTIR DES AMANS.

Si les bonnes mœurs doivent être le but des Romans ; on peut regarder comme un mérite d'écarter avec soin, depuis près de six ans, les images licentieuses, des fictions que l'on rassemble sous les yeux du Public. Mais ce travail honorable seroit insuffisant, si nous nous bornions aux Romans où l'on ne trouve que quelques traits répréhensibles, & qui appartiennent à la Société par l'innocence de leur motif. Nous devons aller plus loin sans doute, & nous restons au-dessous de notre objet, si nous bornons l'utilité de notre entreprise. Il est des Romans proscrits par les loix : on doit les livrer au mépris qui les juge, & condamner ceux qui les lisent. Il en est d'autres qui échappent à la rigueur des loix, parce que l'Art a su répandre un vernis d'honnêteté

d'honnêteté ſur le fond des ſituations ; les détails en ſont ſéduiſans ; ils ne bleſſent pas ouvertement les mœurs ; ils paroiſſent même racheter un charme dangereux par une attention délicate : mais le danger n'en exiſte pas moins ; il diſparoîtroit dans un extrait fait avec aſſez d'art pour prévenir la ſéduction, ſans altérer l'agrément. Les eſprits honnêtes, inſtruits du motif de ce travail, préféreroient à coup-ſûr la copie à l'original. Quand l'imagination eſt réglée, on ſait d'avance le prix qu'elle mettra aux ſervices qu'on aura voulu lui rendre.

C'eſt dans cet eſpoir que nous avons entrepris l'extrait que l'on va lire. Le Roman dont il offre la miniature, fut publié en 1764 ; il avoit paru quelques années auparavant ſous le titre de *la Trentaine de Cythere*. Les changemens qu'on y a fait ſont ſi conſidérables, qu'on peut les enviſager aujourd'hui comme deux Ouvrages différens ; mais le premier ne ſubſiſte plus.

L'AMOUR voyoit ſon empire menacé des révolutions qui anéantiſſent les plus grands Etats : ſon nom n'étoit plus que

le prétexte de la galanterie ; & la galanterie érigée en abus, est déjà une révolution. Pour le bonheur des mortels, il voulut rendre à la nature humaine son innocence, & ses plaisirs. L'excès a tout perdu, dit-il, la privation peut rétablir l'ordre, & le sentiment. Contraindre un cœur à désirer, c'est l'instruire à jouir : soyons Dieu par les bienfaits, & que l'homme me doive encore son bonheur.

Il ordonna un jeûne de trente jours. (le terme est court, & paroîtra long. C'est ainsi que l'homme juge par l'ignorance de ses besoins.) De vieux Amours qui avoient blanchi dans le commerce des grands, & connoissoient conséquemment tous les vices, devoient réciter des discours édifiants, & métaphysiques. Pendant ce jeûne les amans étoient obligés de venir s'accuser aux pieds de ces Ministres respectables.

L'arrêt parut plaisant ; il étoit donc nécessaire. On se porta à Cythère avec une fureur incroyable : quelques femmes cependant se contentèrent d'y arriver. Elles n'avoient pas fait encore d'assez grandes fautes, pour regarder comme un triomphe la nécessité de les avouer.

Quoique Cythère soit une Isle immense, il s'y trouvoit tant de monde, qu'à chaque pas on rencontroit quelqu'un de connoissance. Des femmes qui avoient oublié jusqu'au nom de leurs premiers amans, les revoyoient, avec un peu de honte, & l'éventail alloit son train : d'autres les regardoient hardiment, & leur demandoient des nouvelles de leur santé.

La veille de cette époque mémorable, fut un jour de délire universel. Le plaisir alloit être défendu, il reprenoit ses droits que le grand usage lui avoit fait perdre.

Il y eut bal masqué le soir, dans le Temple. Ce spectacle fit naître des événemens singuliers ; la disposition des esprits les annonce : l'historien trop fidèle a cru devoir les raconter ; notre plume, plus sage, se prescrit d'autres loix.

Le jeûne commença le lendemain. Parmi plusieurs discours édifians qui furent prononcés, il en est un qu'on aimera à lire ; nous allons le rapporter.

DISCOURS.

O vous qui venez m'écouter ! vous que je crois animés de l'esprit du Dieu qui

m'enflamme, ames sensibles, adorez avec moi le Dieu qui nous rassemble ; écoutez ses leçons, & vous chérirez ses loix : je ne viens point vous imposer des devoirs trop austères ; la justice & la fidélité doivent être des plaisirs, si l'amour en est un. Eh ! qui peut douter que l'amour ne soit un plaisir ? En naissant, on se sent entraîné vers lui ; en croissant en âge, on n'a des douceurs que parce qu'on aime, & des chagrins que parce qu'on n'aime pas ; en vieillissant, on ne languit que parce qu'on n'aime plus. Le cercle des objets du monde est bientôt parcouru : on y compte, à peine, quelques jours animés ; on s'y sent resserré par les chaînes de l'habitude, on voudroit en sortir, se voyant condamné à jouir toujours des mêmes choses sans pouvoir jamais y attacher un prix qui intéresse véritablement le cœur. L'univers est le cercle d'un amant : la nature se renouvelle, s'étend, & s'embellit, à chaque instant, pour lui : tous les jours la scène générale varie par d'infinis plaisirs ; & son bonheur particulier les surpasse encore..... ; l'or accable le riche indifférent ; dans les mains d'un objet sensible, il devient le moyen d'un bienfait, & con-

séquemment d'un plaisir. L'amant qui donne sent véritablement qu'il aime ; sa flamme se renouvelle par ses dons..... La gloire des rangs n'est qu'un brillant éclavage pour quiconque n'est point consolé par la beauté, de la nécessité de se contraindre sans cesse : les respects publics, quand nous en sommes dignes, ne nous font guère sentir que nos devoirs, & si nous ne les méritons pas, ils ne sont à nos yeux que d'onéreuses usurpations par le murmure de la conscience : nous les méritons dès que nous aimons ; ils élevent alors un objet digne de les partager avec nous ; nous sentons l'innocence, & la vérité de notre gloire, par le bienfait de notre tendresse..... Aimez donc, aimez de toute l'étendue de votre cœur ; mais en aimant, songez à vous rendre dignes de votre propre ardeur ; enviſagez un plaisir comme le motif d'une vertu. Voilà tout le dogme du Dieu qui m'inspire ; voilà tout ce qu'il exige de vous : si vous vous montrez soumis à ses volontés, vos plaisirs seront votre récompense ; si vous méconnoissez le bien que vous pourriez recueillir de votre soumission, ses rigueurs se feront sentir dans tous les tems ; vous perdrez

le don de plaire, le bonheur de sentir ; & en vous voyant, l'on jugera que vous êtes frappé par la main terrible qui fait le destin de l'univers.

Ce Ministre avoit une de ces physionomies nobles & douces avec lesquelles on persuade si aisément. Les auditeurs, touchés de son zèle, se crurent convertis ; & dès le lendemain tous les tribunaux se trouvèrent pleins d'amans qui venoient se repentir. Tous les Directeurs avoient un nom particulier, que l'Amour leur avoit donné, suivant leur caractère.

Emilie choisit *Tendre*, & courut s'accuser à lui des fautes qu'elle se reprochoit.

Emilie avoit un de ces cœurs avec lesquels on croit toujours devoir s'accuser : elle aimoit tendrement, & ne se croyoit pas assez sensible : ses fautes n'étoient donc que ses propres vertus. Le Directeur s'en douta, en la voyant paroître ; mais il l'écouta, parce qu'il faut toujours écouter un cœur tendre.

Je viens, lui dit-elle, rougir devant vous de ma coupable indifférence : j'ai honte de paroître dans le temple de l'amour avec un cœur si peu digne de lui. J'ai cru, jusqu'à ce jour, que mon repentir pou-

voit être une réparation suffisante de mon crime ; mais je sens, à présent, que ma confiance même étoit une faute.

Votre aveu m'étonne, lui dit *Tendre*, d'un ton propre à la rassurer ; s'il est vrai que vous n'aimiez pas, les physionomies sont donc bien trompeuses ! en vous voyant j'aurois juré que vous aimiez beaucoup.

Ce n'est pas que je sois tout-à-fait insensible, répondit-elle ; peut-être même qu'à ma place une autre croiroit aimer assez ; mais je me juge avec beaucoup de rigueur, parce que je m'imagine que pour mériter le cœur d'un Amant, il faut qu'il ne reproche rien au nôtre, & ce n'est pas ce que j'éprouve.

Avec autant de sévérité, on n'est pas loin de la perfection, répondit *Tendre* ; mais apprenez-moi les fautes que vous vous reprochez.

L'objet que j'aime, poursuivit-elle, est de ceux qu'on doit adorer : son front est le trône de l'amour, son regard en est le plus doux interprête, ses soins en retracent les loix, son langage est celui de la passion ; qui le voit sent qu'il faut aimer, qui l'entend apprend à plaire. Avec un Amant aussi tendre, je devrois

trouver que la nature raisonna bien pour le bonheur des êtres, en unissant ses intérêts avec ceux de l'amour; qu'un véritable sentiment est celui qui procure un bonheur confirmé par plus de plaisirs; & je pense au contraire que les plaisirs nuisent au bonheur; qu'on ne s'occupe pas assez de ce qu'on devroit dire, & qu'on n'est heureux que par des choses qui perdent tout à devenir habituelles. C'est ainsi que je raisonne : je me crois bien respectable; mon Amant gémit, & sa douleur même ne m'apprend pas à douter de la justesse de mes idées.... Elle entra alors dans quelques détails, que sans doute elle rendit décens par l'embarras de les rendre, & auxquels cette réflexion servira de supplément. *Tendre* lui fit observer, avec non moins de délicatesse, qu'un engagement en amour lie deux objets, & que les plus solides, comme les plus doux, sont ceux où les conditions sont plus égales : elle se retira plus triste que déterminée; & l'on concevra aisément sa situation.

Pharès vint aussi s'humilier aux genoux de *Délicat*. Pharès étoit dans l'âge des passions; &, à le juger du premier coup-

d'œil, on eût dit que son cœur les éprouvoit toutes : en l'examinant mieux, on pensoit autrement. On voyoit l'empreinte d'un violent amour dans ses yeux enflammés; on jugeoit que son ame étoit agitée par quelque douleur extraordinaire ; & l'on souhaitoit de l'entendre pour le plaindre & le consoler.

Je suis, dit-il, l'Amant le plus criminel & le plus malheureux ; je devrois fuir ce Tribunal suprême & redoutable où je vais être jugé ; mais l'audace d'y paroître à vos regards est la seule ressource qui me reste. Je crains votre colere, & j'implore votre clémence : j'accuse en secret ce que j'aime ; je m'arroge audacieusement le droit de l'innocence, & je suis souillé par le crime. J'aime, & mon amour s'arme contre moi; je rougis, & ma honte me laisse sans secours, si je ne prends sur moi de la combattre. Que je suis malheureux! que de tourmens m'accablent à la fois! Je voudrois m'ensevelir dans le sein de la terre, & me dérober à ce jour que je dois haïr : il me semble que l'éclat du Soleil répand une clarté nouvelle sur la faute que j'ai commise ; quand je vois tout ce qui res-

pire, & que j'examine cette chaîne invisible qui lie & anime tout, je me demande ce qu'eſt devenu ce rapport enchanteur qui enchaînoit l'âme de Thémire à la mienne, & je prie les Dieux de lancer ſur moi la mort affreuſe : quand je ſonge aux rigueurs dont elle accable l'ame la plus tendre, j'oſe oublier mon crime, & ne ſonge plus qu'à ſa cruauté.... Ah! trop injuſte Thémire, laiſſe tomber ſur moi un ſeul de tes regards ; il n'en faut qu'un pour lire dans mon ame éplorée.....

Qui m'eût dit qu'un jour j'aurois beſoin de ſa clémence ! elle étoit ſi contente de mon amour, elle me trouvoit ſi digne de ce cœur qu'elle m'a repris ! L'hiſtoire de nos amours intéreſſe autant que celle de mes douleurs.

La premiere fois que je la vis, il me ſembla que mon ame s'élançoit vers elle : je la trouvai ſi belle, que je crus voir Vénus avec ce teint animé, cette taille élégante, & toutes les graces qu'on lui donne. J'eus tant de plaiſir, que je crus n'en pouvoir jamais avoir davantage.

Je fus aſſez heureux pour pouvoir, ce jour même, lui rendre un léger ſervice,

Avec quelle vérité elle m'en remercia! combien elle me parut surpasser ce que j'avois fait pour elle! combien je sentis qu'il est doux d'obliger quand on veut plaire!

Lorsque je dis à Thémire que je l'aimois, il me sembla que je serois toujours trop content de le lui avoir appris: je ne sentois point cette avidité offensante qui se montre dans les passions ordinaires: un regard m'eût suffi; un regard est tout, quand on ne desire rien encore.

Elle m'aima, elle m'apprit qu'elle m'aimoit. Je sentis une espece d'anéantissement: mes genoux se déroboient sous moi; je ne lui dis rien, & n'aurois rien pu lui dire: elle me jura qu'elle ne changeroit jamais; alors le plaisir me rendit toutes mes forces. Je me jettai à ses genoux, je réparai mon silence, & tout ce que l'on peut exprimer me parut bien peu de chose en comparaison de ce que je sentois.

Ses amies préparoient depuis longtems une offrande à Vénus. Elle fut choisie, comme la plus belle, pour présenter cette offrande: elle ne voulut jamais consentir à ce choix. Son refus obstiné me

fit de la peine, & me parut inconcevable; je lui en demandai la raison. La Déesse, me dit-elle, m'auroit peut-être accordé quelque faveur que je n'aurois pu partager avec toi.

Un jour, elle me dit : Pharès, si je cessois de t'aimer, serois-tu bien fâché contre moi? Hélas! répondis-je, j'espere que je n'aurois pas le tems de l'être. Un autre jour, marchant à côté d'elle, je lui fis la même question. Elle s'arrêta & me regarda fixément. Combien ce regard étoit expressif!

Lorsque nous nous promenions tous deux à la campagne, l'air paroissoit plus calme, les oiseaux devenoient plus tendres, la nature sembloit s'intéresser à nous : Thémire me le disoit, & je me sentois assez amoureux pour croire qu'elle avoit raison. Nous y retournions souvent; nous y trouvions toujours la même réflexion à faire, car nous y portions toujours le même amour.

Après cette peinture touchante d'un bonheur qui n'est plus, Pharès déclare le crime qu'il a commis. Ce crime est une surprise faite à une Amante vertueuse qui paroit résolue à ne la pardonner

jamais. L'aveu est accompagné de tous les signes de la plus vive douleur, & le coupable reprend en ces termes :

Depuis ce moment devenu si cruel, Thémire m'évite par-tout où je la cherche, & me dédaigne par-tout où je la trouve : par-tout ce sont des mépris si naturels, des regards si terribles, que je perds jusqu'à l'espérance : je vois qu'elle a pris son parti, & je traîne une vie à la fois infortunée & honteuse. Son mépris me fait mépriser de moi-même ; je ne vois plus que le néant autour de moi, puisque Thémire m'abandonne, & je me détermine à me donner la mort pour terminer tant d'opprobre & tant de peine.

Délicat avoit écouté Pharès, comme on écoute quelqu'un que l'on plaint, que l'on condamne, & à qui l'on est disposé à montrer de la bonté. Il lui dit : Pharès, je vous plains, & vais vous parler en ami, car l'amour est l'ami des Amans. La pitié que je vais vous montrer ne naît pas des maux que vous avez soufferts, mais de ceux que vous avez encore à souffrir, & qui sont d'une toute autre espece que les maux ordinaires des Amans. Vous avez commis une faute

qui tient de la baſſeſſe ; comme votre ame eſt noble, ſi jamais Thémire vous pardonne, votre honte augmentera tous les jours, & ce ſera cette même indulgence que vous ne méritez point, qui vous apprendra à rougir. Ignoriez-vous qu'en amour il n'eſt point de récompenſe qui vaille le plaiſir d'en mériter ; qu'un Amant devient toujours plus heureux par de nobles ſacrifices, que par d'indignes uſurpations ; qu'une ſurpriſe eſt toujours une tache répandue ſur l'amour le mieux ſenti ? Ignoriez vous enfin..... mais je veux vous épargner des reproches trop humilians : vous avoir éclairé, c'eſt vous avoir puni. Les regards de Thémire vont s'adoucir pour vous : vous la trouverez plus ſenſible à vos remords ; mais gardez-vous de croire que ce ſoit un pardon.

Le jaloux Ragutio porta ſon repentir aux genoux de *Suſceptible*.

Vous allez entendre, lui dit-il, l'aveu d'un homme ſingulier : je me donne ce nom, parce qu'en effet il me convient. Vous pourrez en juger vous-même. Je ne diſſimule pas mon caractere, parce qu'il eſt trop vrai que je ne ſuis pas innocent aux yeux de l'amour ; mais en tou-

gir devant lui eſt tout ce que je puis ; je me ſens incorrigible : mes principes ſont mes erreurs.

Je ſuis né à Rome. Mes premiers ſentimens ont été des vertus. Porté à aimer par le caractere & par l'exemple, j'ai ſouhaité de plaire avant que d'entrer dans le monde, j'ai bégayé *je vous aime* en y entrant. Dans les premiers jours de ma paſſion, toute la nature n'offroit à mes yeux que le tableau de l'amour, tout le portoit dans mon cœur : mon eſprit agréablement abuſé croyoit le voir partout heureux, innocent & fidele. J'aimois avec ardeur, avec délicateſſe, ſans ſoupçons, ſans caprices ; mes ſentimens faiſoient mon bonheur, je les reſpectois comme des devoirs : mon choix contribuoit à l'excès de ma paſſion. Silvia étoit vive & belle ; elle avoit cette ingénuité qui ſemble commander la confiance. Elle m'aima en me voyant ſans me connoître, ſans avoir pu juger de mon cœur. Ce fut de part & d'autre un trait de flamme. Jamais mortel menacé d'une révolution, ne prévit moins la perte de ſa tranquillité.

Je fus obligé de partir pour Sybaris.

Cette ville étoit alors le centre de tous les vices, & sur-tout des engagemens infidèles. Né pour le sentiment, & le supposant par-tout tel qu'il étoit dans mon cœur, il est aisé de se représenter mon étonnement au milieu d'objets si différens de moi-même. La gloire de l'amour m'étoit chere. Je me fis un devoir d'éclairer les hommes, & conséquemment je m'attachai à les examiner. Quel spectacle frappa mes yeux! Les femmes se rendoient par arrangement : à l'abri de la séduction, dont elles n'étoient pas dignes, elles ne cédoient qu'au vice dont elles faisoient leur art de plaire : Un Amant étoit une ressource pour l'avidité comme pour l'amour-propre, & par précaution on en avoit plusieurs à la fois. Dans le même jour, dans le même cercle, on annonçoit une rupture, un mauvais choix; cependant on ne rompoit guere, de peur de donner quelques momens à une occupation pénible, ou à un soin honnête : on *quittoit* tout uniment. On s'enorgueillissoit sans cesse de son effronterie; toujours les yeux levés, on annonçoit l'intention de plaire, & cette intention toujours intéressée devenoit une menace, par l'effet.

Les hommes tout auſſi corrompus que les femmes, méritoient encore plus de mépris; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils étoient mépriſés par ces mêmes femmes, ſi portées à ſe déshonorer pour eux. Celles-ci n'affichoient que les faveurs qu'elles accordoient; ceux là publioient les faveurs qu'ils n'obtenoient pas. Injuſtes, impérieux & méchans, ils ne demandoient pas, ils exigeoient, menaçoient, ravageoient, ſur-tout ils ſe mettoient à prix. Ils pardonnoient moins la réſiſtance que l'infidélité. Un regard, un ſeul mot accordé à leur importunité, devenoit un droit de tyrannie, s'il n'étoit un titre de faveur. On ſe déshonoroit auprès d'eux par une foibleſſe, on s'y perdoit par un refus. Ils n'avoient d'autre occupation véritable que de corrompre & de déſoler; ils commençoient par deſirer toutes les femmes, & finiſſoient par n'être contens d'aucune, & par n'en contenter aucune; ils avoient de l'humeur, quelquefois de la honte: on les voyoit auprès d'une femme charmante, ils diſoient beaucoup de ſottiſes pour plaire, & l'on étoit indigné que, réduits à cette reſſource, ils conſervaſſent des préten-

tions ; mais ils en étoient punis par leur propre ennui : dans le plaisir même ils s'ennuyoient, & leur amour-propre ne les sauvoit pas du chagrin de sentir que leur rôle étoit fini, & que leur existence étoit mépriſable.

Ce spectacle trop extraordinaire me fit faire de cruelles réflexions. La nature, me dis-je, n'a pas formé les femmes de Sybaris sur un modele particulier ; la corruption doit être dans tous les cœurs ; & nos femmes, que l'air enflammé du Midi rend plus vives, doivent être encore plus foibles & plus faciles. Cette réflexion se grava dans mon esprit : dès-lors je n'envisageai plus le grand amour de Silvia, cette promptitude à s'enflammer qui avoit commencé mon bonheur, que comme les suites d'une vicieuse sensibilité : tout ce qui m'avoit prouvé son amour devint l'objet d'une douleur particuliere ; l'affreuse jalousie entra dans mon cœur, le mépris plus terrible devint la source de mes pensées. Je quittai un funeste séjour ; mon retour, fixé au lendemain, me parut trop différé ; je brûlois de revoir Silvia, moins pour éprouver sa tendresse, que pour la punir de l'excessive ardeur qu'elle m'avoit montré.

Arrêtons nous. Un fou cruel peut être intéressant dans ses aveux ; mais cet intérêt peut contrarier les mœurs. On assure qu'en Italie il vécut un homme assez barbare, assez hardi pour inventer un moyen de s'assurer de la fidélité d'une femme, étranger à la tendresse, aux soins, aux complaisances, & pour en établir l'usage par son exemple. Ragutio avoue au Directeur qu'il employa ce moyen pour arrêter le ravage des soupçons. Le Directeur scandalisé le repousse avec mépris, & ne le croit pas même digne de reproches.

Petronie vint d'un air coquet se prosterner aux genoux de *Commode*. Pétronie étoit dans cet âge où tout porte la coquetterie dans l'esprit & l'amour dans le cœur. Elle avoit la beauté de Vénus : le plaisir étoit dans ses yeux, l'ingénuité sur ses lèvres, la tendresse dans sa physionomie ; en la voyant on jugeoit que l'Amour étoit un sentiment délicieux.

Est-il bien vrai, dit-elle, qu'il faille se repentir ? Ce qui fait le bonheur, n'est-il pas assez justifié par le penchant ! L'Amour seroit un être inconséquent ; il regneroit un contraste horrible entre ses loix, & ses bienfaits ! Quoi qu'il en soit,

pourſuivit-elle, je viens m'accuſer; mais ſoumiſe par l'eſprit, & rebelle par le cœur, docile & peu perſuadée, je ne ſens pas que je me répente, & ne promets pas de me repentir.

Votre confeſſion, aura un air plaiſant, lui dit *Commode*, en ſouriant : je ne ſais ſi l'amour s'accommodera beaucoup de ce petit air de révolte ; mais voyons : vous n'avez peut-être fait que des fautes qu'on peut avouer, ſans en rougir? Ah, dit-elle, vous êtes trop aimable : avec ce ton, qui eſt bien celui de l'eſprit, vous m'arracheriez tous mes ſecrets. Je vous avoue, car je ſuis aiſément vaincue, que je venois pour me moquer de vous ; mais votre amabilité produit l'effet de la morale, & je vais vous raconter franchement..... Arrêtez, Madame, on ne raconte pas ici. On s'accuſe, on fait ce qu'on peut pour ſe repentir, & l'on ſauve du moins les apparences. Je vois que vous ne ſavez pas tromper ; je préſume que vous avez eu quelques amans, de la meilleure foi du monde ; & je vous diſpenſe de raconter votre hiſtoire, qui vraiſemblablement ne ſeroit pas celle de votre cœur. Quand vous au-

rez eu un sentiment, quand vous aurez connu les loix de l'Amour, & que vous aurez pu y manquer, vous viendrez alors avouer vos fautes, & vous ne plaisanterez plus. Aujourd'hui je compromettrois la majesté d'un Dieu aussi grave que vous êtes légère, si je m'arrêtois à vous entendre. Je ne pourrois que sourire aux écarts de votre imagination. Cela nous arrive quelquefois dans le cours de nos fonctions; il faut, du moins, que nous ayons l'excuse de ne l'avoir pas prévu. Pétronie se retira en souriant elle-même; mais ce sourire n'exprimoit pas toute sa pensée; elle paroissoit fâchée d'avoir perdu l'occasion d'un nouveau triomphe en racontant ses étourderies.

Athalide vint s'humilier aux pieds de *Compatissant*. Elle étoit belle par le seul bienfait de la nature. L'art ne prêtoit rien à la réalité de ses charmes. Ses yeux s'ouvrirent d'abord avec peine sur le Ministre; mais ils s'y fixèrent ensuite; & il put y lire la douleur, la confusion, & l'espérance.

La Circassie est ma patrie, dit-elle; dans cette partie du monde, où il semble que l'Amour eût dû fixer son Empi-

re, on élève les personnes de mon sexe, dans des principes qui semblent devoir bannir de leur ame amollie le sentiment & la pudeur. L'usage des mères Circassiennes est de vendre la beauté de leurs filles : je fus vendue à Mehemet, esclave d'Osman ; & je fus conduite à Constantinople.

Mehemet étoit le seul homme que j'eûsse encore vu : sa physionomie dure & basse, avoit fait sur moi une impression qui me l'avoit d'abord rendu odieux : je me représentois tous les hommes comme je voyois Mehemet : quelle est la condition d'une femme, me disois je ?

Lorsque je fus arrivée à Constantinople ; on me conduisit dans un palais immense, où je ne vis d'abord que des hommes formés à l'image de Mehemet ; j'entrai dans un appartement superbe, où vingt esclaves s'empressèrent de prévenir mes vœux & mes besoins. On m'apporta des robes, & des pierreries du meilleur goût : cette profusion de tout, mit le comble à ma tristesse. Hélas ! me dis-je, on pare la victime qu'on doit immoler.

J'étois dans mon appartement depuis près de deux heures. Une principale esclave m'aborda avec vivacité : nous allons

voir finir cette sombre tristesse, me dit-elle ; Osman sera bientôt à vos genoux. Tout mon corps frémit en entendant prononcer un nom déjà si fatal à mon repos Osman va venir ? lui demandai-je tristement ; eh, oui, il va venir, répondit-elle ; pourquoi déguiser votre joie ! Nous savons lire dans les cœurs les mieux cachés. Esclave, lui dis-je fièrement, si vous lisiez dans le mien, vous y trouveriez beaucoup de douleur de vous entendre, & beaucoup de chagrin de vous voir. Ma réponse la fit pâlir. Eh ! quoi, belle Athalide, une simple marque de ma joie a-t-elle pu vous offenser ! Je vous souhaite autant de bonheur que vous en méritez..... Eh bien, lui dis-je, si vos vœux sont sincères, allez prier Osman de me permettre de m'entretenir avec un de ses amis, avant que je le voye : si vous obtenez ce que je demande, je serai alors persuadée de votre zèle ; & mon amitié en sera le prix.

Elle fit tout ce que je souhaitois. Restée seule, j'examinai ma triste situation plus aisément que je n'avois fait encore ; & je vis avec une nouvelle terreur le moment fatal approcher. Hélas ! m'écriai je, quel est mon partage ? Pourquoi suis-je

née en Circassie ? Pourquoi la nature barbare ne m'a-t-elle pas formée sur le modèle des plus odieuses mortelles ? J'eûsse vécu tranquille & ignorée ; la solitude & les réflexions m'eûssent aisément consolée du malheur de n'être pas belle. L'indigne prix qu'on réserve à la beauté, doit-il la rendre si désirable.

A ces mots, j'entendis du bruit. Dieux, repris je, Osman approche ; mon trouble me l'annonce ; que vais-je devenir ? J'étois prête à me trouver mal : quel objet tout-à-coup s'offre à mes regards ? Je crus voir un Dieu : que de charmes ! quelle taille ! quelle majesté ! Je restai immobile; mon ame entière avoit passé dans mes yeux.

Athalide, me dit-il, épargnez moi un trouble enchanteur, que ma destinée me rend trop redoutable. Je ne suis ici que comme ami d'Osman ; votre accueil flatteur peut me rendre criminel..... Seigneur, repondis je, un peu déconcertée, j'ai cru que je voyois Osman lui même..... Non, dit-il, ce n'est pas lui ; la nature a mis entre nous des différences que vous ne sentirez que trop ; cette prévention que j'ai d'abord fait naître en vous, dis-

paroîtra

paroîtra pour jamais ; oublions que j'en ai été, un moment, l'objet & le témoin. Vous voulez me parler : que dirai-je à Osman ! il attend mon retour ; l'impatience tourmente un cœur déjà vaincu par le bruit de votre beauté..... Seigneur, vous lui direz que l'idée de l'esclavage m'épouvante ; que mon ame fière ne pourra jamais s'attacher à un maître ; que j'avois, avant de vous connoître, des dispositions tout-à-fait contraires à son bonheur ; & qu'à présent je sens, & je dois avouer, au risque de jouer un rôle bien humiliant à vos yeux, que tout ce qu'il peut attendre de moi trouve dans mon cœur des obstacles que je ne saurois, ni ne voudrois vaincre.

Athalide, s'écria-t-il, quel aveu ! quel charme j'y dois trouver ! adorable ingénuité ! présent du ciel, pour qui vous écoute, je combattrois en vain, je ne pourrois résister ; non, je ne le pourrois ; mon courage s'anéantit ; & ma vertu c'est un sacrifice que je dois à votre beauté..... A ces mots il se précipita à mes genoux. Les transports.... Les regards les plus passionnés..... Il voulut..... Seigneur, lui dis-je, qu'allez vous faire ? Mon bon-

heur, s'écria-t-il ; il est écrit dans vos yeux.... Seigneur, Osman peut nous surprendre.... Osman ! Ne crains rien ; reconnois Osman lui même ; vois le maître le plus soumis, & le mortel le plus heureux.

Ici Athalide commença, pour ainsi dire, un nouveau récit qui exigea successivement des détails que notre plume très-modeste n'ose pas transcrire. Cependant quelle étoit la faute dont elle venoit s'accuser ? une délicatesse infinie la rendoit insensible à des événemens qu'on croit très-rares en Turquie, & dont le bel Osman étoit peut-être trop pénétré. Osman lui reprochoit d'en paroître si peu touchée. Trompée par la pureté de ses idées, elle répondoit à la plainte la plus sérieuse par des éclats de rire. La plus tendre union en étoit troublée ; Osman piqué venoit de parler en maître qui a acheté la dépendance de ses maîtresses, & qui ne veut pas qu'elles rient quand il lui plaît de s'affliger.

Le Ministre qui savoit qu'à Constantinople comme par-tout ailleurs, quand un amant se fâche c'est un enfant qu'il faut caresser, ou un fou qu'il faut plaindre,

ou un malade qu'il faut épargner, la renvoya auprès d'Osman, munie des plus sages réfléxions ; & comme elle étoit docile & naïve, sa réponse fut telle qu'il dit tout bas : Où ne mène pas un bon conseil, quand on a un bon esprit !

Un jeune homme parut au Tribunal de *Tolérant*, & lui inspira le plus vif désir de l'écouter. Qui n'eût pas pris de l'intérêt pour lui en le voyant ? L'air le plus tendre décoroit des joues de lys & de roses ; des yeux mourans annonçoient un cœur consumé d'amour ; une expression qui leur étoit particulière faisoit penser que le bonheur & le chagrin s'unissoient dans son cœur avec le repentir aimable. Quelle faute avoit-il commise ? Que venoit-il demander ? *Tolérant* se faisoit ces questions à lui-même.

Lindor est le nom que je porte depuis deux ans, dit ce jeune homme au Ministre ; ce nom que l'Amour m'a donné m'imposoit des devoirs que j'ai mal remplis ; je viens m'accuser avec plus de douleur que je n'en puis exprimer.

Zélie est née dans les climats brûlans du Midi : je dirois que le Soleil a formé son ame immortelle, si l'Amour n'avoit

des feux plus vifs que le Soleil : oui, elle eſt l'ouvrage de l'Amour ; & moi je ſuis indigne d'avoir vu la beauté animée par l'aſtre de notre vie : remords affreux, vous ne réparez rien. O Zélie, tu m'aimois, & je t'ai outragée ; tu m'aimois & tu dois me haïr ! tu m'aimois, tu me le diſois ; j'entendois ces mots qui doivent donner tant de vertus, qui rendent la vie ſi douce, & je n'entendrai plus que le langage terrible du mépris !

Parmi pluſieurs talens (dont elle n'avoit pas beſoin pour plaire) elle avoit ſi ſingulièrement cultivé la danſe, qu'elle raviſſoit dès qu'elle formoit des pas : mille beautés ſe diſputoient l'honneur de l'égaler, leur orgueil faiſoit pitié : des maîtres payés fort cher, & fort ignorans, ne leur avoient donné que ces graces artificielles qui font regretter la nature ; Zélie ſeule ſavoit danſer.

L'Amour, en lui donnant ces diſpoſitions heureuſes, avoit prévu que ſon ame s'animeroit comme ſon corps en formant ces pas légers qui peignent le plaiſir ; il voulut que Zélie pût, avec un jeune homme ſenſible, exprimer ce bonheur des douces unions, des vives ſurpriſes dont la danſe eſt le tableau : il me donna

tout ce qu'on admiroit en elle. La première fois que nous dansâmes ensemble, les témoins restèrent muets. On eût dit que nous inspirions du respect pour notre bonheur. Quel ravissement n'éprouvâmes nous point ? en nous approchant, l'un de l'autre, sans doute il sortoit des flammes de nos yeux. S'éloignoit-elle ? je courois pour la ratrapper, mais dans ce hardi mouvement, je conservois l'air soumis qui doit attendrir une belle ; c'étoit un contraste singulier entre la vivacité de mes pas, & la modération apparente de mes désirs. Elle offroit un spectacle encore plus touchant : si elle paroissoit me fuir, c'étoit pour m'attirer ; & cette coquetterie étoit innocente. Si elle se rapprochoit, ses yeux étoient si tendres qu'on ne voyoit que de l'amour dans une action délicieuse qui peignoit davantage..... Après avoir exprimé tous les caractères de l'Amour, nous sentîmes que nos forces s'épuisoient : Zélie s'élança vers moi ; je volai pour la soutenir ; & l'entrelassement de nos bras fut le nœud de nos ames. Je serrai sa main, en la conduisant vers un siège : elle me regarda, & tout fut dit : nous ne nous sommes jamais fait d'aveu

plus formel, & jamais ce premier aveu n'a été démenti par un caprice. Si des femmes mépriſables ont ſouvent déſavoué ces expreſſions ſilencieuſes qu'elles employent quelquefois pour ſe jouer enſuite de notre crédulité, Zélie abhorra toujours cet artifice indigne : la nature a placé la vérité dans ſon cœur ; & cette vérité n'a jamais fait qu'un heureux.

Je me regardois comme le plus fortuné des hommes ; & ſans doute il dépendoit de moi de l'être toujours. Une Madame Dorville s'aviſa de vouloir me rendre indigne de ma chère Zélie : j'eus le malheur de plaire à cette femme ſans avoir rien fait pour cela : elle ſe coëffoit des gens dès qu'ils avoient un tein vermeil ; & il n'y avoit rien qu'elle n'imaginât pour venir à bout de ſes deſſeins, avec eux : ſes deſſeins étoient toujours criminels, car elle ne connoiſſoit pas l'Amour. Mon cher ami, me dit un jour cette femme ſi peu digne d'avoir des amis, j'ai imaginé quelque choſe qui pourroit vous être très-favorable ; venez me voir demain à quatre heures. Je me rendis chez elle avec confiance. Hélas ! un jeune berger ſe promène dans la prairie, ſur le bord

d'un précipice qu'il ne connoît pas; l'émail des fleurs le tente; il veut en cueillir pour sa bergere; le pied lui glisse; il tombe dans les bras de la mort. Voilà mon histoire avec Madame Dorville.

Cet Amant ne dit plus rien; il soupiroit beaucoup. Les véritables douleurs ne s'expriment pas autrement. *Tolérant* fut touché de son état. Avez-vous revu Zélie depuis ce moment fatal, lui demande-t-il? Hélas! je ne l'ai pas osé, & je tremble de la revoir.... Revoyez-la; perdez ce mépris de vous-même qui consume & accable. Vous êtes devenu plus digne de Zélie par vos remords que vous ne l'étiez par vos vertus. Je connois les loix généreuses de l'amour, & je vous prescris la confiance avec le repentir: cependant pour ne plus commettre la même faute, gardez-vous des femmes trop touchées d'un teint vermeil.

Telusan vint d'un air tremblant se prosterner aux genoux de *Facile*, & s'exprima en ces termes:

Madame de Solange parloit beaucoup & pensoit peu. Dans les femmes qui ont ce fatal défaut, souvent la vanité est excessive, & l'entêtement extrême. Heu-

reuſement il eſt peu de bavardes. Madame de Solange avoit une fille de dix-huit ans ; la nature l'avoit formée avec complaiſance ; ſa mere la voyoit avec envie. Madame de Solange conçut le projet de marier ſa fille : le choix qu'elle avoit fait n'étoit qu'extravagant, & l'on n'eût pas remarqué une certaine dureté à le vouloir faire accepter, ſi la fille n'avoit fait un autre choix beaucoup plus digne d'elle. Elle oſa l'avouer à ſa mere après avoir combattu ſa volonté dans les termes les plus reſpectueux. Celle-ci s'en indigna, la menaça, lui parla très-durement. Vous croyez donc, Mademoiſelle, que je vous ſouffrirai une paſſion, lui dit-elle avec beaucoup de hauteur. J'oſe croire, Madame, que vous l'excuſerez, quand vous penſerez que celles qu'on ne peut s'empêcher d'avouer à une mere ſont plus fortes que la raiſon ; quand vous ſongerez que vous n'en ſavez le ſecret que par moi ſeule. . . . Terminons cette converſation qui m'irrite, reprit la mere ; jamais vous n'aurez le mari que vous vous deſtinez, c'eſt moi qui vous l'aſſure. . . Si c'étoit une autre qui me l'aſſurât, Madame, j'aurois recours à vous ; je vous regarde-

rois comme mon appui : mais vous vous expliquez ; je saurai souffrir & me taire.

Le sort de Mademoiselle de Solange est déjà assez triste ; je suis contraint de la montrer encore plus à plaindre. Dorvancy qu'elle aimoit, avoit toutes les qualités de l'Amant aimable, & pas une de l'Amant constant. Nulle fermeté, nulle dissimulation, nulle invention dans l'esprit pour écarter ces obstacles qui font mieux jouir du cœur que l'on a enflammé. Dès qu'il fut que Madame de Solange s'opposoit à son mariage, il pensa à prendre son parti. Il falloit pourtant songer à ménager un esprit trop dévoué à l'amour. S'il se fût expliqué, Mademoiselle de Solange lui eût dit : c'est à moi d'avoir de la raison & du courage ; vous ne devez qu'aimer, que sentir ce que je fais pour vous ; soyez content, je me charge de tout. Il prévit sa réponse, & ne dit pas son dessein ; de plus, il avoit des desseins qu'il ne pouvoit pas dire. Il alla trouver Forlonge son ami, garçon comme lui, homme facile, toujours prêt à obliger, toujours de l'avis du dernier qui lui parloit, & à qui on auroit fait faire des sottises, en lui disant des rai-

sons bonnes ou mauvaises. Forlonge, sans vertus comme sans défauts, pouvoit plaire à Madame de Solange, & ne pas déplaire à sa fille : c'étoit l'essentiel ; il ne s'agissoit que de la marier. Dorvancy parla à Forlonge Tu es mon ami, lui dit-il ; je viens te demander un service. — Parbleu, tu sais bien que tu n'as qu'à parler ; est-ce que je ne fais pas toujours ce que tu veux ? — Oui ; mais ce que je veux est un peu singulier, & je doute que tu puisses consentir aisément... Ah ! si tu doutes, tu vas me refroidir ; parle-moi d'un ton plus assuré. — Eh bien, mon ami, on a voulu me marier ; je me suis embarqué sur la foi d'un prétendu mérite qu'on me vantoit beaucoup ; j'ai donné ma parole sans faire plus de réflexions ; j'ai même rendu des soins, ils ont plu ; mais on ne m'a pas plu comme je plaisois, & je me trouve aujourd'hui très-embarrassé. — C'est-à-dire que tu voudrois rompre ? — Oui, mon ami ; mais il faut un mari à cette fille : je ne puis pas la planter-là, & je ne vois que toi qui sois assez mon ami, assez bon garçon. — Bon garçon tant qu'il te plaira : épouser une fille sans mérite ! — Qu'est-

ce que cela te fait? tu ne t'y connois pas. — Je ne m'y connois pas, à la bonne heure, mais le monde s'y connoit; il y a la bienséance à observer. — Ah! je t'assure que la bienséance à présent est d'épouser des sottes : on a trop compris que l'esprit ne faisoit que des coquettes. — A la bonne heure; mais une sotte n'en est pas plus honnête femme; & il n'est pas plaisant de vivre avec un être qui tous les jours fait des sottises, & en dit.

Malgré ces belles raisons, Dorvancy insista tant, que Forlonge finit par se rendre, suivant sa belle coutume. Dorvancy regarda comme une chose dangereuse d'expliquer à Mademoiselle de Solange ses intentions en la quittant. Il l'aimoit trop d'ailleurs pour s'exposer à voir couler ses larmes. Il commença par la négliger, & successivement il employa tous les moyens que la perfidie a inventés pour préparer une femme au chagrin d'être quittée. Mademoiselle de Solange vit son malheur, & le peignit à son Amant dans une lettre touchante. Sa réponse fut la plus honnête, la plus tendre, mais la plus désespérante. Il avouoit qu'ayant trop bien compris qu'il ne de-

voit conserver aucun espoir de la posséder, il avoit pris la cruelle résolution de rompre un engagement qui n'étoit plus qu'un malheur pour elle-même : il rapportoit tout au soin généreux de lui sauver des peines, & il lui conseilloit courageusement de devenir indifférente par ses réflexions, comme il espéroit le devenir par ses efforts. Cette lettre cruelle fit couler bien des larmes : les jours & les nuits devinrent des siecles ; le teint fut obscurci, la toilette négligée, les visites, le monde, tout prit un caractere d'horreur. C'est-là le véritable amour : on pourroit le dire au général des femmes, qui trop souvent font rougir pour elles de leur facilité à dévorer les tourmens d'une séparation. Après bien des plaintes & des larmes inutiles, Mademoiselle de Solange vit qu'il falloit songer à éteindre un amour malheureux. Dorvancy suivant ses desseins avec une ardeur incroyable, employoit tout pour en accélérer le succès : il ne manquoit à Mademoiselle de Solange que de croire qu'il étoit capable de se marier pendant qu'elle étoit dévouée aux larmes. Il en fit courir le bruit ; on parla même d'une affaire arrêtée ; &

bientôt le courage néceſſaire d'un eſprit réglé triompha des foibleſſes d'un cœur trop tendre. Forlonge ſe préſenta alors : Madame de Solange, à qui il importoit toujours de nuire, ſaiſit avidement ce nouveau moyen de tourmenter ſa fille : mais il ne fut pas néceſſaire de faire de grandes violences : elle avoit compris l'importance d'une ſéparation ; & quand on lui propoſa Forlonge, elle fit eſpérer qu'elle accepteroit ſa main. Il ſe paſſa pourtant bien du tems avant qu'on parvînt à des concluſions. Enfin, ne recevant plus aucunes nouvelles de Dorvancy, entendant dire tous les jours qu'il étoit d'accord avec une famille riche, perſécutée par ſa mere, qui ne cherchoit qu'à la rendre malheureuſe, & tourmentée par Forlonge, qui ne connoiſſoit d'autre bonheur que de jouir, elle ſe détermina à ce qu'on exigeoit d'elle, & ſon mariage fut célébré quelque tems après. Les remords de l'amour ſe firent ſentir dès qu'elle eut prononcé le mot fatal. Elle eût dû, ſelon elle, attendre que Dorvancy l'eût juſtifiée par ſon exemple : elle ſe voyoit coupable, infidele, perfide ; & des larmes bien ameres commencerent ſa

nouvelle destinée. Avec de pareils sentimens, vous vous imaginez que Forlonge fut le soir assez mal reçu. Il le fut au point qu'il n'eut rien de plus pressé le lendemain que de venir s'en plaindre à Dorvancy. Leur conversation fut semée de traits plaisans : je ne les répéterai pas ; vous vous doutez de ce que peut dire en pareil cas un homme du caractere de Forlonge, & de ce que peut répondre un Amant à des plaintes qui ont été l'objet de son espoir. Dorvancy lui fit les excuses les moins sinceres, souhaita d'être seul, le lui fit sentir, prétexta des affaires, se vit libre enfin, & rêva délicieusement à cette froideur dont Forlonge venoit de se plaindre. Dans la joie qu'il en ressentit, il écrivit cette lettre :

« Il est tems, Madame, que je cherche à me dédommager du plus grand sacrifice que je pusse jamais faire : c'est en vous avouant tout ce qu'il a coûté à mon cœur, que je puis me payer d'avance des larmes qu'il doit me coûter encore. Vous m'avez cru infidele ; j'ai souhaité que vous eussiez de moi cette opinion ; mais pouvois-je jamais la mériter ! Le tems vous apprendra

» qu'on vous adore en paroiſſant vous » oublier : je ſuis content ſi l'hymen a » pu vous offrir des plaiſirs plus doux » que ceux dont mon ame étoit ſi tou- » chée ; je ſerai généreux juſqu'à la fin, » & vous ne m'entendrez jamais me » plaindre du bonheur que vous aura » procuré l'excès de mon amour ».

Il envoya cette lettre, eſpéra une réponſe, l'attendit dans une agitation mortelle, & paſſa la nuit à deſirer & à craindre. Cette réponſe vint. L'amour avoit tracé les caracteres de la paſſion ſur un papier mouillé de larmes ; il vit qu'il étoit adoré. « On ne concevoit point ce » ſacrifice dont il avoit à gémir, on lui » en demandoit le motif : on lui repro- » choit ſa généroſité, aimant aſſez pour » ſe vanter de n'en être pas capable ; à l'égard de ces plaiſirs ſur leſquels on paroiſſoit l'interroger, « elle avouoit que » tout juſqu'à leur nom doit faire hor- » reur, lorſqu'on ne peut aimer qu'un » objet : elle paroiſſoit offenſée qu'on » crût qu'elle les pouvoit goûter avec un » mari qui la privoit d'un amant. » Elle diſoit ſur cela tout ce qu'une femme dit comme elle en pareille occaſion, mais

elle le disoit sincérement, & chaque mot étoit garanti par une larme imprimée sur le papier. Dorvancy dévora cette lettre, & fut payé de ses douleurs, si l'amour peut jamais l'être. Il écrivit encore : il avoit à répondre, il avoit à parler, à se soulager, à se rassurer, à se justifier : que de choses ne viennent pas dans ces momens ? Il balançoit cependant à s'expliquer sur la confiance que lui donnoit son bonheur. Madame de Forlonge venoit de contracter des devoirs dont l'autorité lui paroissoit redoutable : une honnête femme a toujours l'imagination réglée. Il craignoit les réflexions ; il vouloit préparer son triomphe avant que de déclarer son espoir. Il n'osoit même se hazarder à lui rendre une visite. Le hazard le servit mieux que son esprit. Il la trouva un soir à la porte du spectacle. Les carrosses se pressoient : le trouble l'avoit saisie en le voyant ; le trouble est le plus dangéreux ennemi de la vertu. Il la regarde ; il lui dit deux mots, il voudroit bien lui parler, lui déclarer tout ce qu'il sent, tout ce qu'il pense, tout ce qui l'agite..... Elle a la même pensée, le même besoin, mais la foule les presse ; il faut qu'ils se

séparent : son carrosse se présente ; la portière est déjà ouverte ; elle ne sait comment le quitter ; il lui donne la main, entre avec elle dans la voiture, se place sur le devant, donne lui-même l'ordre du départ ; & se trouve, à vingt pas de l'Opéra, maître de sa situation, de son sort, la bouche appuyée sur une main, à peine disputée, avant que Madame de Forlonge apperçoive, & puisse s'étonner de ce qui lui arrive. Dorvancy ne parloit point, mais son ame n'étoit pas dans le silence. Madame de Forlonge rendue à elle même, vit son état, sa foiblesse, son danger ; elle ne gronda point, mais Dorvancy fut arrêté. Il vit une résolution prise. L'homme le plus troublé distingue la vérité de la résistance. Il s'en plaignit ; il dit toutes les choses qu'on sent en pareil cas, & que l'on dit si bien quand on aime beaucoup ; il n'en fut pas plus avancé. Il étoit vif, & il aimoit : il ne raisonna plus, se fâcha, voulut arrêter, tira en effet le cordon, s'élança de la voiture, & par un hazard singulier, alla tomber sur Forlonge, qui, méprisant le faste & ses commodités publiques, avoit pris les devants, & revenoit à pied de

l'Opéra. Je ne dirai point la courte conversation que les deux amis eurent ensemble en se reconnoissant : un objet plus sérieux exige que je presse mon récit, & je m'apperçois d'ailleurs que je vous occupe long-tems. Je portois alors un nom à peu-près semblable à celui de Dorvancy ; je logeois dans son voisinage, & quelquefois les Facteurs, trompés par la ressemblance de nom, m'avoient apporté des lettres adressées à lui, que je décachetois par erreur. La même chose arriva encore. Je fus fort étonné un jour de recevoir une épître toute remplie d'amour, où la vertu étoit par-tout en opposition avec la tendresse. Ce langage m'étoit tout-à-fait nouveau. Borné uniquement aux affaires de galanterie, que le délassement exige ou permet, je me souciois si peu des honnêtes femmes, qu'à peine pouvois-je croire qu'il y en eût : leur petite façon de parler pleine de décence m'avoit quelquefois fait rire, & j'avois difficilement compris qu'un langage si froid, si concerté, & peut-être si artificieux, subsiste avec succès, dans un tems où les idées extrêmes (ou foibles ou hardies) sont si communes & si bien

accueillies. Je croyois cependant que cela pouvoit être ; mais je riois précisément de ce qu'il étoit possible que cela fût. L'épître que je venois de lire fit évanouir tout-à coup mon impertinent préjugé. Je sentis qu'il y a un ton connu de la vérité seule, qui persuade, touche, enflamme, indépendamment des expressions ; que la vertu est un bonheur de plus pour les hommes, quand ce ton délicieux & sacré la garantit à leur ame enchantée, & qu'on doit s'enflammer encore en éprouvant les difficultés d'un triomphe consenti par le cœur, mais disputé par la vertu.

Ce n'étoit pas à moi que la lettre s'adressoit. Je ne pouvois me faire aucune illusion là-dessus. Cependant mon imagination emportée dans toutes les maisons, y cherchoit la main divine qui avoit tracé ces caractères immortels. Nul espoir ne me séduisoit ; je jugeois que qui écrit & pense ainsi aimera toute sa vie le même objet ; mais il m'eût été doux de découvrir du moins à qui je pouvois adresser l'hommage de mon admiration. On dit que l'admiration est un sentiment froid ; je veux le croire ; mais ce n'est pas quand nos sens sont intéressés à la manifester.

A force de m'épuiser en vaines recherches, je parvins à asseoir quelques idées sur un fondement apparent. C'étoit à Dorvancy que la lettre étoit adressée ; rien n'étoit plus certain. C'étoit Madame de Forlonge qui l'avoit écrite ; rien n'étoit plus vraisemblable : on parloit beaucoup de leur première inclination, & l'on assuroit que cette inclination n'étoit pas détruite. Plein de cette prévention, je relus la lettre, & je vis que je ne pouvois me tromper dans mes conjectures.

Pour concevoir tout ce qui va arriver de cette aventure, je voudrois que vous pussiez parcourir avec moi ces peintures intéressantes, ce spectacle touchant que forment le désir, & la résistance ; ce consentement qui n'est pas l'oubli du devoir, puisque le mot coûte à prononcer. Tout cela étoit dans la lettre. Je frémis en considérant le danger où m'exposoit l'effet impérieux qu'elle produisoit sur moi. Si la facilité des femmes m'avoit fait penser jusqu'à ce moment qu'elles méritent peu d'être l'objet de nos scrupules, les combats de Madame de Forlonge me faisoient croire qu'une surprise est un attentat horrible quand le plaisir n'est pas ce qui détermine une femme à recevoir

son amant. Je voulois résister & me procurer le plaisir plus doux d'être généreux au sein des désirs. Cela ne fut pas possible ; mon ame n'obéïssoit plus. Je cédai enfin. En se rendant elle-même, elle avoit fixé une heure dans la nuit, indiqué la route du jardin...., Une lumière devoit être placée derrière un rideau, la fenêtre devoit être entr'ouverte..... Vous devinez ce qui va arriver ! Je me présente, bien déguisé, la fenêtre poussée avec un peu de violence renverse la bougie, l'obscurité me sert, les transports trompent ma victime, je suis heureux par un forfait. La crainte simulée, le ménagement trompeur autotisent ma retraite. Je sors le plus heureux, & le plus coupable des mortels.

Je me flattois de n'être jamais reconnu ; & cette idée ne me trompoit point : je me promettois de suivre par-tout, Madame de Forlonge, de la chercher par-tout, d'imaginer des choses qui pussent, du moins, l'instruire de mon amour, sous l'apparence de l'amitié. Ce doux projet éloignoit de mon ame les remords prets à la déchirer. Je fus détrompé d'abord en ne rencontrant Madame de Forlonge nulle part. Je le fus bien plus en-

suite en apprenant qu'une maladie de langueur la consumoit : je compris aisément que ma criminelle surprise en étoit l'unique cause. Ce que je devins ne peut se comprendre que par vous qui voyez mon désespoir ; elle vit encore ; & sa vie infortunée est ce qui soutient les restes de la mienne ; mais elle mourra, & j'expirerai en apprenant qu'elle n'est plus : cependant je voudrois la venger tandis que je respire encore, & prévenir une mort sans mérite : daignez m'indiquer ce que l'Amour peut me prescrire.

Facile étoit persuadé que les remords bien sentis devoient appaiser l'Amour. Il parla au coupable, d'après ce principe consolant. Mais celui-ci ne fut pas persuadé. Il leva les yeux au ciel, soupira tristement, & se retira en disant : *je connois un Tribunal plus sévère.*

On ne rapporte pas toutes les déclarations qui furent faites ce jour là, & les jours suivants. Un compte trop fidèle entraîneroit des répétitions. On croit plus raisonnable de passer à des événemens plus importans.

Les nobles fonctions que les Ministres de l'Amour exerçoient à Cythère, leur

firent des envieux. D'audacieux mortels formèrent le projet de les dépoſſéder. Les premiers repréſentoient l'Amour comme un Dieu de bonté excuſant les foibleſſes, les autres le donnoient comme un Dieu ſévère, ennemi des faveurs & des plaiſirs. Les gens ſenſés ſaiſirent aiſément le motif ſecret de cette rivalité, & ſe moquèrent des uns, comme ils rioient des autres. Mais la multitude ne ſçait point profiter de l'exemple des Sages. Les deux partis triomphèrent également, & l'on vit deux ſectes. L'intrigue employa toutes ſes reſſources, la fureur montra ſes excès; tous les eſprits ſortirent des bornes de la nature. Une corruption générale fut la ſuite de cette confuſion : on vit plus clair, & l'on n'obéït plus à aucun parti. Ceux que l'indulgence avoit trop accoutumés à croire qu'un repentir répare tout, ſe permirent tout, & n'eurent plus de repentir. Ceux que l'auſtérité avoit trop condamnés à la privation, ſe livrèrent au délire de la révolte, la plus licentieuſe. Ainſi le ſentiment de l'ame tendre, le déſir de s'unir à une ame honnête & fidelle, ne furent plus le motif des engagemens. Il eût été ridicule de ſe vanter d'avoir un cœur.

Lorsque l'Amour revint dans son Temple, il n'y trouva plus que des amans invalides, incapables de changer de système. Il vit son trône déjà occupé par Vénus, & d'innombrables sujets mollement étendus à ses pieds. Il comprit que désormais la nature pervertie ne reconnoîtroit plus sa voix ; & il se retira dans un triste hameau, unique reste de son immense Empire.

FIN.

TABLE

DU Ier. VOLUME D'AVRIL.

TOM JONES, *ou* l'Enfant trouvé,	page 5
Le Chevalier Paris & la belle Vienne,	132
San Pietro & Vanina,	157
Le Repentir des Amans,	168

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Mars de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 29 Mars 1781. DE SANCY.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

AVRIL, second Volume. 1781.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine ; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

AVRIL, second Volume. 1781.

TROISIEME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

LA CATANOISE,
OU

Histoire secrette des mouvemens arrivés au Royaume de Naples, sous les Rois Charles & Robert, & sous la Reine Jeanne premiere du nom: ce qui comprend les particularités les plus intéressantes de l'Histoire Napolitaine, pendant la premiere moitié du quatorzieme siecle.

LE Catalogue de la Bibliotheque du Roi attribue cet Ouvrage à l'Abbé Nic. Lenglet du

Fresnoy. L'Approbation du Censeur Boursaut, qui est du 12 Février 1728, fait juger qu'il fut composé en 1727. Il parut à Paris, chez Pierre Gandouin, en 1731. C'est un mélange indigeste d'histoire & de fiction : ni l'une ni l'autre ne sont écrites avec l'agrément qui leur convient. Le plan de l'Ouvrage, envisagé comme Roman, est confus, embrouillé & pénible. Le style des détails destinés à l'attrait du Lecteur, remplit mal ce but; mais le fond de l'ensemble & des détails même est intéressant, & nous a paru digne de former la matiere d'un extrait, dans lequel nous nous proposons cependant de faire disparoître les défauts de l'original, en séparant l'histoire de la fiction, en élaguant les superfluités & les longueurs, & en n'empruntant ni le plan, ni la plume d'un Ecrivain qui par ses recherches sur les Romans, doit tenir place parmi les Romanciers, mais chez qui le mérite du goût & celui du style se rencontrent rarement. En dégageant la partie historique de la partie romanesque, nous espérons mieux faire ressortir l'intérêt de l'une & de l'autre. Il est constant que l'Histoire & le Roman n'excitent pas le même genre de curiosité; qu'en les confondant ensemble il en résulte un

tout vicieux, & que la méfiance due aux faits controuvés, nuit à la certitude des faits réels. L'imagination la plus heureuse figure mal sur le terrein de la vérité, & la premiere ne peut jamais briller qu'aux dépens de la seconde; mais ces deux sœurs ont chacune leur beauté propre, & leur mérite est mieux saisi, quand on les voit séparément.

Partie historique du Roman de la Catanoise.

Sous le regne de Charles II (*), Roi de Naples, un pauvre Pêcheur Napolitain épousa une jeune fille nommée Philippa, dont le métier étoit celui de Blanchisseuse. Elle étoit Catanoise, c'est-à-dire, née à Catane en Sicile. Sa beauté étoit commune, ainsi que sa naissance; mais elle étoit douée d'un esprit naturel, supérieur à celui que peut donner la plus brillante éducation. Philippa, sous un maintien modeste, cachoit une ambition sans bornes. L'hypocrisie lui ouvrit les

(*) Il étoit fils de Charles I, frere de Saint Louis, Roi de France.

portes de la faveur ; cette femme hardie & sans scrupules, commença par jouer le Ciel, pour mieux jouer les humains. Sa fausse piété, prodigue en démonstrations, la fit insensiblement connoître dans une Cour pieuse, & fut son premier titre à l'affection & aux bienfaits de Violante, Duchesse de Calabre, épouse de Robert, fille du Roi Charles, & l'héritier présomptif (*) de la Couronne.

Cette vertueuse Princesse mourut peu de tems après s'être attaché Philippa, qu'elle recommanda avec instance aux bontés du Prince son mari.

L'intérêt de l'Etat ne permettant point à Robert de rester veuf, il épousa en secondes nôces la Princesse Sanche, fille du Roi de Majorque. En considération des dernieres volontés de l'épouse qu'il regrettoit, il plaça la rusée Philippa auprès de la nouvelle Duchesse de Calabre.

Dona Sanche étoit pieuse, comme

* Robert toutefois avoit un frere aîné, savoir Charles Martel, Roi de Hongrie, qui avoit renoncé à la Couronne de Naples, mais dont les enfans pouvoient la revendiquer, ce qui pourtant n'arriva point.

celle à qui elle succédoit. La Catanoise redoubla auprès d'elle ses pratiques extérieures de dévotion. L'hypocrisie est un masque qui impose presque toujours, aux personnes qui le prennent, l'obligation de le garder. Philippa étoit capable de s'affranchir de cette gêne ordinaire ; mais le moment n'en étoit pas encore venu. Au contraire, elle devint d'une piété, en apparence, si exemplaire, que Dona Sanche enchérit sur la bienveillance & la faveur que Violante avoit accordées à la plus fausse d'entre les femmes qui aient jamais approché d'aucune Cour.

Mais quel que fût le crédit de la Catanoise à celle de Naples, la bassesse de la naissance, & l'humble profession de son mari, étoient un obstacle à son élévation. Il sembloit trop difficile que la femme d'un simple pêcheur franchît l'intervalle qui la séparoit des grandeurs qu'elle dévoroit en espoir. La mort de ce mari rapprocha les distances dont gémissoit son ambition ; & si cette mort ne fut point mise au nombre des attentats politiques de Philippa, c'est qu'elle se permit celui-ci dans un tems, où la soupçonner d'un crime, c'eût été en commettre un.

L'année du deuil s'étant écoulée, plusieurs Courtisans de marque rechercherent l'alliance de la Catanoise, alliance à laquelle on voyoit attachée la faveur du Roi, du Duc & de la Ducheſſe. Philippa donna la préférence à un homme de fortune, nommé Raimond, qui, de Chef de cuiſine du Roi Charles, fut, graces au crédit de cette intrigante, élevé au grade de Chevalier & au poſte de Maître de la garde-robe.

Charles (*) mourut en 1309. Robert,

* Charles II, Roi de Naples, eſt recommandable dans l'Hiſtoire, pour avoir éteint les factions des Guelphes & des Gibelins. Il laiſſa neuf fils & quatre filles, dont voici les noms : Charles Martel, Roi de Hongrie; Louis, qui ſe fit Moine; Robert, Duc de Calabre; Philippe, Prince de Tarente, Empereur de Conſtantinople; Jean, Prince d'Akhaïe; Raimond de Berenger, Comte d'Andry; Triſtan, né durant la priſon du Roi ſon pere; Louis, Prince de Duras, & Pierre, ſurnommé Tempête, Comte de Gravina. Les filles ſont entr'autres Marguerite, qui fut mariée à Charles, Comte de Va-

son troisieme fils, Duc de Calabre, lui succéda au trône, à l'exclusion de Louis son frere aîné, second fils de Charles, ce second fils s'étant fait Religieux de l'Ordre de Saint François; & même à l'exclusion des enfans de Charles Martel, Roi de Hongrie, l'aîné de tous les fils du feu Roi de Naples; le Pape & tous les Princes d'Italie ayant jugé que l'âge, le mérite & la valeur de Robert lui devoient faire donner la préférence sur la jeunesse & le peu d'expérience des Princes ses neveux.

Quand le Duc Robert eut été reconnu Roi de Naples, il fit prendre à son fils Charles le titre de Duc de Calabre; il lui donna pour Gouverneur un Gentilhomme de Provence, de la maison de Sabran, que l'on nommoit le Comte Eléazar, homme d'une rare probité, & d'une vie si réguliere, qu'il est révéré comme un Saint, ainsi que Delphine son épouse. Ce sage Instituteur fit de son

lois, dont elle eut Philippe de Valois, Roi de France; Blanche, qui épousa Jacques, Roi d'Arragon, &c. &c.

Elève un Prince accompli. Lorsqu'il eut atteint l'âge de se marier, le Roi Robert, en 1323, lui donna pour femme Catherine d'Autriche, auprès de qui la faveur dont avoit toujours joui la Catanoise, ne se démentit que par la mort de cette Princesse. Alors Robert songea à s'allier au sang de France, dont lui-même descendoit. Il envoya à Paris le Comte Eléazar de Sabran, demander la Princesse Marie, fille de Charles, Comte de Valois, qui lui fut accordée pour le Duc de Calabre.

En 1328, ce jeune Prince mourut, laissant pour toute lignée deux filles, Jeanne & Marie. Jeanne n'avoit que quatre ans quand elle perdit son pere; son ayeul la fit déclarer héritiere du Royaume de Naples & du Comté de Provence.

Le Roi Robert ne pouvoit se consoler de la cruelle perte qu'il avoit faite en la personne de son cher fils. Il s'attacha à ce qui lui restoit de cet incomparable Prince, & songea à procurer aux deux jeunes Princesses une éducation qui les rendît dignes de leur auguste pere.

Robert avoit vu quatre Princesses successivement accorder leur amitié & leur

confiance à la Catanoiſe. Il ſe figura qu'il n'y avoit qu'un mérite ſupérieur qui eût pu réunir tous ces ſuffrages. Il jetta les yeux ſur elle, pour lui confier l'éducation de la Princeſſe Jeanne & de ſa ſœur. L'ambition de cette femme n'eut plus de frein; elle eut la hardieſſe de demander pour ſon mari la charge de grand Sénéchal de Naples. Le Roi la lui accorda, & par cette imprudence, s'attira de la part du fameux Boccace plus d'un ſarcaſme, que l'on voit encore dans les écrits de ce Satyrique.

Il faut rendre cette juſtice à Raimond, que tant qu'il vécut, la Catanoiſe conſerva les dehors de la Religion & des mœurs qui l'accompagnent, ſoit qu'il eût ſur elle un légitime aſcendant, ſoit que l'ambition, qui étoit la regle de la conduite de Philippa, n'eût point encore changé le plan de ſes mœurs. Mais trois circonſtances lui firent quitter le maſque; la mort de ſon mari, la vieilleſſe du Roi Robert, & le penchant de la Princeſſe Jeanne pour la galanterie. On vit alors arriver le contraire de ce qui arrive communément; on vit une femme ſur le retour quitter la dévo-

tion pour des mœurs licentieuses ; & cet exemple, unique peut-être, donne la véritable physionomie de l'aventurière Sicilienne. On peut dire d'elle qu'elle cessa d'être dévote à l'âge où d'autres songent à le devenir.

Le Roi Robert avoit toujours senti un secret remord du tort qu'il avoit fait aux enfans de Charles Martel, Roi de Hongrie, son frere aîné, en acceptant le Royaume de Naples à leur préjudice. Il s'offroit un moyen de le tranquilliser sur cet article, puisqu'il n'avoit que deux filles du Duc de Calabre, & qu'il y avoit en Hongrie deux jeunes Princes, fils du Roi Charles, auxquels elles pouvoient convenir. Cet arrangement lui étant inspiré par son Conseil, & pouvant calmer ses scrupules, il le saisit avec avidité, & fit proposer le mariage des Princesses ses petites-filles, avec les Princes ses petits-neveux. Ce bon Roi, dans cette double alliance, vouloit encore ménager le bonheur de ses Peuples. Il craignoit que la réunion des deux Royaumes ne leur fût désavantageuse, & que les Etats de Naples ne devinssent un jour une simple Province régie par un Vice-Roi. Cette con-

sidération le détermina à donner la Princesse Marie, qui étoit la cadette, à Louis, l'aîné des Princes, qui devoit posséder la Couronne de Hongrie, & à demander André, le second, pour la Princesse Jeanne, héritiere de Naples & de Provence.

Charles, Roi de Hongrie, accepta avec joie les propositions de Robert; & pour lui prouver sa satisfaction, il amena lui même le Prince André à Naples, quoi qu'il n'eût que sept ans, & que la Princesse Jeanne n'en eût que neuf.

Les deux Rois, qui ne pouvoient pas se rassembler souvent, voulurent avoir le plaisir de faire célébrer le mariage en leur présence: la cérémonie en fut faite le 18 Septembre 1333, malgré la répugnance que Jeanne marquoit pour cet engagement. Robert croyoit faire une action équitable; il n'imagina pas devoir s'arrêter aux dégoûts d'un enfant. Il imposa silence à la jeune Princesse. Jeanne n'osa plus se plaindre qu'à sa chère Catanoise, qu'elle entretenoit souvent des désagrémens qu'elle découvroit dans la personne & les manières du Prince André.

Philippa, loin de concourir aux sages vues du Roi Robert, qui se reposoit sur

elle de la conduite de Jeanne, ne cessoit d'entretenir l'aversion de cette Princesse pour son mari. La mort du Roi ayant accru son audace, elle inspira à son propre fils (1) celle de porter ses vœux jusqu'à sa Souveraine.

Le Roi Robert mourut le 15 Janvier 1342. Pétrarque, qui vivoit alors en Provence, l'a célébré dans ses écrits. Il fut généralement regretté, & avec d'autant plus de raison, que celle qui lui succédoit laissoit entrevoir un malheureux avenir, où les passions régneroient avec plus d'empire que de justice.

André & Jeanne furent proclamés Roi & Reine de Naples : mais, par le conseil de l'artificieuse Sicilienne, Jeanne éloigna le couronnement, de crainte de donner trop d'autorité au nouveau Roi, pour

(*) Ce fils de la Catanoise & du Comte Raimond, se nommoit Robert. Elle lui fit donner le Comté d'Uble & la charge de grand Sénéchal. Elle avoit aussi une fille nommée Sanche; qu'elle maria au grand Amiral, Geoffroy Comte de Musan.

qui elle ne se mettoit plus en peine de dissimuler son aversion.

Le Roi André avoit peu de délicatesse dans les sentimens. Il se livra aux excès de la table, pour se consoler de la haine & du déréglement de sa femme. Cette conduite le rendit mépriſable. Il voulut mais trop tard se faire respecter, & demanda l'exil de la Catanoise, qu'il n'obtint pas. Celle-ci devenue irréconciliable, conspira avec la Reine la perte d'André. Les Hongrois qui avoient accompagné ce Prince & qui étoient en grand nombre à Naples, formoient un obstacle à l'exécution de ce complot. La Catanoise persuada à Jeanne de les bannir tous de ses Etats. Cet Edit, qui eut tout son effet, étoit en quelque sorte l'arrêt de mort d'André.

Le parricide projetté fut exécuté par Charles Artus, favori de la Catanoise, qui lui avoit promis de l'épouser. Ses principaux complices furent Robert, Comte d'Uble, fils de la Catanoise, & son gendre le Comte de Musan. Ils étranglèrent André avec un cordon qui lui fut passé au col par Artus, (à ce qu'écrit Collenuce, historien contemporain.) Philippa

s'étoit flattée que ce horrible attentat demeureroit impuni, puisque la Reine en qui resident toute l'autorité, étoit à la tête du complot : mais la providence suscita contre les coupables les armes vengeresses du Roi de Hongrie, frère du Roi si lâchement assassiné. Appuyés par ses troupes, les Etats du Royaume, sans égard pour la protection que la Reine ne rougissoit pas d'accorder aux auteurs du délit, nommèrent des commissaires pour instruire le procès. Hugue de Baux, Prince d'Orange & Comte d'Avellino, fut mis à la tête de cette commission. Il fit arrêter une partie des gens qui couchoient dans le Palais, & plusieurs femmes de la Reine, après avoir pris les précautions nécessaires pour que la Catanoise & sa famille ne pûssent échapper. Artus seul trompa ses sévères recherches, & se sauva en France, dans le Beaujollois, où les débris du château qui lui servit de retraite, sont encore aujourd'hui appellés les *cornes d'Artus.*

Jeanne voyant sa favorite arrêtée, l'abandonna à son malheureux sort. Quand cette furie fut convaincue que la Reine ne se mettoit pas en devoir de la secou-

rir, elle se déchaîna contre elle, & se porta à des excès de rage qui firent horreur à tous les spectateurs. Elle osa s'écrier que son unique repentir étoit de n'avoir pas ajouté au meurtre du Roi, celui de la Reine. Elle avoua qu'en périssant elle mouroit tourmentée d'un regret cruel, celui de ne pas entraîner l'univers dans sa perte, & de laisser quelqu'un après elle.

Telles furent les imprécations qui précédèrent son supplice, que partagèrent son fils, son gendre & sa fille. Ils furent tous les quatre traînés nuds sur une claye dans toutes les rues ; puis attachés à des mâts de navire pour être tenaillés, & déchiquetés avec des razoirs. Leur coupable vie fut enfin terminée par les flammes.

Jeanne elle-même, long-tems après, expia l'attentat qu'elle avoit commis contre les jours de son mari. Sa fin tragique n'est ignorée de personne : elle fut étranglée à son tour, en 1382, par les ordres de Charles Duc de Duras, qui fut ensuite Roi de Naples.

PARTIE ROMANESQUE

DE L'HISTOIRE DE LA CATANOISE.

Episode des Amours de Saladin & d'Abdalla (*).

CHARLES I, Roi de Naples, résolut dès le commencement de son règne, de chasser entièrement ce qui restoit de Sarrasins dans la Sicile. Ils étoient encore en

(*) Cet épisode, tel qu'on l'offre dans cet extrait, est isolé, & sans rapport avec les événemens de la vie de la Catanoise, dont traite la premiere partie de l'extrait. Ce défaut d'analogie nous a paru préférable au rapport forcé que lui avoit donné le Romancier original, en faisant épouser la Catanoise à Saladin, & en faisant ainsi de Saladin & du Comte Raimond un même personnage. Une autre raison nous à déterminés à faire disparoître ici Philippa. Cette odieuse criminelle eût mal figuré, comme Héroïne, dans un épisode d'amour.

poſſeſſion de la Ville de Lucérie dont ils étoient maîtres depuis ſoixante & dix ans. Charles parut aux portes de Lucérie avec des forces bien ſupérieures à celles des Sarraſins, qui n'étant pas en état de lui réſiſter, furent aiſément vaincus. On leur impoſa pour loi d'abjurer l'Alcoran, ou de ſe retirer en Afrique chez les Mores, dans un certain délai.

Parmi ceux qui dans cette circonſtance ſe déterminèrent à embraſſer le Chriſtianiſme, étoit un jeune Sarraſin d'une rare beauté, nommé Saladin. Il avoit vu la charmante Eléonore, fille d'un des Officiers de la Chambre du Roi, & n'avoit pu la voir ſans l'aimer. Il lui avoit fait l'aveu de ſa paſſion; & le père de cette belle perſonne avoit promis de conſentir à leur union, à condition que Saladin ſe feroit Chrétien. On étoit convenu ſecrétement de part & d'autre que l'abjuration ſolemnelle ne ſe feroit qu'après le départ des Muſulmans, pour ne point expoſer à leur reſſentiment le jeune Néophite.

Saladin qui avoit perdu ſes parens, fort jeune, avoit été élevé dans la maiſon de deux frères, ſes alliés, les plus conſidérables d'entre les Sarraſins, dont

l'un se nommoit Bajazet, l'autre Ismaël: ils venoient de mourir, & laissoient, chacun, une fille unique. C'étoient les deux plus riches héritières de tout le territoire de Lucérie. Leur beauté égaloit leurs richesses; mais Saladin n'avoit des yeux que pour Eléonore. Roxane étoit le nom de la fille d'Ismaël, Fatime celui de la fille de Bajazet. Elevées toutes deux avec le plus beau des Mahométans, elles avoient conçu pour lui un violent amour. Elles ne tardèrent point à s'appercevoir qu'elles étoient rivales. Leur passion devint d'autant plus orageuse qu'elles étoient parentes de plus près, & qu'elles vivoient sous le même toit. Elles étoient bien loin de soupçonner que le cœur de Saladin se fût attendri pour une Chrétienne. Roxane croyoit n'avoir de rivale que Fatime, & Fatime de rivale que Roxane. Dans cette supposition, il ne s'agissoit plus que d'amener Saladin à prononcer entre elles. Mais c'est ce qu'il évitoit avec le plus grand soin; & sa froideur pour l'une & pour l'autre étoit aussi évidente que réelle. Elles n'en persistèrent pas moins à se figurer que la possession de l'aimable Saladin devoit être le partage de la fille d'Ismaël, ou de celle de Bajazet.

Tu n'es point insensible, cher Saladin, dit un jour Roxane, puisque tu laisses souvent échapper des soupirs! Pour qui sont-ils? parle, & d'un mot décide deux destinées.

Tes yeux, lui disoit d'autre part Fatime, annoncent des feux secrets. Tu ne déments point les ardeurs brûlantes du sang Africain qui coule dans tes veines. Ton cœur est épris. Ah! pourquoi faire un mystère de ton choix.

Je vous aime toutes deux également, répondoit le jeune Sarrasin, mais de cette tendresse qu'autorise l'alliance du sang, & dont l'amitié prescrit les bornes: & cette amitié tendre seroit de l'amour, que je n'en serois pas moins indécis sur le choix, entre deux beautés d'un égal mérite.

Le beau Sarrasin éludoit ainsi les pressantes instances de deux amantes passionnées: mais cette conduite équivoque leur fit prendre un parti désespéré, & vraiment tragique, qui le força à paroître au moins prononcer entre elles. Fatime, en sa présence, aborda un jour Roxane en tenant à la main deux poignards dont elle présenta l'un à sa rivale, qui l'accepta

sans hésiter, en s'écriant : *Donnez ; vous prévenez mes vœux : puisque Saladin s'obstine au silence, que l'homicide acier décide entre nous.* En parlant ainsi, elles se portèrent à l'instant même plusieurs coups, dirigés par une égale fureur, & dont Saladin, en se jettant entre elles, eut bien de la peine à détourner l'effet ; encore n'en vint-il à bout qu'en recevant au bras une blessure considérable, que Fatime destinoit au sein de Roxane. A la vue d'un sang si cher, les deux Héroïnes suspendirent un instant le combat ; mais bientôt elles le recommencerent, en disant à Saladin : Ou parles, & choisis entre nous deux une épouse, ou permets que la mort de l'une des deux décide la question. A ces mots, les poignards se croiserent de nouveau. Saladin, qui frémissoit d'horreur, & que sa blessure avoit mis hors d'état de les séparer, s'écria alors : *Arrêtez ; mon choix est fait : j'épouse Roxane.*

Ces paroles furent un coup de foudre pour Fatime, qui eût préféré de recevoir dans le cœur le poignard de sa rivale ; le sien lui tomba de la main. Les vives couleurs dont son front étoit animé firent

place à une pâleur subite. Ses genoux se déroberent sous elle. Fatime enfin tomba sans connoissance; & sa rivale elle-même ne put la voir en cet état sans la plaindre, & s'empresser de la secourir.

L'intention de Saladin n'étoit point de tenir la parole que lui avoit arrachée la crise où il s'étoit vu; mais il crut devoir dissimuler encore quelques jours, & profita de la circonstance de sa blessure pour différer d'une semaine la cérémonie d'un mariage, qu'il étoit résolu de ne point effectuer. Pour mieux tromper Roxane, & l'entretenir dans une fausse sécurité, il agréa les soins qu'elle prit de sa blessure, & accepta l'appartement qu'elle lui offrit dans le pavillon qu'elle occupoit, & qui étoit séparé par une cour du corps-de-logis occupé par Fatime.

Celle-ci, parmi ses esclaves, en avoit un qui lui étoit singulièrement dévoué. On le nommoit Abdalla. C'étoit après Saladin, le plus beau des Musulmans. On le soupçonnoit d'être né de parens chrétiens, & riches, parce que le jour qu'il fut trouvé sur le rivage de la mer de Sicile, exposé dans un berceau, il portoit au col un très-beau chapelet composé de pierres précieu-

ſes. Bajazet père de Fatime acheta d'un Pêcheur cet ornement avec l'enfant & le berceau, & fit élever l'enfant dans la Religion de Mahomet. Il lui donna le nom d'Abdalla, qui étoit celui du pêcheur; & prenant le petit eſclave en amitié, il voulut qu'il eût les mêmes inſtituteurs & la même éducation, en tout genre, que ſa propre fille. Quand Bajazet mourut, il recommanda à Fatime cet eſclave chéri, avec lequel elle avoit été élevée. Abdalla après la perte d'un ſi bon maître, tranſporta à la fille tout l'attachement qu'il avoit voué au père: & comme Fatime étoit belle, cet attachement d'Abdalla prit inſenſiblement le caractère de l'amour. Il frémit quand il reconnut à quel excès il l'adoroit; car il y avoit parmi les Sarraſins une loi terrible, non encore abolie pour lors, qui condamnoit au bûcher tout eſclave aſſez téméraire pour porter ſes vues juſques ſur la fille de ſon maître. C'étoit donc en tremblant qu'Abdalla ſoupiroit pour elle; & le Culte qu'il lui rendoit lui paroiſſoit à lui-même un ſacrilége digne de mille morts. Mais comme l'amour eſt une paſſion qui ne connoît point de barrières,

rières, Abdalla continua de soupirer pour Fatime, & même osa faire servir au soulagement des tourmens secrets de son cœur, l'art de peindre en miniature, qu'il avoit appris des mêmes maîtres qu'elle. Il la peignit à la dérobée, & n'eut pas de peine à faire extrêmement ressemblant le portrait de l'objet dont son ame étoit éprise. Il mit cette miniature dans un brasselet qu'il cachoit à tous les yeux, & qu'il portoit par-tout.

Un jour qu'il se croyoit seul dans le bosquet le plus retiré du jardin de Fatime, il délia ce brasselet, le mit sur un lit de gazon, se jetta à genoux, & le baisant avec transport, il lui adressa ces paroles d'une chanson Arabe :

« De ce qu'il aime l'ombre même,
» Pour un Amant bien tendre, est le bonheur
» suprême ».

C'étoit le jour où Fatime, accablée de l'arrêt qu'avoit prononcé Saladin, étoit allée respirer l'air, ou plutôt gémir sur sa malheureuse destinée. Abdalla étoit tellement distrait par la vue du portrait adoré, qu'il se laissa surprendre par la vue du modèle. Fatime vit, Fatime en-

tendit, Fatime sut qu'Abdalla osoit l'aimer. Quel dut être son courroux ! mais elle-même, elle aimoit ; elle aimoit sans espoir de retour. La position de la maîtresse & de l'esclave étoient pareille ; & de telles situations rapprochent les êtres les plus bisarrement distingués l'un de l'autre par le partage des conditions.

Abdalla, lui dit-elle, tout est connu. Tu m'aimes, les preuves en existent ; ton crime mérite la mort ; mais ce n'est point par la mort que je veux te punir ; je te réserve un autre supplice, supplice affreux dont je sens toute l'horreur. Il faut servir ma passion pour un autre. — En quoi, Madame ? interrompit Abdalla, la moitié de mon malheur cesse, si je suis assez heureux pour vous servir. — Il faut me rendre mon Amant, l'infidèle, le traître, ou du moins l'injuste Saladin. Je le veux, je l'exige ; il s'est déclaré pour Roxane ; elle croit le posséder. Que dis-je ? elle le possede ; il habite le même pavillon : enlevons-lui sa proie. Transportons Saladin cette nuit à ma maison de campagne ; c'est à ta garde que je le confie ; mais c'est sur-tout à ton zèle, à ton esprit, à ton courage, que je confie

l'enlèvement de sa personne. Voici l'or nécessaire ; car il te faudra des compagnons pour exécuter l'entreprise... Eh bien, qu'est-ce, Abdalla ? j'ai parlé, & tu réfléchis !

Je réfléchis, Madame, aux moyens de vous obéir.

Abdalla n'en dit pas davantage, & passa tout de suite à l'exécution de sa promesse. A peine la nuit fut arrivée, que Saladin fut enlevé & transporté sans bruit à la maison de campagne de Fatime, qui resta à Lucérie pour tromper les soupçons de sa rivale. Roxane se figura que Saladin s'étoit échappé de lui-même, & qu'il étoit perdu pour Fatime, comme pour elle. Pour Abdalla, content d'avoir donné à sa belle maîtresse une preuve d'amour d'un genre nouveau, il aimoit avec assez de passion pour fermer les yeux sur l'étendue d'un tel effort, & d'un tel sacrifice.

Cependant un second Edit du Roi Charles, pressa de nouveau les Sarrasins de se faire Chrétiens, ou de se retirer en Afrique. Fatime résolut de prévenir Roxane, & de s'embarquer avant elle. Ce fut son fidèle Abdalla qu'elle chargea de transporter secrètement dans un vaisseau prêt à

faire voile, ſon or, ſes bijoux, & ce qu'elle avoit de plus cher au monde. Elle donna là-deſſus à Abdalla des ordres précis, que cet eſclave zélé ſuivit ponctuellement. Le premier point de la difficulté étoit de tenir ſecret le tranſport de Saladin dans le vaiſſeau. Abdalla fit avec deux autres eſclaves le complot de lui faire prendre un breuvage aſſoupiſſant, de l'enfermer dans un coffre, percé de quelques trous pour lui laiſſer l'uſage de la reſpiration, & de le porter ainſi dans la chambre que Fatime devoit occuper dans le vaiſſeau.

Ce projet, d'ailleurs bien concerté, vint à être éventé par l'infidélité d'Haly, l'un des deux eſclaves qu'Abdalla avoit cru devoir s'aſſocier. Saladin qui avoit entrevu un complot tramé contre lui, & qui avoit intérêt de corrompre ſes gardes, s'adreſſa à cet Haly, fit briller de l'or à ſes yeux, & le mit dans ſes intérêts. Comme ce devoit être cet eſclave qui tranſporteroit le coffre au vaiſſeau, il convint avec Saladin de le laiſſer évader en chemin. Ce même Haly s'étoit chargé d'adminiſtrer à Saladin le breuvage ſoporifique, dont il lui promit de ne faire aucun uſage; &

Saladin de son côté convint avec lui de contrefaire un profond sommeil.

Au milieu de la nuit, Haly chargé du transport du coffre, délivra le prisonnier, au détour d'une rue, referma le coffre, & le porta à vuide dans la chambre du vaisseau, où Fatime & Abdalla l'attendoient. Aussi-tôt on leva l'ancre, & le vaisseau fit voile, au gré de l'impatiente Fatime, qui se figuroit enlever à sa rivale une précieuse proie. Elle croyoit tenir son amant sous sa clef; elle ignoroit qu'en ce moment Saladin étoit dans Lucérie aux pieds d'une Chrétienne.

Quand le vaisseau fut en haute mer, il survint une tempête si violente, que le Capitaine, pour sauver le navire, ordonna aux Matelots de jetter tous les fardeaux, à l'exception des vivres. Cet ordre fut exécuté à la rigueur, & avec tant de promptitude, que Fatime n'eut pas le tems de reclamer le coffre, où elle croyoit Saladin enfermé. Elle n'eut pas plutôt vu jetter à la mer ce cher fardeau, que n'écoutant plus que son désespoir, elle le suivit & s'élança dans les ondes. A cette vue, Abdalla n'hésite point à se jetter lui-même à la nage, dans l'espoir de sauver ce

qu'il aime, ou dans la réſolution de périr. L'amour lui prêta des forces ; Abdalla ſauva ſa chère Fatime de ſa propre fureur, & des gouffres de l'onde. Il nagea avec elle juſqu'à une petite Iſle, où des Pêcheurs les ſecoururent. Le lendemain ils furent reçus ſur un vaiſſeau Corſe qui faiſoit voile pour l'Eſpagne, où Abdalla, à un ſigne de naiſſance & à l'indication du chapelet, fut reconnu par ſon père, le Marquis de Todès, Gouverneur de Lérida. Cet événement lui fit abjurer le Mahométiſme ; & Fatime qui lui devoit la vie, & qui lui tranſporta enfin tout l'amour qu'elle avoit eu pour Saladin, qu'elle croyoit mort, ſe fit Chrétienne à l'exemple de ſon nouvel Amant, dont elle ne tarda pas à faire ſon époux.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LAURE ET FELINO,

Manuscrit.

UNE note ou étiquette attachée à ce Manuscrit, dans la Bibliotheque d'où on a bien voulu le retirer un moment pour nous le confier, nous autorise à croire qu'il y fut déposé en 1713. Nous n'osons croire, & encore moins oserions-nous dire qu'il avoit été lu par l'homme immortel mort à Hermenonville, avant qu'il composât l'immortelle Héloïse.

SIENNE ne fut pas toujours une Ville sans renommée; dans le douzieme siecle elle avoit déjà cette réputation dont Padoue a joui dans le seizieme. L'urbanité que donne la culture des Sciences, avoit

adouci la rudeſſe du caractere national. On diſtinguoit les Siennois du reſte des Italiens, à la pureté du langage, au maintien, & à la délicateſſe des penſées. Le goût, qui n'eſt jamais limité à un ſeul genre, s'étoit répandu ſur tous les objets d'agrément, après avoir jetté des fleurs ſur tous ceux qui ſont d'abſolue néceſſité. Politeſſe & parure étoient les deux marques diſtinctives de cette Ville célèbre. Mais par quelle fatalité faut-il que l'étude des Sciences amene bientôt le faux raiſonnement, & qu'elle ſubſtitue à de vieux préjugés, dont la cauſe étoit quelquefois bien reſpectable, d'autres préjugés modernes, qui ſont les enfans du vice, ou au moins de l'audace ?

Sienne étoit devenue un ſéjour enchanté. Le luxe y avoit introduit une aiſance générale, & avoit rendu les mœurs plus douces, mais auſſi plus accommodantes. On avoit toujours une excuſe à propoſer pour un vice, ou un exemple à citer. Les limites tracées par la conſcience, & qui ſéparent le vice de la vertu, s'aggrandiſſoient tous les jours, & la main des plaiſirs ſembloit avoir pris à tâche de renverſer leurs barrières. Une exceſſive

politeſſe faiſoit pardonner un vice. L'indulgence qu'on avoit pour les malhonnêtes gens, n'encourageoit pas à être vertueux. De-là venoit qu'à Sienne on étoit plus rarement témoin qu'ailleurs de ces vengeances obſcures qui ont déshonoré l'Italie moderne, de ces haines qu'un pere mourant ſubſtituoit à ſon fils, & que celui-ci tranſmettoit fidellement à ſes enfans ; mais on n'y voyoit plus un ſeul exemple de vertu. Les habitans ſembloient avoir perdu leur phyſionomie ; le maſque des convenances couvroit toutes les têtes : aucune d'elles n'étoit mal, pas une n'étoit bien. On cherchoit une ame, on n'en trouvoit point ; un caractère, il n'y en avoit plus ; un génie créateur, le goût l'avoit étouffé ; un cœur, on n'avoit plus que des ſens. La morale n'étoit point révoltante, & c'étoit tant pis : une délicateſſe rafinée, un jargon particulier & décent, au lieu d'épouvanter l'imagination, la promenoient, par des pentes inſenſibles, de voluptés en voluptés, & toujours l'audace des deſirs étoit maſquée par la fauſſe chaleur du ſentiment. L'amour étoit éteint, & rien n'étoit plus commun que ſon délire ; il n'y avoit plus

de vertu, plus de mœurs; & rien n'étoit plus commun que d'entendre parler de mœurs & de vertus. L'étranger, qui gliſſoit rapidement ſur la ſurface riante & parfumée de Sienne, en ſortoit avec regret, & alloit raconter dans ſes foyers les merveilles de cette Ville; celui qui y avoit ſéjourné long-tems, s'il lui reſtoit de l'honnêteté, juroit de n'y plus revenir.

Ce tableau préparatoire n'annonce point un Roman qu'une mere vertueuſe puiſſe confier ſans crainte à ſa jeune fille. Nos Lecteurs peuvent cependant être ſans alarmes: nous tenons la plume. Un trait fera diſparoître tout ce qui ſeroit contagieux; mais, nous l'avouons avec douleur, nous avons tout blâmé dans ce Roman, & nous n'avons rien trouvé à effacer: jamais l'expreſſion ne nous a bleſſés, jamais nous n'avons été forcés de laiſſer tomber le voile de la pudeur ſur les peintures qu'on y rencontre. Tout eſt mal, parce que tout y offenſe les bonnes mœurs; & cependant les Peuples du dix-huitieme ſiecle peuvent lire ſans danger cet Ouvrage. Il y a tant de rapport entre les Héros du Roman & nous, qu'on diroit que l'Auteur a voulu nous peindre; tant

il est vrai que le luxe produit le même effet dans tous les tems & dans tous les pays ; & il corrompit les Siennois, il nous a corrompus : nous pouvons tout voir sans rougir, au moyen d'une gaze légere, tout lire & tout entendre, à l'aide d'une circonlocution fine.

Ce reproche, que des Ecrivains modernes ont fait à nos épouses & à nos pères, de confier à une mercénaire la tendre enfance d'un fils, & à des instituteurs gagés, son adolescence, avoit déjà été fait à d'autres Peuples ; ou, pour parler avec plus d'exactitude, ce reproche leur avoit pu être fait. Les Auteurs alors se tenoient à une distance trop immense de la nature ; la tête toujours élevée vers les Cieux, ils dédaignoient de tenir dans leurs mains le niveau salutaire qui eût assuré l'équilibre moral du monde, & de toucher aux langes de l'enfance ; ils rêvoient à Homère, ou plutôt à toutes les subtilités de la Théologie scholastique ; ils écrivoient beaucoup, & de leur plume ne sortoient point quelques-unes de ces vérités consolantes qui demeurent éternellement, & préparent le bonheur d'une longue postérité. On par-

loit beaucoup de Dieu, & le premier précepte de la Divinité étoit oublié, celui d'aimer les hommes.

Il n'étoit plus ce tems où le père qui ne s'étoit marié que quand il avoit donné à la défense de la Patrie ses plus belles années, suspendoit ses armes au chevet de son lit, quittoit son casque, découvroit le berceau de son fils, & lui prodiguoit mille tendres caresses; où le Guerrier n'est plus qu'un Citoyen honnête, & un pere sensible & vertueux; où le Citoyen devenu pere, commençoit alors un nouveau cours d'éducation, une éducation expérimentale qu'il devoit transmettre un jour à son fils. Alors le pere isolé dans le sein de sa famille se dévouoit tout entier au soin de son enfant, réchauffoit dans ses embrassemens une ame foible, encore tiede, & parloit au cœur avant de développer l'esprit, lui donnoit un caractere & des principes, avant de lui donner des graces & du maintien. *Ne ments jamais*, mon fils; c'étoit la premiere leçon : *fais le bien*; c'étoit la seconde. L'enfant étoit-il parvenu à l'âge où l'on commence à compter dans le monde, où la République

qui nous a déjà apperçus, ſemble nous dire : Tes forces me ſont néceſſaires, hâtes-toi d'en faire à mon ſervice un eſſai glorieux ; le pere ajoutoit : Dans ce moment elle ſemble balancer ſon ſuffrage ; du premier pas que tu feras dépendra ſon eſtime ou ſon mépris. Tu ne fus point coupable en différant de la ſervir, mais tu perdis tes premieres années ; & ſi tu en perdois d'autres..... la Patrie ne pardonne jamais. Mais ce tems n'étoit déjà plus.

Roſa (c'eſt le nom de la mere de Laure) avoit à peine donné le jour à Laure, qu'après cette premiere careſſe que la nature ſoulagée d'un ſi doux fardeau, ſollicite en dédommagement de pluſieurs nuits de douleur, elle avoit été remiſe entre les mains d'une étrangere. Pourquoi cet éloignement cruel ? Qu'avoit fait la jeune Laure qui venoit de naître, pour être ainſi repouſſée des bras maternels ? Sa mere étoit ce que nous appellons aujourd'hui une jolie femme. Sa beauté étoit ſi délicate ! c'étoit une roſe, un ſouffle pouvoit la flétrir : des veilles, le ſoin d'un enfant en maillot, mille ſollicitudes euſſent fané cette fleur de beauté,

eussent brisé ses nerfs, plus frêles que ses cheveux, l'eussent éloignée d'un monde dont elle étoit adorée ; la pratique de ses devoirs enfin l'auroit enlevée à tous les plaisirs. Elle étoit donc cruelle afin d'être plus long-tems jolie. Son époux n'avoit point réclamé tous les droits que l'enfant qui vient de naître a sur sa mere ; il l'avoit vu s'éloigner du toît paternel sans inquiétude ; il ne pensoit plus à sa fille. Nous l'excuserons cependant : il n'estimoit point sa femme, il ne pouvoit plus l'aimer.

La mere de Laure étoit toujours environnée d'une troupe de jeunes Siennois, qui lui parloient sans cesse d'amour. La coquetterie, qui se glisse si aisément à la suite de l'amour, étoit entrée dans le cœur de la mere de Laure. *La coquetterie*, a dit un Auteur ancien, *est sœur jumelle du libertinage.* Dona Rosa (c'étoit son nom) étoit devenue deux fois mere, (de Laure & de Josepho). Son époux deux fois l'avoit soupçonnée, & il repoussoit des enfans dont la naissance étoit suspecte. Il avoit gardé le silence, & n'avoit qu'augmenté son supplice ; il auroit voulu mettre entre ses enfans & lui des

mers immenſes ; il ne s'informoit jamais ſi l'on avoit des ſoins pour eux : peu lui importoit que leur éducation phyſique & morale fût négligée.

Une payſanne des environs de Sienne, qu'on avoit acquiſe à vil prix, & que la miſere forçoit à vendre le lait qu'elle devoit à ſon propre enfant, veilloit ſur les jours de Laure avec cette négligence dont toutes les nourrices à gages ſont coupables. Laure étoit ſoulevée ſans tendreſſe dans ſes bras, & allaitée ſans amour ; mais le Ciel veilloit ſur elle. La nature faiſoit tous les frais, & lui préparoit en ſilence un corps robuſte & une ame forte ; des alimens mal préparés ſe changeoient en ſucs nourriciers, & ſon eſtomac docile rejettoit ſans effort tout ce qui pouvoit lui devenir nuiſible.

Laure grandiſſoit, & prenoit les mœurs du Village. Ce n'étoient point des mœurs ingénues & pures. Des malheureux courbés ſous le poids de la misère & des travaux, couverts de haillons, & qui rentroient le ſoir dans leurs cabanes, étoient les habitans de ce Village. Une ſoupe, du lard, un pain bien noir, étoient les uniques alimens qu'ils pûſſent ſe procu-

rer, après des journées d'un travail pénible. La plainte, le découragement & le déſeſpoir, entroient avec eux dans leurs habitations, & ſe couchoient avec eux dans des lits durs, auprès de leurs moitiés infortunées : les plus modérés baignoient de leurs larmes le ſein deſſéché de leurs épouſes. Les plus audacieux ſe permettoient des murmures. Le ciel & les hommes étoient accuſés & maudits. L'indépendance, qui eſt une fille de la misère, qui brave tout, n'ayant plus rien à perdre, laiſſoit entendre parmi les ombres de la nuit, des menaces, des cris & le déſeſpoir. Laure entendoit tout cela. Elle fut le plus ſouvent témoin de ces excès qu'on ne ſe permet que quand on ne veut plus rien ménager : plus de pudeur, plus de mœurs, point de religion ; le fils menaçoit le père, le père maudiſſoit le fils. Laure s'accoutuma à ce ton d'indépendance ; & le reſte de ſa vie, elle ne crut jamais devoir reſpecter ſon père, ni les devoirs de ſon sèxe.

Elle fut retirée du Village ; il étoit trop tard. Elle avoit onze ans : les levains contagieux fermentoient déjà dans ſa tête : déjà elle s'étoit tracé un plan de

conduite & de réſiſtance, qui devoit faire le déſeſpoir de ſon père. Sa mère s'embarraſſa peu de ſon éducation morale : Laure étoit jolie, il falloit l'embellir, la parer, la produire ; c'étoit-là que ſe bornoient tous les deſſeins de ſa mère. Son père étoit riche, & voulut lui donner un Précepteur qu'il ne choiſit point, qu'il ne connoiſſoit point, dont on lui avoit légèrement répondu, & dont il ne ſe propoſoit point d'obſerver la conduite. Il n'avoit exigé de lui, qu'une ſeule choſe ; & voici le diſcours qu'il lui adreſſa. « Vous voyez la conduite de Dona Roſa ! Elle fait la honte & le tourment de ſon mari. Ses vices ſont le fruit de l'éducation efféminée qu'elle a reçue : une coquette veilla ſur ſa première enfance : le premier mot que Roſa balbutia, fut le mot *io amo*. Le premier ſentiment qu'elle connut fut l'amour. Tout ce qu'elle voyoit, lui peignoit l'amour : encore, ſi la mère de Roſa avoit aimé, & ſi nourriſſant par ſon exemple un feu qui fait toujours le bonheur des deux êtres, elle lui eût appris à ſentir, à modérer ſes deſirs, & à ſe reſpecter ! mais que Roſa reçut bien d'autres leçons ! Sa mère avoit toujours

le nom d'amour dans la bouche, elle ne l'eut jamais dans le cœur. Cependant elle se croyoit sensible, on la croyoit telle, parce qu'elle se disoit telle; environnée d'un cercle de femmes aussi fausses & aussi froides qu'elle, la mère de Rosa avoit été choisie pour communiquer le mouvement à ce qui l'entouroit; & le premier soupir qu'elle poussoit, ou le premier mot qu'elle prononçoit, donnoit le ton pendant toute la journée, à la conversation. Le langage *sentimenté*, n'étoit coupé que par quelque traits d'épigrammes, ou par quelques piquantes condoléances sur les amis absens. Les jeunes gens, ceux-là à qui la société n'a point encore montré la place qu'ils doivent occuper, & qui encore en l'air, veulent, au défaut des qualités essentielles, & d'une bonne culture, avoir de l'esprit, de l'agrément, & se rempliſſent la tête de toutes ces prévenances qui flattent les femmes. Les jeunes gens venoient former leur éducation auprès de la mère de Dona Rosa. Sa fille étoit avec elle; sa fille avoit plus de quinze ans : à cet âge, il n'y a plus d'énigmes; le cœur parle, il devine tout. Rosa devint l'objet secret des

adorations de tous les amans dont sa mère recevoit les hommages publics. J'étois de ce nombre, j'eus le malheur de l'aimer véritablement, j'eus le malheur plus grand encore d'être aimé, d'être préféré, & d'épouser Dona Rosa. Je ne vous ferai point un long récit de tous les tourmens que j'ai souffert depuis que je suis devenu l'époux infortuné de Dona Rosa. Une coquette est le fléau d'un homme sensible & honnête. Une coquette a toujours le serment sur les lèvres & le parjure dans le cœur. Elle a cent fois enchaîné ma colère par des caresses qui ne lui coûtoient rien. Les pleurs, ces témoignages si parlans & si vrais, de l'ame agitée & attendrie ; les pleurs couloient de ses yeux à volonté. J'avois la bonne foi de mêler mes larmes aux siennes, de la consoler ; & dans son ame, elle sourioit à la victime qui baisoit sa main. J'ai été informé de sa conduite, car les amans des coquettes mettent si peu de prix à des faveurs communes, qu'ils les affichent sans pudeur : d'ailleurs, avec l'air d'être attachées l'une à l'autre. Les femmes coquettes se détestent intérieurement, s'observent sans cesse, & se font une guerre

ſourde & continuelle; chacune d'elles promène dans un cercle, des yeux avides ſur les demi-Dieux de ces brillans comités, &, ſemblable à l'épervier, fond ſur une proie au premier ſignal, & l'enlève, dût il leur en couter beaucoup plus qu'elles ne voudroient donner. C'eſt dans ce monde, c'eſt dans ces mépriſables liaiſons, où l'ame ſe dégrade, où le caractère ſe décompoſe, où la ſanté ſe ruine, où on ſe réduit ſans s'en appercevoir aux fonctions régulières de ces automates: où l'on eſt le lendemain ce qu'on fut la veille, ſans avoir rien appris, ni perdu, n'ayant le cœur enflé que de vapeurs, & la tête remplie que d'un propos courant qui ne ſignifie bientôt plus rien, ennuye à la longue ceux qui les connoiſſent bien, & ne trompe pendant de courts inſtans, que des cœurs ſans expériences: c'eſt dans ce monde que ma femme a vécu. Voila ſon hiſtoire en raccourci, & la peinture de l'abandon qu'elle éprouve. Elle n'a plus d'amans, elle n'a plus d'époux. Elle eſt déjà dévouée au ridicule, auquel n'échappent jamais ces femmes qui ſurvivent à leurs beaux jours, & qui veulent prolonger leur brillante & paſſagère exiſtence,

en jouant un rôle bien différent de celui qu'elles ont joué. Il eſt naturel aux hommes de pourſuivre une beauté fière qui s'éloigne : la pudeur veut être ſurmontée : la décence & l'amour ſont d'accord avec nos projets : mais une femme qui, déjà célèbre . . . , déjà jugée . . . , laiſſée . . . , qui a perdu cette fraîcheur qu'on adore, & chez laquelle on ne retrouve plus cette fleur de ſentiment qu'on a tant de plaiſir à reſpirer . . . , ce ſeroit un ridicule, une folie . . . . . Elle court après le plaiſir ; rencontre en ſon chemin la honte, & le mépris l'attend au terme de ſa courſe. Voilà le châtiment que Roſa a reçu. Elle n'a cependant pas quarante ans encore. Mais elle eſt ſi courte, cette carrière de fleurs ſur laquelle marche d'un pied léger une jolie femme ! Comme tout ſe fâne promptement autour d'elle ! Les graces du bel âge s'envolent bien vîte ; ces graces enfantines & touchantes diſparoiſſent, & malheur à celles qui n'en ont pas perdu le ſouvenir. A quarante ans une coquette eſt déjà beaucoup trop vieille : comme elle a commencé de bonne heure, ſa retraite en doit être plus prompte. Trop de célébrité nuit aux femmes. On ſe laſſe

de les entendre nommer, & on ne leur pardonne pas d'être citées au-delà de la règle commune. Le monde qui entoure une coquette eſt un théâtre où l'on veut que les rôles ſoient brillans & courts ; où l'on n'a *que des momens*, parce qu'on veut lancer ſur la ſcène, des perſonnages muets, & intéreſſans par leur nouveauté. Voilà, encore une fois, Monſieur, des portraits fidèles. Je veux préſerver Laure, de ces travers, de ces ridicules, & de ce tourbillon. Nourriſſez ſon ame, ſon eſprit, mais dépayſez-la ; apprenez lui la langue des Grecs & des Latins, faites lui connoître les peuples habitans des Antipodes ; qu'elle ſache tout ce qui peut en faire une ſavante, une bégueule, une raiſonneuſe ; inſpirez-lui la morgue du ſavoir entre-mêlé de cette chimère qui berce tous les Artiſtes, que les beaux arts ſont divins, & que celui qui les cultive tient à coup sûr par pluſieurs fils à la Divinité : dites-lui, ſi vous voulez, qu'un ſavant vole droit à l'immortalité, & que parmi les morts c'eſt un très-grand plaiſir pour les ombres de ſçavoir qu'on lit leurs productions. Si Laure a le bonheur d'avoir la manie d'être ſavante,

la voilà sauvée : elle ennuyera, sera ennuyée ; elle se retranchera derrière un grand corps de bibliothèque, d'où elle défiera le petit jargon, les petites manières, les airs, les façons, le bon ton, les mille & un rien, tous les caprices, & toutes les fantaisies du jour, d'approcher d'elle ; & en cas d'attaque elle saura dissiper les airs fixes, par l'alkali piquant de cent citations bien subtiles & bien fines ; elle parlera amour comme Ovide, & c'est elle qu'on n'entend plus ; elle sera toujours à mille lieues de son terroir ; & si elle est trop pressée, elle se sauvera rapidement aux pieds d'une colonne hiéroglifique d'Egypte ou de Phénicie, & laissera à terre ses bouillans interlocuteurs qui se moqueront d'elle. Cela s'appellera ne savoir pas vivre avec son siècle. Elle en sera plus heureuse ; elle sera au moins de beaux rêves. Elle ne se plaindra de personne ; & si un jour son cœur l'oblige de fermer avec ennui un Platon, pour lire avec avidité Anacréon ou Sapho, alors elle aura déjà rencontré son charmant vainqueur. La science tempérant les élans de l'amour, & le soin de sa réputation venant à l'appui de la science, Laure ne

ſera vaincue ni par un ſot, ni par un indiſcret, ni avec bruit. Le myſtere conduira l'amour, & ce ſentiment n'aura que de courts momens de regne. Je lui pardonne d'avance une foibleſſe. Maintenant, Monſieur, vous me connoiſſez aſſez; conduiſez-vous ſur ce plan; détruiſez tant qu'il ſera en vous les inſpirations que Roſa donnera à ſa fille; faites germer dans ſon cœur & dans ſon eſprit tous ces levains épars que je viens de vous montrer. Comptez ſur ma reconnoiſſance. Le bonheur de ma fille ſera votre ouvrage. La voici; je vous laiſſe avec elle, vous pouvez commencer.

Il nous reſte maintenant à faire connoître Felino, (c'eſt le nom du Précepteur). Il étoit jeune encore, né dans cette claſſe de Citoyens, limitrophe entre le Peuple & le Noble; il ne lui étoit permis ni de rougir, ni de s'enorgueillir de ſa naiſſance; il ne devoit être *quelque choſe* que par ſes talens, ſes mœurs & ſon eſprit. L'obſcurité de l'extraction eſt plus favorable qu'on ne penſe au progrès des études, & à tous les genres de culture de l'ame & de l'eſprit. L'enfant du modeſte Bourgeois ne connoît que ſes tranquilles

tranquilles parens, dont l'auſtérité le rebute, ne vit qu'avec ſes compagnons d'étude qui entretiennent ſon émulation, eſſaye ſes forces dans les jeux, & ſe délaſſe avec des livres, de l'ennui que lui donnent les livres claſſiques. Pas un moment n'eſt perdu pour lui; & quand le moral n'y gagne pas, le phyſique ſe dédommage en ſilence. Felino s'étoit fortifié le corps & l'eſprit; à trente ans il étoit déjà très-avancé, & pouvoit ſe dire: C'en eſt aſſez, repoſons-nous; je ſais beaucoup plus de choſes que je n'en pourrai jamais mettre en uſage.

La ſcience communique à l'ame une certaine fierté qui ennoblit d'avance celui qui doit parler un jour à des Nations entieres. Felino étoit fier, mais il n'étoit pas orgueilleux; il s'étoit élevé inſenſiblement à une hauteur peu commune, d'où il planoit par la penſée ſur tout ce qui l'entouroit. Toutes les diſtinctions de rang, de nom, toutes les dignités diſparoiſſoient devant lui; il cherchoit l'homme ſur le trône, ſous de ſuperbes cordons, le trouvoit, ne l'aduloit jamais, l'eſtimoit quelquefois, & ſouvent le mépriſoit. Le grand Seigneur ne devoit point

attendre de lui des égards autres que ceux qu'un homme doit à un homme; au contraire, plus il avoit reçu du hazard, plus Felino exigeoit de lui. Il n'auroit pas cru être téméraire d'adreſſer ſes ſoupirs à une demoiſelle de la plus haute qualité, de ſe venger d'un ennemi puiſſant; & rien ne pouvoit l'empêcher de dire une vérité, telle dure qu'elle fût. Il étoit né avec une ſenſibilité exquiſe, & qu'on ne pouvoit comparer qu'à ſon extrême ſuſceptibilité; il ne portoit en lui que des moyens de bonheur, & ſa félicité dépendoit toujours d'un coup-d'œil, d'un propos, d'une diſtraction, ou des prévenances d'autrui. Le monde qui donne ſi peu, devoit lui préparer bien des momens de dégoût. Quand on veut vivre avec lui, il faut toujours l'excuſer; & l'homme le plus aimable eſt celui qui excuſe tout. Felino n'étoit point cet homme-là, & Felino ne ſavoit point ſe paſſer du monde; il y tranchoit, comme le buſte de Sophocle, parmi les buſtes de Lopès de Vega & de Calderon, de Faydit & d'Arnaud.

Il pouvoit tenir le dez, & le lancer avec avantage ſur une table entourée de

perſonnages cenſés, de ſavans & de penſeurs; mais ces cercles ſont rares. La journée a beaucoup d'heures qui marchent à vuide; il y a ſi peu d'occaſions où le Savant puiſſe le paroître, que Felino, qui ne ſe renfermoit plus volontiers dans ſon cabinet, pour cauſer avec des morts raiſonnables & inſtruits, étoit ſouvent déplacé. Ce n'eſt pas que ſa figure & ſa taille fuſſent déſagréables; il étoit plutôt mieux que mal. Il avoit un front large & découvert, des yeux vifs, beaux & animés, caracteres extérieurs du génie; ſon viſage, les inflexions de ſa voix exprimoient tout, nuançoient tout, ſes ſoupirs étoient même parlans.

Mais Felino n'avoit point appris à danſer, n'avoit jamais appris à monter à cheval, n'avoit jamais tenu une raquette dans ſes mains; il avoit peu de ſoupleſſe dans tous ſes mouvemens, & par conſéquent peu de graces. Les perſonnes qui l'avoient environné dans ſon adoleſcence ne lui avoient point formé un tact fin & léger, il paſſoit pour le plus gauche de tous les hommes; il étoit de la plus grande nullité dans un cercle de femmes & de petits-maîtres; il n'entendoit rien

au jargon du jour, jamais il n'y répondoit, ou bien c'étoit un contresens perpétuel. On l'avoit condamné à n'être jamais ce qu'on appelle *un homme à femmes*. On lui accordoit tout, jusqu'au mérite d'être capable des plus grandes entreprises; mais tout cela ne prouvoit rien. Les femmes avoient dit que Felino étoit un sot, & Felino devoit l'être toute sa vie. Poussant plus loin les conséquences, on avoit dit: Felino est savant, & Felino est un sot; donc tous les Savans sont des sots. C'est ainsi qu'on raisonne tous les jours, à peu de chose près, & c'est ainsi que bien des Savans sont traités. Cette réputation, qui s'étoit répandue au loin, rassuroit le pere de Laure. Felino, se disoit-il, n'a point l'art de séduire; tant mieux, il déplaira à coup sûr à ma fille, & je n'aurai point à craindre ce qu'on craint de ses pareils. La mere de Laure détestoit Felino, & cela parce qu'il ne lui parloit jamais que raisonnablement, & que jamais il ne l'avoit complimentée sur sa beauté, ni sur sa parure: elle ne le voyoit jamais entrer dans son cabinet de toilette, sans dire: c'est bien dommage que ce garçon-là n'ait pas des yeux!

— Felino disoit à son tour : c'est bien dommage qu'une femme ne puisse être raisonnable à quarante ans ; que le Ciel a bien maltraité ce sexe charmant! Toujours sentir, jamais penser, voilà son partage : un peu moins de graces, un peu plus de raison, & tout seroit bien. Il haussoit les épaules par un mouvement de pitié.

Nous avons dit à peu-près tout ce qu'étoit Felino en public : c'étoit un autre homme dans le tête-à-tête, quand il s'épanchoit avec l'amitié. Alors il étoit bien éloquent, alors on n'étoit plus tenté de dire, Felino est un sot. Il sentoit beaucoup, disoit bien, disoit juste ; & jamais en cherchant la plaie de son ami, sa main ne s'égara. Un coup-d'œil lui suffisoit pour deviner s'il falloit ou parler ou se taire. Loin de moi, s'écrioit-il, ces ames si communes qui font de l'amitié une école de pédantisme, où la férule, sans cesse levée sur un être foible, semble prendre plaisir, sous le masque du conseil, de lui retracer le tableau de ses foiblesses, de l'avilir à ses propres yeux vingt fois le jour, & d'exiger de lui des sacrifices au-dessus de ses forces. Felino

avoit toujours un appareil doux à préſenter ſur la bleſſure de ſon ami. C'eſt alors qu'il craignoit de dire une vérité dure ; c'eſt alors qu'il eſſayoit de retourner un cœur malade avec des inſtrumens ſouples & délicats. Felino étoit le meilleur des amis : on va voir s'il fut le meilleur des Amans : nous n'oſons dire qu'il fut le plus vertueux de tous les hommes ; l'amour en tout cas ſera ſon excuſe. Ah ! banniſſons l'amour du monde, diſoit un Philoſophe, & voilà la République de Platon établie. Banniſſez l'amour du monde, diſoit un autre Philoſophe, & les nœuds de la Société ſont rompus. Qu'eſt-ce donc que l'amour ? A-t-il tant d'empire ſur nous ? Le vice & la vertu dépendent-ils de lui ? Queſtion à réſoudre.

Tranquille & ſage, Felino auroit coulé des jours ſereins entre l'eſtime publique & la confiante amitié : un peu de renommée, beaucoup de repos ſont le partage que les ſciences procurent à tous leurs adeptes, & auroient été le ſien. Une Divinité ſous laquelle plient tour à tour le plus fort & le plus foible, la néceſſité, contraignit Felino à ſortir de ſa retraite ; & s'il ne vendit pas publiquement ſes

talens & son génie, il le mit du moins à la solde du Citoyen riche qui parut en avoir besoin ; ce qui n'étoit pas moins humiliant. Cependant, former des hommes à la Patrie, achever l'ouvrage d'un Dieu en perfectionnant l'être qu'il créa, le *ductiliser* & le préparer à passer comme tous les autres par la filiere des devoirs, ce n'est point là une fonction humiliante ; dans les premiers siecles du monde, cet emploi auguste étoit confié à des vieillards respectables. Recueillir toute la morale & toute la science de son siecle, accommoder l'une & l'autre au regne sous lequel on vit, & aux besoins de la Nation, ce travail pénible & utile semble ne pouvoir être conçu que par des têtes privilégiées, & exécuté que par des hommes choisis par le Gouvernement ; mais il n'est rien de tout cela. Sans doute un Gouvernement bien inspiré confieroit à des mains sages la direction de l'éducation nationale ; à l'aide de cette police sacrée, il pourroit purger les générations futures des épidémies qui auroient infesté la race présente ; il pourroit se promettre des sujets utiles, & calculer d'avance à quoi seroient propres un

jour tous les nouveau-nés; il pourroit entretenir comme un feu sacré une masse d'idées toujours subsistante, & qui préviendroit cette variété dans les opinions, qui est le fléau des Etats, & infirme tôt ou tard les loix les plus anciennes.

Mais il n'y a point d'éducation nationale, & l'éducation privée est abandonnée à des gagistes souvent trop jeunes pour avoir la moindre expérience du monde, souvent trop mal éduqués eux-mêmes pour donner l'exemple & la leçon, & le plus souvent pris dans la derniere classe des sujets, de laquelle sort rarement un Platon ou un Licurgue.

Felino auroit mérité une distinction particuliere, si l'amour n'avoit corrompu les leçons de la sagesse. Il lui arriva ce qui arrive à tous ses pareils. Ils sont hommes & foibles; ils combattent longtems, & enfin échouent sur les écueils nombreux des *tête-à-tête*; le livre se ferme, les yeux s'ouvrent, la plume tombe des mains, la main en cherche une autre: malheur pour le maître & pour l'élève, si le cœur de la jeune écoliere est de la partie! ils sont perdus sans ressource: plus de morale, plus de frein. Le crime est

à côté de l'amour, le précipice eſt ſous les fleurs, le remord chaſſe les plaiſirs.

Ne ſoyons point plus auſteres qu'il ne faut : n'accuſons point le Précepteur de céder à un penchant qui le maîtriſe ; accuſons les parens imprudens qui expoſent l'un & l'autre à un ſi grand danger. Si rien n'eſt plus rare que l'exercice journalier des vertus, il eſt bien plus rare de rencontrer des ames aſſez fortes pour ſe ſacrifier tous les jours : c'eſt le ſupplice de Siſiphe, un homme ne réſiſte pas long-tems ; ou bien il n'eſt point né ſenſible, ou bien il eſt à plaindre, puiſque les rayons ſi doux de la beauté ne pénetrent point juſqu'à ſon cœur.

Voir le matin, voir le ſoir, tantôt dans un négligé trop propice, tantôt ſous une parure brillante, des charmes faits pour ſéduire ; entendre tantôt une voix cadencée qui donne une mélodie nouvelle aux accens de la tendreſſe, tantôt une voix douce & paiſible qui promene lentement une penſée careſſante, & parle amitié comme on la ſent, ſourire avec elle, chanter avec elle, la louer ſouvent, la gronder quelquefois ; quel ſage peut y tenir ! & ſi la jeune écoliere eſt un peu coquette, ſi

elle a formé le projet imprudent de tourner la tête à son maître ; si rien n'est aussi indocile qu'elle quand il s'agit de parler raison, & de si charmant quand on parle d'autres choses ; si déjà elle a arrangé dans sa tête le plan de tout ce qu'elle veut être ; si elle a osé en laisser deviner une partie, que devient le Précepteur ? Laure étoit tout cela, & Felino ne tarda pas à ressembler à tous les Amans.

Le premier cri de l'amour est pour tous les êtres vivans un cri de plaisir : ce fut pour Felino un cri de douleur. Aimer, c'est acquitter une dette. La nature ne fit que nous confier un cœur ; il faut le rendre à la beauté, il faut en faire usage. Felino se fût applaudi d'aimer une autre que Laure. Il ne remercia point le Ciel, il devint rêveur ; l'espérance ne lui étoit point permise ; il devoit la repousser. Repousser l'espérance quand on aime, quand on est aimé ! Felino voulut, & ne put. On passe aisément d'une zône à une autre ; mais passe-t-on avec la même facilité de la tendresse à l'indifférence !

Que dire à Laure ! de quel ton lui parler ! rougir devant elle, trembler, soupirer, puis se taire. O Felino ! Felino, voilà

ton partage. Son pere! mes devoirs! voilà ce qu'il se répétoit sans cesse. Déjà des remords, & il n'avoit pas encore parlé. Moi, à ses genoux, lui dire..... jamais..... Ce secret en sera-t-il toujours un? & mes yeux, & tout en moi ne me trahira-t-il pas?... Plus de sommeil pour lui; les nuits étoient témoins de mille projets aussitôt détruits que formés. Le jour reparoissoit, il revoyoit Laure, & il ne pensoit plus à s'éloigner d'elle.

Laure aimoit Felino; elle avoit apperçu en lui tout ce que les femmes n'y avoient point voulu voir. Un homme d'esprit, (& ses pareils manquent rarement d'être aimables), un homme sensible & chaud, (& combien de défauts un bon cœur ne rachete-t-il pas)? D'ailleurs, Felino étoit auprès de Laure bien différent de ce qu'il étoit auprès des femmes, ou plutôt Laure & Felino se convenoient, & quand on se convient, on ne voit plus l'un dans l'autre que de belles qualités.

Déjà les leçons étoient changées. Ovide étoit devenu le manuel journalier; les plus riantes fictions du plus brillant Poëte de Rome étoient traduites, expliquées,

commentées. L'hiſtoire des amours de ce Poëte n'étoit point omiſe. Il aima, diſoit Felino, il fut malheureux : l'exil.... un exil rigoureux.... Ah ! un ſort pareil peut être un jour.... Puis il ſe taiſoit ; & après un moment de ſilence, il reprenoit l'hiſtoire de la naiſſance de Vénus. Il peignoit l'empreſſement de tous les Dieux deſcendus de l'Olympe, pour accourir ſur le rivage où la Déeſſe venoit d'aborder ; à peine ils l'avoient apperçue, qu'ils l'aimerent.

Vénus ſortant du ſein des mers,
En naiſſant ſe vit adorée
Par tous les Dieux de l'Empirée ;
Par tous les Rois de l'Univers.

Il faiſoit enſuite le long récit de tous les Temples qu'on avoit élevés à la Beauté. Par-tout, diſoit-il, dans tous les coins de l'univers on lui rendit hommage. Le ciſeau fut employé par-tout à lui élever des ſtatues ; ici, la richeſſe les tailloit en marbre ; là, les Pâtres heureux les tailloient en bois : auprès des ſtatues de la Beauté s'éleverent des ſtatues à l'Amour. Ce Dieu dut auſſi le jour à la Beauté :

eh ! qui de nous n'a connu ſa puiſſance? Vous ſeule, aimable Laure, vous ſeule en qui nos yeux croient voir encore le modele accompli de la Divinité de Chypre & de Paphos, vous ſeule ne connoiſſez ni le pouvoir de la beauté, ni les hommages de l'Amour. Un jour.... oui, un jour, un nouveau Prométhée viendra animer votre cœur. Ce feu du Ciel, qui ennoblit l'eſpece humaine, c'eſt l'Amour, & Prométhée ne fut qu'un Amant heureux, dont tous les ſiecles ont célébré la tendreſſe. Ce vautour qui ſemble le dévorer nuit & jour, ces chaînes qu'on dit qu'il a reçues ſur le Mont Caucaſe, ne ſont qu'un emblême ingénieux de l'Amour. Eh! qui de nous, dès qu'il aime, ne ſe ſent retenu par d'invincibles chaînes ! qui de nous, en proie à mille deſirs, à mille ſoupçons, ne ſe ſent déchiré par un vautour? Ces entrailles toujours déchirées & toujours renaiſſantes, c'eſt un cœur déſeſpéré qui jure de ne plus aimer, & qui le lendemain aime avec plus d'ardeur encore.

Ces deſcriptions charmantes ne ſe faiſoient point avec la même rapidité que nous les retraçons. Felino parloit de

l'amour en Amant, & nous n'en parlons qu'en Hiſtoriens. Laure l'écoutoit ; ſon ame ſembloit s'embrâſer, & ſon œil plus animé, ſon ſein plus agité, ſembloient marquer les gradations de l'amour. Laure ne vouloit plus expliquer qu'Ovide, parce qu'elle aimoit Felino. Le choix de nos lectures dépend ſouvent de la ſituation de notre ame. Les livres dont le ſtyle eſt tendre, les tableaux dont le ton eſt doux, ſont préférés par les ames ſenſibles & foibles : elle quittoit Felino plus tard, & revenoit à lui plutôt qu'à l'ordinaire. Elle n'avoit point dit à ſon Précepteur, je vous aime, elle n'avoit pas même annoncé du plaiſir à être aimée... Mais malgré ſon ſilence, Felino étoit ſans crainte : elle m'écoute, diſoit-il, elle me cherche, donc elle m'aime. Juſques-là Laure avoit regardé d'un œil aſſez indifférent la parure de Felino. Ce n'étoit plus la même choſe. Aujourd'hui, diſoit-elle, vous n'êtes pas bien ; cette boucle ne retombe pas aſſez ſur l'oreille. Le lendemain, elle diſoit, la couleur de cet habit ne vous va pas : une autrefois, vos dents ne ſont pas aſſez blanches ; & de jour en jour, Felino corrigé d'un défaut, & inſtruit par

le goût de Laure, prenoit un extérieur plus aimable. Il fut bientôt au niveau des plus charmans petits-maîtres de Sienne ; il conserva sur eux cette supériorité que donnent le génie & l'étude ; & il sentit qu'il pouvoit lutter, comme Hercule, contre ces nouveaux Pygmées que l'amour fait naître & jargonner. Une nuée de ces êtres du jour venoit bourdonner autour de Laure. C'étoient autant de rivaux que Felino pouvoit craindre ; il les brava tous. Ils étoient orgueilleux en raison de leur ignorance ; Felino étoit fier en raison de son savoir. Nous avons dit qu'il ne faisoit point de cas du nom & des dignités. Il alloit donc de pair avec tous ceux qui osoient lui disputer la préséance. La nature, disoit-il, ne connoît point de rang, l'amour encore moins, la science & la vertu n'en admettent point. Je suis homme, & les hommes me doivent les égards que je leur dois : c'est à la beauté, c'est à Laure à m'assigner la place inférieure.

Ce n'étoit point Laure qui pouvoit penser à le rabaisser : elle l'élevoit au contraire toujours jusqu'à elle, ou plutôt elle descendoit jusqu'à lui. Félino sou-

vent négligé dans le fallon, ou à table, étoit condamné à faire des repas silencieux, ou à répondre à des questions parasites. Laure alors redoubloit de prévenances, l'interrogeoit, l'appelloit, lui sourioit, tournoit tous ses regards vers Felino, qui soutenoit ce rôle charmant avec autant de graces que de sensibilité. Aussitôt qu'elle pouvoit le rencontrer tête à tête, elle le dédommageoit d'un siècle de contrainte. Que la journée m'a paru longue, lui disoit-elle quelquefois! On parle, on a beaucoup parlé; qu'a-t-on dit? rien. — Oh! rien, disoit Felino, on se rapproche, on témoigne de la joie de se trouver ensemble, on croiroit que rien n'est plus vrai. — Oh! il n'en est rien. — On se fait des confidences, on affiche l'amitié la plus tendre; l'affiche est belle, mais la scène qui s'ouvre, est un tableau de perfidies, de noirceurs, de calomnies, ou tout au moins de médisances. Mon ami me livre gaîment au ridicule, marque avec un crayon noir des inconséquences légères, montre au doigt la moindre tache; on ne voit que de ces amitiés là. — Oui, on ne voit que de ces gens-là, des espions. — Oui, belle Laure, des espions.

— Des yeux ! qui voient ce qui n'existe pas. — Qui devinent, qui...., Ah ! Laure, que ce sont d'étranges yeux pour l'amour. — On n'ose se regarder. — Les méchans ! il faut se contraindre devant eux. — Ils diroient. — Que ne diroient-ils pas ? — O jugez, mon cher Félino, si la journée ne paroît pas bien longue. — Très-longue ; c'est un poids énorme qu'un jour ainsi passé. — Felino tomboit aux genoux de Laure, prenoit sa main qu'il couvroit de baisers. — Mais quand la journée se termine si heureusement, répondez Laure, n'est-on pas bien dédommagé. — Oui, répondoit-elle ; & Felino étoit transporté d'aise. Mais, lui disoit-elle, savez-vous qu'il faut absolument nous tenir sur nos gardes. Si on nous entendoit, si on s'appercevoit ! vous seriez perdu... je suis bien à plaindre.... Nous ne nous observons pas assez ; nous sommes trop souvent ensemble ; nous y sommes trop long tems. Il faut avoir l'air de ne pas nous rechercher. Il faut que le hazard semble nous amener sur les pas l'un de l'autre. Je ne veux plus vous prévenir en public, je veux vous parler avec indifférence. Vous êtes trop libre devant Ma-

rianne. Nos Femmes-de-Chambre ſont plutôt des ſurveillantes ; ce monde là eſt tout œil, toute oreille, & toute bouche ; il voit tout, entend tout, répète tout ; une déſeſpérante curioſité l'attire toujours ſur nos pas ; on ne ſauroit trop prendre de précautions avec ſa Femme-de-Chambre ; le décri de bien des maîtreſſes honnêtes eſt ſouvent parti de la bouche d'un Laquais ou d'une ſervante. — Felino convenoit de la ſageſſe de ces réflexions ; mais diſoit-il, ſi vous allez me traiter avec froideur, je vais y perdre beaucoup, & on dira que cela n'eſt pas naturel ; cette réſerve paroîtra ſuſpecte, je ſuis de la maiſon, un peu de familiarité nous eſt permis. Parce que vous craignez qu'on devine votre ſecret, vous ſuppoſez qu'on imaginera que vous en avez un. Croyez-vous que tous les yeux vont être ouverts ſur nous ? Belle Laure vous vous trompez, vous allez trop loin. — Laure ne demandoit pas mieux que de convenir d'un tort. C'eſt ainſi que finiſſoient la plupart de leurs journées.

Ils auroient ſans doute pu jouir longtems d'une tranquillité qui étoit due à leur tendreſſe, & à leurs vertus. Ils s'aimoient ;

ils se trouvoient souvent seuls, mille désirs naissoient : la pudeur n'avoit jamais rougi de leur entretien. C'étoit l'amour le plus tendre & le plus pur : le plaisir d'être ensemble, de ne se voir que tous deux, de s'entendre, de se deviner ; ce plaisir qui ne suffit plus à nos jouissances, étoit tout ce que Laure & Felino demandoient au Ciel. Un baiser sur la main, une main pressée, & ils se séparoient contens l'un de l'autre.

L'envie ne dort point. La société à aussi ses vipères, & ses serpens. Le caractère de ceux-ci est d'empoisonner toutes les actions d'autrui. Condamnés à ne jamais voir comme les autres, ils trouvent toujours un prétexte plausible pour blâmer une démarche innocente ; la censure publique paroît leur avoir été confiée, de droit divin ; & les plus mépriſables de tous les êtres, par leur conduite, se rendent les arbitres des réputations.

Laure & Felino avoient le malheur d'être connus d'une de ces vieilles vipères qu'une cruelle expérience & le mépris général n'avoient pu corriger : le sourire sur les lèvres, la perfidie dans le cœur ;

tel étoit le vieux Sanion. Sans principes & sans mœurs, jamais il n'avoit approché dans sa jeunesse une femme, sans lui préparer un remord : la tromper, publier sa foiblesse, chansonner ses douleurs, ou sa vertu, telle avoit toujours été la tâche de Sanion ; & comme il n'avoit fréquenté des femmes que dans de coupables intentions, il ne pouvoit supposer qu'il existât entre un homme & une femme des liaisons chastes, une amitié sans salaire. S'il n'avoit jamais respecté le secret de la timide Beauté qu'il séduisoit, il n'avoit pas été plus délicat à l'égard de ses amis. Il payoit cher leur confiance, & jamais il ne s'abstint de grossir leurs défauts, ni de leur prêter des ridicules. Complimenteur éternel, officieux, caressant & plein d'esprit, Sanion alloit au devant de tout le monde, & il n'y avoit personne qui avant d'avoir été trompé, n'accusoit d'injustice le bruit public qui le déshonoroit, & qui disoit à voix basse : *fermez votre porte à Sanion, si vous voulez vivre tranquille.* Mais qu'on se repentoit bientôt de n'avoir point ajouté foi au bruit public !

Laure & Felino avoient à redouter en-

core un autre personnage. Celui-ci étoit, ou se disoit ouvertement leur ami. Il n'en étoit que plus dangéreux ; mais il nuisoit du moins sans vouloir nuire. Nous allons essayer d'esquisser son portrait.

Vanina avoit une humeur douce, & un caractère très-liant : il s'insinuoit avec tant d'adresse, il savoit si bien attaquer le côté foible de ses amis, il revenoit si souvent à la charge, qu'à force d'importunités il arrachoit le secret qu'on ne vouloit point lui confier. Pour y parvenir, rien ne lui coûtoit : mille services rendus c'étoit trop peu. Il achetoit en un mot très-chèrement la confiance ; & ses amis, avant d'avoir rien fait pour lui, lui devoient beaucoup de reconnoissance. Vanina ne négligeoit aucune occasion d'être utile, ou plutôt il s'assuroit de loin un empire absolu sur ses amis, en les circonvenant d'une foule de gens qui étoient à sa disposition. On ne pouvoit être fâché contre lui, qu'on n'entendît aussitôt la voix de ses créatures s'élever en sa faveur. Personne ne poussoit aussi loin que lui le talent d'obliger. Vouloit-on un Laquais ? Vanina connoissoit un excellent sujet : on prenoit un Laquais de sa main.

Vouloit-on un Maçon ? Vanina préſentoit auſſitôt le plus habile Maçon de la Ville. Avoit-on beſoin d'argent ? il mandoit le plus honnête des uſuriers, ou prêteurs ſur gages. Avoit-on une fille à marier ? il trouvoit un mari. Vanina ſembloit avoir un catalogue de tous les ouvriers, de tous les épouſeurs, & de tous les Marchands qu'il prenoit, du ſoir au matin, & diſtribuoit à droite & à gauche. Malheureux dans ſes choix, il ſe trompoit preſque toujours, eſſuyoit des reproches piquans, il n'en revenoit pas moins à la charge, rien ne pouvoit le guérir de ſa manie officieuſe. Enfin Vanina une fois impatroniſé dans une maiſon, devenoit le maître ; il vouloit tout voir, tout ſavoir, tout fronder ; on ne voyoit bien que par ſes yeux, on ne pouvoit bien parler s'il n'avoit ſoufflé l'expreſſion ou la penſée, & un ami nouveau ne pouvoit avoir les qualités requiſes, s'il n'avoit été préſenté de ſa main : on eût pu l'appeller le tiran de l'amitié.

Vanina n'étoit pas diſcret & croyoit l'être. Nous aurions mal ſaiſi la nuance de ce défaut ſi nous en reſtions là. Vanina étoit très-diſcret envers les perſonnes avec

lesquelles il n'avoit point de relation immédiate. Mais il ressembloit à ces personnes qu'on rencontre quelquefois, qui ont beaucoup d'amis, & qui honorant l'amitié plus qu'il ne faut, établissent une communauté qui ne devroit pas exister, & vont déposer dans le sein de l'un, les secrets tirés du sein de l'autre. Vanina avoit un nombre considérable d'amis à qui il disoit tout, de sorte que rien n'étoit secret. Sans qu'il eût cru avoir commis la moindre indiscrétion, il étoit coupable de mille infidélités. Achevons de peindre ce caractère singulier; le tableau peut servir de leçon à bien des gens, & faire la censure de beaucoup d'autres.

C'étoit toujours avec le ton du plus grand intérêt que Vanina, étoit indiscret. Son ami qui vouloit le pénétrer, n'avoit qu'à lui dire : D'où venez-vous ? — Je viens, répondoit-il, de quitter Dorviane. — Dorviane ! il est honnête. — Oui, il a un cœur excellent, bon ami, rempli d'esprit, de science, un commerce sûr, je lui suis infiniment attaché; c'est bien dommage qu'il soit si vain, qu'il ait des ridicules; je le gronde du matin au soir, il m'écoute, il promet de se

corriger ; leçon perdue, j'en ſuis au déſeſpoir. — On dit qu'il vit mal avec ſa femme, qu'il a des torts avec elle. — Il ne faut point croire tout ce que l'on dit : cependant il eſt quelquefois trop exigeant. Je me ſuis apperçu qu'il mettoit de la dureté dans l'expreſſion, dans les manières ; ce n'eſt pas que ſon cœur ſoit changé, c'eſt bien la plus belle ame! — Ses affaires vont mal, on dit qu'il eſt aux expédiens. — Eh ! voilà le public ! toujours des bruits courans : il eſt réglé, ſage, un ordre étonnant.....; il eſt vrai qu'il a fait l'année paſſée, une dépenſe un peu forte, il a la manie de bâtir & de planter, il enſevelit ſes revenus dans la terre : mauvaiſe combinaiſon. C'eſt bien dommage, je lui ſuis infiniment attaché. — On ſe plaint de lui, ſes amis l'accuſent d'ingratitude. — Calomnie ; ce n'eſt pas que je n'aie quelquefois à me plaindre de lui : il a des diſtractions fréquentes, je l'ai vu héſiter à m'obliger une fois : j'ai été témoin d'un trait ; ſi je n'avois pas connu la bonté de ſon cœur, en vérité, je n'aurois ſû que penſer ; c'eſt dommage, je lui ſuis infiniment attaché. N'allez point

répéter

répéter ceci, c'eſt un ſecret que je vous confie.

C'étoit de cette maniere & avec cette tournure que Vanina, avec l'air de plaindre & d'aimer ſes amis, faiſoit de leurs vices ou de leurs défauts une cenſure amere & terrible : nos Lecteurs peuvent maintenant chercher dans le monde l'original de ce tableau ; ils l'y rencontreront. Il y a peu de cercles où l'on ne finiſſe par la ſatyre de l'ami abſent, après avoir commencé par ſon éloge : cette maniere marque la nuance qui diſtingue l'ami de l'ennemi. Le dernier commence par la ſatyre, ſe diſpenſe de cette hypocriſie de langage, & par-là devient moins dangereux ; l'autre réaliſe ce proverbe très-ancien : *il n'eſt pire ennemi, qu'un ami indiſcret.* Il fait beaucoup de mal, ſans avoir l'intention d'en faire.

Plaignons Laure & Felino d'être tombés dans les mains de Sanion & de Vanina. Leur ſecret fut bientôt ſurpris & divulgué. Sanion, qui appelloit hautement Felino ſon ami, qui lui écrivoit les billets les plus tendres, ne manqua pas de parler de ſes amours avec peu de ménagement, & de perſiffler. Il choiſit pour

le théâtre de ſes plaiſanteries une table nombreuſe, où des convives, au hazard raſſemblés, n'avoient aucun intérêt à défendre Felino, ſourioient au perſifflage, & retenoient le trait le plus ſaillant. On ſut donc que Felino étoit aimé de Laure. L'amour de l'ordre ſembloit animer Sanion. Que deviendrons-nous, diſoit-il, ſi des valets prennent à tâche de ſéduire nos filles? Quel abus monſtrueux! Les conditions vont être bouleverſées; la corruption deviendra générale. — On frémit, on fut indigné contre Felino; on ſortit de table en ſe promettant bien d'avertir le pere de Laure. Sanion, un moment après cette ſortie, s'étoit empreſſé d'inviter Felino pour le lendemain, & il finiſſoit ſa lettre de la ſorte: « Venez-» y, mon très-cher Felino, il ne peut y » avoir de fête, ſi mon ami ne vient » occuper une place ».

Dans le même tems, Vanina alloit faiſant l'éloge de Laure, & finiſſant par déplorer ſon aveuglement qui la précipitoit dans les bras de Felino. C'eſt bien dommage, diſoit-il, que ſon cœur brûle pour un objet ſi peu digne d'elle; il louoit auſſi Felino; c'eſt bien dommage, diſoit-

il, qu'une malheureuse passion l'ait rendu aussi audacieux! — Ces tristes réflexions répétées vingt fois par jour à vingt personnes différentes, circuloient, & dans la circulation prenoient un corps & une âpreté qu'elles n'avoient point eues dans la bouche de Vanina. C'étoit un canevas qu'il avoit laissé échapper, qu'on avoit ramassé, & que chacun brodoit & bigarroit à sa maniere.

Les laquais qui, placés autour d'une table, derriere le siége de leurs maîtres, voient & entendent, & se permettent quelquefois de persiffler dans l'antichambre les mines ou les airs des petits-maîtres & des prudes, avoient entendu Sanion déclamer contre Felino. Ils n'avoient pas manqué d'ajouter des réflexions aux déclamations de Sanion; ils les avoient faites à voix haute; & déjà dans le logis de Laure, l'office, le vestibule, l'antichambre & la cuisine répétoient les propos de Sanion; la femme-de-chambre en fut instruite avec tout le monde. Mademoiselle Mariane avoit servi plus d'une maîtresse à aventures, & ce service étoit tout gain. Elle recevoit des deux mains pour se taire, ne parloit pas moins,

seulement croyoit être fort discrete, en recommandant le secret à toutes ses amies, qui, sous la même condition, confioient tout ce qu'elles venoient d'apprendre à leurs voisins ou à leurs voisines. Mademoiselle Mariane avoit eu la douleur d'être réduite à l'inaction auprès de la jeune Laure. Laure écrivoit peu, ou point du tout à Felino; elle n'avoit pas connu le besoin des confidences: c'étoit un amour enfant qui se berce d'espérances, sourit au don d'une fleurette, n'a pour truchement que des regards bien tendres, & pour salaire, qu'un serre-main, ou un petit baiser sur le front. Laure dormoit d'un profond sommeil, soupiroit peu, ou si bas, que, quelque pénétration que Mademoiselle Mariane eût, il lui avoit été impossible de la prévenir, de lui parler, de venir à son secours. On connoît le langage de ses pareilles en tel cas. Eh quoi! Mademoiselle, vous soupirez! à votre âge c'est bien naturel; j'étois étonnée de ne vous avoir point entendue encore. Les soupirs sont les accens de l'ame. Heureuse celle dont l'ame a parlé: heureuse! non; car c'est quelquefois un malheur d'être sensible,

Ma bonne Demoiſelle, ſi je pouvois vous donner des conſeils.... — Et puis l'adroite femme-de-chambre pouſſe un ſoupir, ſe tait; & puis la jeune perſonne parle, & puis voilà la femme de-chambre devenue un agent néceſſaire au bonheur des deux Amans. Laure n'avoit point fourni d'occaſions à Mariane. Qu'elle étoit aiſe d'avoir appris à l'office que ſa maîtreſſe aimoit Felino, qu'on le trouvoit mauvais, qu'on en jaſoit! Quel vaſte champ s'ouvroit devant elle! Comme le Roman alloit s'allonger! Le beau rôle pour une confidente avec une maîtreſſe ſi jeune, ſi jeune, & un Amant d'une condition ſi inégale! Quels beaux traités de morale, à droite & à gauche! le pere, l'amant, la maîtreſſe, le monde; à tous ces gens-là il faudra parler un langage différent. Jamais femme-de-chambre ne parut auſſi contente que Mademoiſelle Mariane.

Il étoit huit heures du ſoir quand elle apprit l'hiſtoire des amours de ſa maîtreſſe; juſqu'à dix heures le tems lui parut bien long: vingt fois elle entra dans le ſallon, & ſous le prétexte de chercher tantôt une garniture, tantôt un falbala,

elle s'approchoit de Laure, lui faisoit des signes, donnoit des coups-d'œil parlans. Laure n'entendoit point ce langage, & restoit en place. Enfin elle sonna, cette heure si long-tems attendue; Laure se retira dans son appartement: elle ne disoit mot; une tendre préoccupation la rendoit silencieuse. La voilà assise devant une petite table courante; sur ses genoux son sac à ouvrage; elle fait du filet: c'est une bourse. Mademoiselle Mariane brûle de parler, ne sait par où commencer, pétille, met & remet ses deux mains dans les poches de son tablier, va, vient, s'assied, se releve. Qu'avez-vous, lui dit enfin Laure? vous n'êtes pas comme tous les jours. Oh! si fait, Mademoiselle; c'est que..... si vous saviez. — Laure n'est pas curieuse, & se tait; Mademoiselle Mariane est interdite. L'ouvrage fatigue Laure, l'aiguille tombe de ses mains; minuit étoit sonné, ses yeux se rappetissoient. — Il faut me déshabiller, Mademoiselle. — Voilà Mademoiselle Mariane qui ouvre les crochets, délasse le corset, & rend Laure dans ses premieres formes; car les corps, les baleines & les ceintures dégradent beaucoup les beautés

réelles qu'on a reçues de la nature, pour en substituer de factices. Laure, au lieu de perdre, ne faisoit que gagner dans le négligé; mais ce négligé étoit perdu pour elle : une jeune Demoiselle ne paroît jamais en public sans avoir pris dès le matin, devant une glace, sa robe & son maintien pour toute la journée. Une femme mariée, une coquette ont seules le privilege du négligé qu'elles savent si bien faire valoir. Mariane considéroit Laure.— Eh mais, ma bonne, dit Laure, il semble... — Que voulez-vous, Mademoiselle, j'ai du plaisir à vous voir; qu'un autre que moi en auroit davantage! — Eh, qui donc? — Belle finesse! ne le devinez-vous pas? — Laure rougit. — Oh! bon Dieu, non. Je ne sais rien, moi; eh, quoi deviner? — Vous pensez donc que je vais croire qu'à dix-huit ans passés, votre cœur dort encore; cela est-il possible? Vous êtes dans le monde, vous allez, vous venez; il est tems de rencontrer... Vous l'avez trouvé, j'en suis sûre. — Oh! mon Dieu, non. — Je parie; que je vous en fasse le portrait ressemblant. — Ah! je voudrois bien voir

cela. Mais vous êtes charmante ce soir, ma bonne; tenez, asseyez-vous, causons. — Je ne demande pas mieux, Mademoiselle; mais on pourroit nous écouter: permettez que je prenne des précautions. Mademoiselle Mariane sort, & revient un instant après sur la pointe du pied. — Personne ne peut nous entendre, tout le monde est rentré, excepté Lafleur. — Qu'est-ce qu'il fait? — Il dort auprès du feu; il attend Monsieur votre frere, qui rentre si tard, si tard! — Il est dérangé, mon frere, à ce qu'on dit. — Il joue toutes les nuits. — Est-ce bien vrai? Le jeu a, dit-on, des suites si funestes! — Terribles, Mademoiselle; il faudroit en prévenir Monsieur votre pere. — N'en faites rien; il est dur, mon Pere. Si mon frere mange son bien, n'aura-t-il pas le mien? Je lui en ferai toujours le partage. Mais causons, ma bonne, le portrait! — Eh bien, celui que vous aimez? — Je n'aime pas, je vous l'ai dit. — Soit; celui qui vous aime. — Encore une fois, personne ne m'aime; je suis tranquille, *tranquille*. — Soit; celui que je suppose. — Que vous supposez! c'est bien

dit. — Il eſt grand. — Grand. — D'une taille fine, & très-élancée. — Bien. — La jambe bien faite, le port noble, aiſé, un coup de tête fier, & quelquefois doux; de beaux yeux, ah! oui, de beaux yeux, Mademoiſelle. — Vous appuyez ſur les yeux. — C'eſt que c'eſt-là qu'on voit toujours briller ſes étincelles du feu qui brûle dans l'ame, & quand les yeux ſont éteints, dites l'ame eſt glacée. — Croyez-vous? — Oui, Mademoiſelle; tenez, les vôtres, par exemple, diſent beaucoup de choſes, auſſi votre ame... — Laiſſez mon ame & mes yeux; vous me tourmentez. — Un ſon de voix qui perſuade tout ce qu'il veut dire; ſouvent il n'a pas parlé, mais il a ſoupiré, & la moitié de la perſuaſion s'opere preſque d'elle-même. Jamais de ſons diſcordans, toujours l'accent propre, toujours l'inflexion eſt d'un parfait accord avec la penſée, avec le ſentiment: beaucoup d'eſprit, & cependant encore plus de naturel: on ſent qu'il parle avec eſprit, & on ſent encore mieux que cet eſprit vient tout ſeul. Le moyen de ne pas aimer un homme qui à tant d'avantages réunit un bon cœur! Une fem-

sibilité ; il est ame par-tout, & il n'a pas trente ans. Il faut l'aimer, Mademoiselle. — Il faut l'aimer, répete aussitôt Laure, frappée de la ressemblance de ce portrait. — Mariane suivoit de l'œil sa maîtresse ; elle la voyoit rougir, baisser les yeux, palpiter, palpiter, puis palpiter encore. — Je l'ai vu, reprit Mariane, au chevet du lit de sa maîtresse ; elle étoit malade ; il étoit observé, il ne pouvoit rien dire. Eh bien, cette contrainte ne lui faisoit rien perdre : on devinoit, on sentoit tout ce qu'il n'osoit dire ; & puis faut-il toujours parler ? Il étoit toujours là ; il devinoit toujours à propos le remede & le moment ; il étoit cent fois plus malade qu'elle. Je l'ai entendu une fois dire dans le jardin, en se promenant : Tout mon sang, tout, moi ; qu'elle vive, qu'elle vive ; ma vie est attachée à la sienne : c'est fait de moi, c'en est fait, si elle... Non, elle vivra. Elle vécut. Une heureuse convalescence vint calmer ses perplexités, & son visage étoit le thermometre sûr du rétablissement de sa maîtresse ; tous les degrés de santé étoient marqués sur son front par des rayons de

joie ; il lui chantoit, une fois qu'il étoit aux pieds de son lit, ces vers bien simples qu'il venoit de faire pour elle :

Une cruelle maladie
Nous désole tous deux ;
Mais votre sort est plus heureux,
Et je l'envie,
Et je l'envie.
Vous aurez bientôt la santé,
Mêmes appas, même gaîté ;
Et moi, Julie,
Si vous ne m'aimez,
Je ne guérirai jamais
De ma maladie.

Laure fut retirée de sa préoccupation par cette chanson. Felino l'avoit faite pour elle. Son secret étoit donc connu. — Ma bonne, vous n'y pensez pas : cette chanson... qu'est ce que cela veut dire ? Que prétendez-vous dire ? — Moi, rien, Mademoiselle ; c'est la chanson de l'homme charmant que je viens de vous peindre, qu'il a faite pour elle. — Qui, *elle ?* quel est *celui* ?... Parlez donc, parlez donc. — Je n'ai plus rien à dire. — Mais si, si, vous dis-je. — Non, Mademoiselle, non.

— Je connoissois déjà cette chanson. — Cela se peut; les personnes aimables sont si recherchées, par conséquent si connues! — Trêve de plaisanterie; mais c'est Felino qui en est l'Auteur. — Je le crois aussi, Mademoiselle. — Et c'est de lui que vous vouliez me parler. — Mais..... — Dites, dites donc. — Oui, Mademoiselle. — Et sur quelle apparence? — Sur sa figure. J'ai des yeux, je m'y connois; faut-il d'autres apparences pour trouver un homme aimable? — Mon Dieu, ce n'est pas cela; vous feignez de ne pas m'entendre. Sur quelle apparence, je vous prie? — Mademoiselle, puisque vous le voulez, cela est public. — Public, dites-vous? Public, ajouta Laure d'une voix tremblante; expliquez-vous. — Sanion le publie hautement, & vous blâme; Vanina ne le dit qu'à ses amis, qui sont en grand nombre, & vous plaint. Aujourd'hui même il s'est tenu des propos à la table de Sanion. Ce méchant vieillard sans mœurs, sans caractere, c'est lui qui... en vérité il lui sied bien. — Mais ma bonne, il n'y a pas un mot de vrai à tout cela. — Je le crois bien. — Vous le croyez; tenez, je n'aime point la plai-

ſanterie, parlez-moi de ſang-froid. Comment faire pour arrêter ces bruits? Si mon Pere en étoit inſtruit, voilà Félino renvoyé, moi dans un Couvent; comment faire? — Vous n'aimez pas Felino. — Mon Dieu, non. — Rien de plus aiſé que de vous éloigner de lui, que de l'éloigner de vous par beaucoup de réſerve, & par des dehors très-froids. — Croyez-vous que cela ſuffiſe? — Oui; on s'appercevra bientôt, même ſur votre viſage, qu'il n'en étoit rien. — Eſt-ce que cela ſe voit ſur les traits du viſage? — Eh, oui, Mademoiſelle; l'amour ne peut pas ſe cacher, il ſe trahit toujours lui-même: mais vous n'aimez pas, & rien ne vous ſera plus aiſé que de ramener l'opinion ſur votre compte. Si vous aimiez... — Si j'aimois... — Vous ſeriez à plaindre. Que d'efforts pour l'éloigner, pour s'obſerver! quel ſupplice! — Ah! oui, quel ſupplice! je le conçois; mais moi qui n'aime pas. — Et en diſant ces paroles, elle pleuroit, ſanglotoit. — Ma bonne, je vous remercie. — Et puis, comme par réflexion: — Qu'il y a de méchantes gens! — Le monde en eſt rempli: des envieux, des eſprits tracaſſiers. — Que je hais ce

maudit vieillard! me prendre, moi, pour sujet de ses calomnies, moi qui ne peux le lui rendre; le méchant homme! oh! je m'observerai; oh! ma conduite démentira tous les bruits, ma bonne, je vous remercie. Il est tard, laissez-moi. — Vous n'allez pas m'en vouloir, Mademoiselle? — Mon Dieu, non, je vous le promets; dites-moi toujours tout ce que vous aurez appris. — Je n'y manquerai pas. — Laure posoit ses bijoux à mesure sur sa toilette. Mariane prit une bague de moindre valeur que les autres. Oh! Mademoiselle, vous portez cela. C'est une horreur; du plus mauvais goût. Il faut troquer cela, ou le donner. — En disant cela, elle passoit la bague à son doigt. — Mais elle va à ravir, on diroit qu'elle est faite pour moi; je suis tentée de la garder. — Eh bien gardez la, ma bonne, je désirerois qu'elle fût plus riche; laissez-moi, j'ai besoin de repos. Mariane baisa la main de sa jeune maîtresse en signe de reconnoissance. C'étoit le premier présent qu'elle recevoit de sa Laure; sans cette nouvelle circonstance, il eût été douteux qu'elle en eût jamais reçu; & c'est ainsi que les valets s'emparent de

l'ame ſouple & neuve de leurs maîtres, dès qu'ils ont des paſſions ou des vices.

Ce n'étoit pas le ſommeil que Laure cherchoit, c'étoit la tranquillité. Elle en avoit beſoin. La circonſtance étoit critique. D'une ſeule démarche alloit dépendre ſa réputation. Un premier pas ſe fait en tremblant; Laure trembloit. Elle étoit timide, mais elle n'étoit point foible: tout en ſe raffermiſſant dans le deſſein d'aimer Felino, elle faiſoit des projets de ſauver les apparences, & de tout braver ſi elle ne pouvoit venir à bout de concilier ſes ſentimens avec ce qu'elle devoit à l'opinion publique. Déjà elle avoit peſé ſes devoirs envers ſon père; déjà elle avoit apperçu la limite où le pouvoir paternel venoit échouer; déjà ſon eſprit la ſervant auſſi bien que ſon cœur, lui avoit fourni des réponſes à tous les argumens. Déjà elle avoit dit: l'homme eſt né libre; il doit l'être quand il ne nuit point à ſes ſemblables. Aimer ce n'eſt que remplir le vœu de la nature, de ſottes convenances ont élevé des barrières, l'amour doit les renverſer; celui qui me plaît davantage eſt à coup ſûr mon égal; ſi je l'aime, il eſt au-deſſus de moi, puiſque

de lui seul dépend mon malheur, ou ma joie. J'aimerai : je le dirai hautement, à mon Père même, s'il veut abuser de son autorité. Auparavant j'userai des ménagemens ordinaires, je tâterai mon cœur, on doit me savoir gré du sacrifice. Si un monde injuste & exigeant, prétend davantage, il a de ce moment perdu tous ses droits sur moi. Je reprends ma liberté & j'en ferai usage. Laure passa la nuit au milieu de ces résolutions.

A son lever la porte fut fermée à Felino, il s'étoit présenté à l'heure ordinaire, il portoit toujours un Virgile dans sa main, ou des cartes de Géographie, c'étoit le prétexte, & l'excuse de leurs longs entretiens. Une carte étoit ouverte sur une table, le compas étoit à côté : mais la main de Laure badinoit avec l'instrument, & les yeux de Felino avoient à parcourir des objets bien plus intéressans pour lui que les lignes & contre-lignes d'une mappemonde : il voyoit tout à la fois l'univers entier dans les yeux de Laure ; la place qu'il occupoit auprès d'elle, étoit pour lui le point le plus délicieux du globe. La démonstration du système planétaire lui échappoit, il

avoit des astres plus puissants à consulter. Sous son habit il portoit toujours un bouquet. Il commençoit toujours par en faire hommage à la belle Laure, & cet hommage étoit suivi de celui de sa pensée, aussi fraîche & aussi pure que les fleurs qu'il présentoit.

Mariane le reçut dans l'antichambre de l'appartement de Laure : Mademoiselle, lui dit elle, ne peut pas étudier ce matin, elle vous prie de l'excuser, si elle ne vous en dit pas elle-même les raisons. — Eh ! quelles sont ces raisons, demanda Felino ? — Mademoiselle ne se porte pas bien. — Elle est malade ? — Oui, Monsieur. — A-t-on appellé des secours ? — Non, Monsieur. — Il en faut, Mademoiselle, il en faut, je vais dans l'instant. — N'en faites rien, Monsieur, cela se passera. — J'ai moins, bien moins de sang froid que vous, je vais, dans un instant. — Encore une fois, Monsieur, n'en faites rien, il n'en est pas besoin. Mademoiselle a un de ces maux qui n'empêchent point d'aller, de causer.. un mal de femme enfin ; dans une heure il n'y paroîtra plus. — Et je ne puis la voir ? — Non, Monsieur ; l'étude de la Géo-

graphie eſt pénible, & rend malade. — Il ne ſera pas queſtion de leçon, que je la voye, que je ſois raſſuré par mes yeux. — Non, Monſieur; cela n'eſt pas poſſible. — Mademoiſelle n'a point fermé ſa porte, cela n'eſt pas poſſible. — Très-poſſible, Monſieur. — A moi! nommément à moi! — A vous, Monſieur, nommément à vous. — Cet ordre m'étonne; mais ſi vous lui diſiez. — Tout a été prévenu d'avance; on m'avoit répondu ſur votre obſtination; porte fermée. — Je ſais auſſi bien qu'un autre, combien les ordres de votre maîtreſſe doivent être reſpectés, dites-lui qu'ils ſeront toujours ſacrés pour moi. — Oui, Monſieur.

De dépit Félino s'éloigne avec précipitation; un mouvement de fureur l'entraînoit, il deſcendit l'eſcalier ſans voir perſonne, il courut le long d'une terraſſe. Ces premiers mots lui échappèrent; Laure ne m'aime plus! Laure ne m'aime plus! répétoit-il, en marchant à grands pas! ces momens étoient cruels; il ne réfléchiſſoit point; il n'avoit qu'un ſentiment, celui du déſeſpoir. Bientôt l'empreinte de la douleur eût altéré ſon viſage; Laure ne m'aime plus! ſe répétoit-il.

Laure avoit écouté sa Femme-de Chambre, elle avoit entendu Felino, elle avoit été tentée de révoquer l'ordre : aussitôt qu'elle l'avoit entendu s'éloigner, elle s'étoit approchée de la fenêtre, & derrière la gaze claire d'un rideau, elle suivoit de l'œil le malheureux dont elle soupçonnoit la douleur ; trois fois elle avoit porté sa main sur les glaces pour les entr'ouvrir, & se montrer. Mariane l'en avoit empêchée... Ah ! si Felino avoit pu deviner : Laure ne m'aime plus, disoit-il, il auroit bientôt changé de langage. Elle m'adore, auroit-il répondu.

Dire qu'il formoit le projet de s'éloigner à son tour de Laure, ce seroit donner à Felino une ressemblance avec tous les amans du commun, qu'il n'avoit point. Ce projet n'entroit point dans sa tête, où plutôt il n'en faisoit aucun. Aimer toute la vie eût été l'unique qu'il eût pu former : mais en fait-on de pareils dans le désespoir. Quand tout échappe, quand on n'a plus qu'à mourir, quand la mort devient un bien..... J'en mourrai, s'écrioit-il, j'en mourrai ; il ne disoit pas, mourons, le dessein ne lui en étoit point venu. C'étoit l'ouvrage de la

douleur, & non celui d'une réſolution priſe avec fureur : qu'il étoit à plaindre le malheureux Felino !

Eh ! qu'eſt-ce que l'Amour ? s'il fait tant de maux dans un inſtant. Ce ſont les ravages de la foudre, incendies longs & terribles, qu'un éclair a allumés. Laure ne lui avoit point dit, je ne vous aime plus ; ſa porte ſeulement fermée pour un jour ; cette porte que l'amour devoit tenir ſans ceſſe ouverte, & de laquelle Felino n'étoit jamais ſorti parjure, ni moins amoureux ; il avoit plu à Laure de la fermer, voilà un amant au déſeſpoir ! Eh ! depuis quand un caprice feroit-il défendu à la beauté ! Eh ! quelle ſera la marque de ſa puiſſance, ſi la beauté ne peut nous éloigner, & nous rappeller à ſon gré ! O Felino, vous n'aviez pas vécu avec votre ſiècle, avec les femmes. Vous aviez rencontré un cœur neuf, & les réſiſtances vous étoient inconnues. Oh ! ſi vous aviez été pouſſé par une étoile cruelle aux pieds d'une de ces femmes fauſſes qui ont tant de charmes, qu'on ne peut quitter, & qui ont tant de plaiſir à nous tourmenter ! ô Felino, votre cœur eût été moins acceſſible à la douleur : vous auriez ſçu

que l'amant qu'on ne veut plus voir, n'eſt pas celui qu'on n'aime plus ; on regarde avec aſſurance celui-ci, & on craint de rencontrer l'autre. Encore une fois qu'eſt-ce que l'Amour ? Avec quelle rapidité prodigieuſe il nous élève & nous précipite ? Un coup de baguette, & un déſert eſt transformé en des jardins d'Armide ; & les jardins de l'Aſie ſont tout-à-coup métamorphoſés en cavernes ténébreuſes, où l'oiſeau de la nuit vient confondre ſes cris affreux avec nos gémiſſemens. En amour le précipice eſt ſous le trône. Le berger devient Roi, le trône s'écroule, le Roi n'eſt qu'un malheureux qu'on ne connoît plus, dont la deſtinée eſt pareille à celle de ces infortunés que la loi attache ſur un banc de douleur, avec une chaîne qu'ils mordent, ſoulèvent, & ne peuvent rompre, & qui ne peuvent cacher la honte de leurs fers. — Hier, diſoit Felino, hier j'étois ſon égal ; elle m'aimoit : aujourd'hui, je ne ſuis plus rien ; elle ne m'aime plus. Hier je lui parlois ; c'étoit un langage ſi doux ! Elle alloit, elle venoit, j'allois, je venois ; c'étoit moi, c'étoit toi, c'étoit elle, c'étoit *nous* ; le plus tendre valoit mieux

que l'autre ; nos rangs étoient écrits dans nos yeux, & un ſourire élevoit l'un au deſſus de l'autre. Aujourd'hui, que lui dirai-je ? Devenu étranger, ſais-je quelle langue il faut lui parler. Confondu dans la foule de ſes amis, ou de ſes frivoles connoiſſances, ſerai-je apperçu ; quel rôle vais-je jouer ? la voir, l'entendre, hélas ! ce n'eſt ni la voir, ni l'entendre. Ce n'eſt plus la même voix, ce n'eſt plus la même perſonne ; ce ſera Mademoiſelle par-tout ; elle n'étoit Laure qu'avec moi, qu'avec moi. Je n'étois Felino que pour elle ; elle va donc m'appeller Monſieur... ſi elle l'oſoit ! ce ſeroit une injure la plus grande..... Ah ! Laure, il ſeroit bien vrai que vous ne m'aimeriez plus !

L'heure du dîner s'approchoit ; les convives s'avançoient ſur la terraſſe ; Sanion étoit parmi eux. Vanina marchoit à côté de lui. Sanion apperçut Felino, il étoit accoutumé de lire ſur les phyſionomies ; il lut en gros caractères ſur le front de Felino, l'excès de ſa triſteſſe ; il le montra au doigt & ſe prit à rire. Vanina hauſſa les épaules, & fit un geſte de pitié ; Sanion ſe permit des réflexions piquantes,

Vanina plaignit Felino ; Sanion disoit, vous verrez qu'une Demoiselle de qualité ne pourra avoir des volontés, sans affliger un insolent de cette espèce ; ne devroit-il pas se souvenir du nombre des dégrés qu'il a été obligé de monter pour arriver jusqu'à Laure ? Dans le même moment Felino passoit auprès de lui. Il l'appelle, lui serre la main : mon cher Ami, lui dit-il, vous êtes d'un triste à faire peur : vous vous trahissez vous même, mon Ami. Et a peine Felino eut tourné le dos, que Vanina reprit : le faquin ! qu'un bon exemple seroit nécessaire ! Vanina prenoit la défense de Felino & finissoit toujours par dire, c'est dommage que l'Amour l'ait rendu si audacieux. Felino alloit entrer dans le vestibule ; Laure en sortoit, elle étoit brillante de graces. Felino saisi, à cette vue, de joie & de peine, ne pouvoit s'exprimer. Laure sourioit, ce sourire fit sur l'ame de Felino, ce qu'un rayon de l'astre du jour fait sur la terre, après une journée d'orages ; il respiroit. Comme vous voilà fait, lui dit Laure ; vous êtes laid, je n'ose pas vous regarder. Allez reparer ce désordre. — Ah ! Laure, Laure, reconnoissez tout l'em-

pire que vous avez sur moi ; un mot de vous, un seul mot, fera toujours mon bonheur, ou mon tourment. — J'en sais plus, j'en vois plus que vous ne pourriez m'en dire. J'ai à vous parler après le dîner, tâchez de venir m'attendre sous le berceau du Nord, je vous apprendrai bien des choses. Méfiez-vous de Sanion ; c'est un vieillard scélérat ; il vous careſſe & vous déchire tout à la fois ; mais allez vous habiller ; allez donc, on nous observe, & Sanion ne manque pas de faire des commentaires à sa guise. O le méchant vieillard !

Un moment avoit remis le calme dans ce cœur agité. Il descendit bientôt couvert d'une modeste parure ; l'éclat de sa personne ne partoit point de la dorure de son vêtement ; sa tête, sa contenance, ennoblissoient l'ensemble, & lui donnoient un air de richesse & de luxe que son habit n'annonçoit pas ; en un mot l'habit ne faisoit point valoir l'homme. Il prit place à table, salua avec une douce fierté tout le monde ; un coup-d'œil de Laure, lui dit : vous êtes bien, soyez tranquille & souriez à tout le monde. Felino entendit ce langage, & fut de la plus décente

décente gaîté. Il n'étoit pas un de ceux qui étoient instruits de son amour pour Laure, qui ne dît : *Le hazard l'a bien mal servi ; il devoit naître l'égal de Laure.*

A peine on avoit desservi, que Felino se promenoit déjà sous le berceau du Nord. L'espérance l'y avoit amené : il souriroit d'avance à la pensée du bonheur dont il alloit jouir. Laure se fit attendre ; il n'étoit pas décent qu'elle s'éclipsât aussi promptement que lui ; qu'elle prît la même route. La disparition d'un homme est légère, celle d'une jeune femme est marquante. Laure resta, attendit la nuit, prétexta un mal de tête, se fit conduire dans sa chambre, accepta le bras de Vanina, qui fut témoin des arrangemens qu'elle prenoit pour se coucher ; dès qu'il l'eût laissée en paix, elle descendit dans le jardin par un petit escalier, & accourut sous le berceau. Felino ne la voyoit point venir, il étoit nuit, mais le frottement de la soie, & son cœur lui annoncèrent Laure il vint au devant d'elle. — C'est vous enfin, je désespérois de vous voir. — Cher Felino, qu'on est à plaindre, quand on a tant de surveillans à tromper ! — Eh ! que pouvez vous craindre ? qui

peut soupçonner le mystère de nos amours? — Tout le monde. Sanion en plaisante, Vanina vous blâme; dans ce moment peut-être mon père est instruit. Voilà le motif du rendez-vous que je vous ai donné. Aidez-moi de vos conseils? Je n'ose m'arrêter sur le parti que nous devons prendre. C'est à vous, Felino, à venir à mon secours, fixez mes irrésolutions. — Je vous entends, dit Felino, & je vous obéirai. La fuite est le seul parti qui me convienne. Il est bien cruel! je vous ai donc vue pour la dernière fois, chère Laure? — Croyez-vous que je me sois proposé un si grand sacrifice? Je vous verrai, mais ailleurs que chez mon père. En quittant la maison, qui vous oblige de quitter la Ville? Qu'avez-vous à craindre de mon père, quand vous ne serez plus chez lui? — Chère Laure, tout ce que j'ai à craindre, c'est une persécution dont vous serez la victime, cette idée me désespère. Vous souffrirez; il faudra bien céder; témoin malheureux de vos douleurs, & de votre changement forcé, je ne vivrai que pour sentir mille tourmens. — Avez vous oublié, Felino, que Laure a une ame fière; elle donne aujourd'hui aux

bienséances tout ce qu'elle doit, en vous engageant à vous éloigner ; le monde n'est plus le Juge de mes sentimens ; ce qui se passe dans mon cœur, ce qui se passe sous mes lambris silencieux, ne l'intéresse point ; sa Jurisprudence finit où s'élève le tribunal de la conscience. Je ne dois compte de mes sentimens qu'à moi. Voilà ce que je répondrois à mon père, s'il abusoit de son autorité : mais peut-être allons-nous trop loin ; ne hâtons pas l'instant de notre séparation ; engagez seulement Sanion à se taire : — Oui je le contraindrai au silence, ce vieillard méprisable qui profane le nom de l'amitié à chaque instant du jour, qui me caresse, pour que je me présente devant lui sans défense, qui abusant des droits inséparables du grand âge, prodigue l'injure & le sarcasme : je le verrai, il se taira..., puisse-t-il n'avoir pas envenimé ses discours ; & puissent-ils avoir été écoutés par des ames honnêtes & indulgentes! Ah ! s'ils condamnoient l'amour que vous m'avez inspiré ; ils diroient, elle est plus que jolie, elle est plus qu'aimable, il la voyoit tous les jours ; il l'entendoit tous les jours....

O Laure ! le hazard qui m'a placé loin de vous, voulut que je fusse éternellement à vos pieds ! que cette place m'est chère ! vous adorer, vous adorer belle Laure, est le premier de mes vœux ; oui, tous les matins, à peine ai-je ouvert mes yeux à la lumière, que je les arrête sur votre portrait, je le salue, & je dis « image chérie » de celle que j'adore, recevez l'hommage » de ma première pensée. Recevez ce ten» dre hommage, ô vous qui me repréſen» tez si bien les traits de celle que j'aimerai » toujours.» Le soir je renouvelle le même langage, & pendant la journée, vous savez si je passe bien des momens sans vous dire, *Laure, chère Laure.* O qui vous aimera jamais si tendrement que moi! — Personne, reprit Laure, & je ne me soucie pas d'être aimée de personne autre que vous. Mais il y a une heure que nous sommes ensemble, il faut nous séparer. — Felino soupira profondément, — Vous soupirez ? — Je regrette ce tems où l'œil de l'envie encore fermé, ne promenoit pas sur notre conduite sa cruelle lumière ; où ignorés, vous, regardée comme un enfant, moi, comme un homme sans conséquence, on ne se doutoit pas

que j'étois l'homme le plus tendre peut-être, vous la plus dangereuse de toutes les jeunes femmes. Heureuse ignorance ! jours de bonheur ! c'est dans ce calme enchanté, que votre cœur, que le mien, s'ouvrirent au plus doux des besoins, connurent le plus doux des plaisirs. J'osai vous aimer : Eh ! je vous devois ce premier hommage. Ah ! Laure, vous l'avez reçu, je crois vous voir encore ; vous étiez un jeune bouton, l'amour vous colora soudain de tout l'éclat d'une fraîche rose. Je n'avois rien vu, rien entendu jusques-là, de semblable à vous. Aimable candeur ! charmante innocence ! ah ! vous savez si jamais j'ai voulu écarter ce voile respectable de la pudeur, la première parure de la beauté ! vous m'écoutiez, vous rougissiez ; cette rougeur avoit mille charmes pour moi. Eh ! pourquoi ne l'aurois-je point aimée ? Ah ! malheureux celui dont l'amante ne fait plus rougir. Avons-nous jamais recherché les berceaux épais ? Avions-nous besoin d'un large feuillage pour nous couvrir. L'innocence a-t-elle besoin de se cacher ? Avons-nous jamais désiré l'abri solitaire d'une ombre silencieuse ? Nous avions des dé-

firs, ils s'écouloient auſſi vîte, & ils étoient auſſi purs que l'eau qui s'éloigne en roulant avec limpidité, de ſa ſource. J'étois plutôt votre ami; car l'amitié a toute la chaleur de l'amour, & plus généreuſe que lui, refuſe ſon ſalaire : dans ce ſens là, j'étois votre ami; aujourd'hui, à la douleur que j'ai éprouvée, j'ai bien ſenti que j'étois le plus déſolé des amans, ſitôt qu'il falloit vous quitter.

Ils ſe ſéparèrent enfin. Felino ne ferma point l'œil de toute la nuit. De longues rêveries qui ſe ſuccédoient, l'agiterent ſans relâche; les projets ſe mêloient aux rêves; mille craintes venoient le tourmenter. Que la couche d'un Amant malheureux eſt affreuſe! que la nuit lui paroît longue! Sanion, le méchant Sanion revenoit à ſa penſée : ce fut ſa premiere viſite du lendemain. Il ne prenoit point l'inutile peine de cacher ſon dépit ſous un air léger, à la maniere de ces Gladiateurs, qui, bleſſés & ſanglans, affectoient de ſourire en expirant. Qu'avez-vous, mon ami, lui dit Sanion, en lui tendant la main? vous n'avez pas aujourd'hui cet air charmant d'hier, vous m'affligez. — Sanion, je ne ſais point diſſimuler; je

suis ulceré. — Contre qui ? — Contre vous ? — Y pensez-vous mon ami ? — Vous osez m'appeller votre ami ; mais j'oubliois que chez vous l'amitié fût toujours bannale, & que vous appellez du nom d'ami le premier venu. — Felino, pensez-vous à ce que vous me dites ? songez-vous à la différence d'âge, à la distance... — Ma modération vous prouve que je respecte vos cheveux blanchis ; autrement vous ne seriez déjà plus, ou vous m'auriez affranchi des liens d'une vie que vous avez empoisonnée. Quant à la distance des rangs, je la foule aux pieds, & depuis long-tems j'ai effacé les lignes imperceptibles qui séparent les conditions. Je vous crus pendant quelque tems mon égal ; aujourd'hui je vous place au dernier de tous les degrés, parce que l'homme avili par les vices est le dernier des hommes dans la Société. Vous m'avez trompé, vous m'avez frappé du fer le plus aigu ; la blessure est profonde ; je n'ai point de cicatrices à espérer ; la rage, le désespoir, la honte, tous les ennuis & tous les dégoûts sont entrés dans mon cœur par cette plaie. Ta main, barbare vieillard, c'est ta main qui l'a

faite! Tu te disois mon ami; sur ma joue cent fois tu reposas la tienne; perfide! sous ma main je croyois sentir ton cœur; tu me trompois. Qu'avois-tu besoin de cette perfidie? Si l'orgueil de ton nom, de tes emplois, te faisoit un devoir de t'éloigner de moi, pourquoi me cherchois-tu, moi qui n'accordai jamais rien à de frivoles distinctions? T'ai-je jamais encensé? t'ai-je jamais parlé de tes ayeux? ma bouche adulatrice a-t-elle prôné tes hauts faits & les leurs? elle fut toujours muette. Je n'estimois que toi, je n'aimois que toi; & tu paroissois m'aimer tel que j'étois. Puisque tu étois instruit du mystere de mes amours avec Laure, puisque tu te disois mon ami, que ne me prenois-tu un jour par le bras, & ne m'entrainois-tu dans un endroit écarté? Pourquoi ne m'as-tu pas dit: Jeune homme, tu cours à ta perte? & si je n'avois point prêté l'oreille à tes conseils, alors pour te faire entendre, tu m'aurois dit: tu vas perdre Laure. A ces mots j'aurois frémi, je t'aurois répondu en versant des torrens de larmes. *Eh bien, que faut-il faire?* Alors, usant de tous les droits que je t'aurois donné sur moi, tu aurois pu

prendre dans tes mains amies le fil de mes destinées, & diriger mes pas incertains. Je t'aurois pardonné ta cruauté ; & si jamais j'avois été tenté de te désobéir, pour m'arrêter, tu m'aurois dit : *insensé, tu vas perdre Laure !* Je serois revenu à toi, & à ce que le monde orgueilleux auroit appellé mes devoirs.

Quelle fut ta conduite ? celle d'un perfide ami. Tu me caressois ; un moment après m'avoir quitté, tu t'égarois aux dépens de ton ami, tu l'outrageois par des dénominations injurieuses ; tu le livrois à la pâture des méchans qui t'écoutoient. Tu sonnois le tocsin pour éveiller un pere endormi, & l'envie qui sommeilloit. Quel motif a pu t'enhardir à me rendre le jouet de ta méchanceté ? Avois-tu en vue de défendre Laure ? Est-ce ainsi qu'un ami se comporte ? Tu lui devois, à titre d'ami, les mêmes égards qu'à moi ; tu lui devois des conseils, tu en devois peut-être à son pere ; mais rien ne peut t'excuser d'avoir tiré le voile qui couvroit la conduite de Laure ; tu nous as trahis tous : elle te hait autant que je te déteste ; son pere te haira un jour, & ce jour n'est pas loin. Peut-être il est tems

encore de réparer une partie du mal que tu as fait ; peut-être le pere de Laure n'eſt encore inſtruit de rien : ce rayon d'eſpérance a enchaîné ma colere, & m'a conduit vers toi ; puiſqu'il t'en coûte ſi peu de louer ou de blâmer, de condamner & d'abſoudre, Sanion ; ſois à mon égard une fois ce que tu fus toute ta vie, inconſéquent & léger ; dis de moi autant de bien que tu en as dit de mal, ne crains point de démentir ton propre témoignage ; dis que tu me connois aſſez pour jurer qu'il n'eſt pas poſſible qu'il exiſte entre Laure & moi une union autre qu'un rapport d'eſprit & de ſciences. Me le promets-tu ? — J'aurois eu trop de douleur, reprit Sanion, de perdre un ami comme toi, & l'eſtime d'un homme de bien : on m'a calomnié, je réparerai tout ; je vais de ce pas au-devant du pere de Laure, & je ſaurai bien te rétablir dans ſon cœur, s'il eſt prévenu. — Je compte ſur cette promeſſe ; tu dois me tenir parole. — Je la tiendrai. — Songes, reprit Felino, combien ton rôle eſt bas ! à ton âge, au mien, quelle vengeance peut m'être permiſe ? aucune. Tu reſſembles, Sanion, à un lâche ennemi qui ſe pré-

sente en duel couvert d'une cotte de mailles, & qui poursuit son brave adversaire qui n'est couvert que de son épée & de son bras : tu vas descendre dans la tombe ; veux-tu que je t'y précipite avec mépris. Sanion, rougis ; & si tu te souviens de tes ayeux, souviens-t'en pour leur ressembler. Encore une fois, je compte sur ta parole. — Tu peux y compter.

C'est ainsi, disoit Felino chemin faisant, que l'homme vertueux doit parler à l'homme dégradé. Le mépris fut la premiere vengeance, & pendant longtems l'unique que l'homme de bien voulût tirer du méchant. Un abandon total, une désertion entiere punit plus le méchant que les transports du plus éclatant courroux ; qu'on lui ôte son masque, il est assez puni. Laure, disoit-il, Laure n'a plus rien à craindre de Sanion.

Il accouroit pour la rassurer ; un mouvement de joie hâtoit sa marche, il s'élançoit dans l'appartement de Laure : soyez tranquille, lui cria-t-il. — Sortez, lui dit Laure avec un air d'effroi, sortez, montez dans votre chambre ; vous trouverez un billet de moi sur votre table, ce billet vous dira tout. Mon pere sort d'ici. —

Votre pere! mon malheur eſt certain. O Dieux! — Felino, ne vous laiſſez point abattre par le chagrin. Que ne m'avez-vous entendu parler à mon pere, je vous aurois donné une belle leçon de fermeté : mais ſortez, il ſeroit dangereux pour vous & pour moi que mon pere nous retrouvât enſemble.

Felino remonta dans ſon appartement. Une dévorante curioſité ſoutenoit ſes forces & l'animoit. Que vais-je lire, s'écrioit-il! un arrêt, un ordre terrible. Mais le regard de Laure n'étoit point courroucé. Je vous aurois donné, m'a-t-elle dit, une leçon de fermeté; eh bien, du courage. Il prit le billet qu'il trouva ſur la table. La précipitation avec laquelle il l'ouvrit, l'empêcha de reconnoître l'écriture du pere de Laure; il lut :

Vous êtes un monſtre, Felino. Quelle fut ſa ſurpriſe & ſon ſaiſiſſement! il croyoit lire un billet de Laure; il laiſſa tomber la lettre, & tomba lui-même ſur un ſiége. Que vais-je devenir, diſoit-il amèrement! quel va donc être mon deſtin! Une nuit affreuſe ſe préſentoit devant lui. Où porter mes pas? Oh! qui étouffera les cris de ma tendreſſe & les cris de mes remords? Oui, je ſuis un

monstre, j'ai aimé la fille de celui qui m'avoit confié ce dépôt; il devoit m'être sacré. Ciel! ô Ciel qui m'entends, tu sais si je l'ai jamais profané! Je l'aimois... c'étoit aimer ton plus parfait ouvrage... Je dus l'aimer.... De vaines conventions.... est-ce ma faute, si mon cœur osa les mépriser. Poursuivons: *Vous êtes un monstre, vous avez corrompu l'ame innocente de Laure.* Non, je ne l'ai point corrompue; je permis qu'elle m'aimât; je me laissai aimer, voilà tout mon crime; & si je n'eus pas la vertu qui précipite une retraite, je ne fus que foible, sans en être plus vicieux. *Rendez graces à des motifs d'humanité, si je vous laisse la fuite libre; dans vingt-quatre heures il ne sera plus tems: vous savez la peine que la loi inflige à des suborneurs de votre espece. Je vous livre au Magistrat chargé de veiller au maintien des bonnes mœurs. La mort, une mort infamante puniroit votre audace.*

Une loi très-rigoureuse en effet étoit portée contre les subornations & les mésalliances. Avant que le supplice du gibet fût connu, on noyoit ceux qui étoient convaincus de ces especes de crimes. Fe-

lino croit déjà entrevoir l'échafaud, l'infamie, des supplices affreux..... Il se hâte d'enfermer dans un coffre ses hardes & ses livres; il appelle un des domestiques, à qui il le confie : Porte-le, dit-il, dans la plus prochaine hôtellerie, je te suis.

Il descend plusieurs marches, s'arrête soudain, les remonte, redescend encore, revient sur ses pas, & court vers l'appartement de Laure; il retenoit son haleine pour n'être point entendu, il auroit desiré que la nuit la plus épaisse l'eût enveloppé. La porte en étoit fermée; il se tient immobile, à demi-penché, & l'œil attaché sur l'ouverture de la serrure, il ne voyoit rien; il prête une oreille attentive, il n'entendoit rien; il hazarde un long soupir, le soupir est perdu; il ose l'appeller à voix très-basse: Laure, dit-il, Laure, je pars, adieu, vis heureuse, adieu, moi, je vais mourir; Laure, belle Laure, ne puis-je te voir une derniere fois? Comme il achevoit de prononcer ce triste adieu, Laure entr'ouvroit sans bruit sa porte; déjà leurs yeux s'étoient rencontrés. Dans ce moment si touchant & si pénible, le pere de Laure paroît; à cette

vue, Laure referme sa porte avec violence; Felino atterré, ne sait plus ce qu'il fait, ignore où il est, où il va, se précipite sur le pere de Laure, recule avec effroi, court, tombe, se releve, & se trouve, après maint détours, enfin dans la rue; il s'éloigne.... Il se souvient que Laure lui avoit dit qu'il trouveroit un billet d'elle sur sa table; il veut r'avoir ce billet précieux, cet écrit consolateur; il revient sur ses pas.... Un criminel qui va exécuter le forfait qu'il a médité n'est pas plus tremblant que l'étoit Felino; il ne marche pas, il se traîne avec effort le long du mur; il retient son haleine, il se retrouve dans sa chambre, il court vers la table. Quel objet s'offre à sa vue! le pere de Laure, qui entroit en même tems que lui, & qui venoit fermer pour toujours cette chambre fatale. *Encore ici!* s'écrie-t-il d'une voix terrible. Felino ne l'a point entendu, il a vu le billet, il l'a saisi, le serre dans sa main: rien ne pourra me l'arracher, dit-il à son tour avec une voix plus menaçante encore, & il sort. Le domestique qui l'attendoit le conduit dans l'hôtellerie; il demande à être seul: on a pitié de lui, on s'éloi-

gne ; il ouvre le billet de Laure, il lit : « Je vous aime, Felino ; cet aveu que » je vous fais dans ce moment critique, » doit vous rassurer pour toujours. Aban- » donnez, puisqu'une cruelle nécessité le » veut, la maison de mon pere ; mais » ne vous éloignez de la Ville que quand » il y aura du danger pour vous d'y res- » ter. Je doute que mon pere emploie » contre vous des voies de rigueur ; s'il » y avoit recours, mon témoignage vous » épargnera tous les châtimens ; mais s'il » vous parvient le moindre avis, éloi- » gnez-vous ; chargez un agent sûr de » vos intérêts. Je saurai bien vous ins- » truire de mon sort ; je saurai bien me » mettre à l'abri du ressentiment pater- » nel. Aimez-moi, Felino, autant que » je vous aime ; j'ai besoin de me croire » tendrement aimée : peu s'en faut que » je ne succombe à la douleur que je » sens en vous disant adieu ». Ce billet rendit un peu de calme au malheureux Felino ; il demanda quelques alimens légers, mangea peu, soupira beaucoup, & s'endormit.

Il reposoit encore : tout-à-coup les rideaux de son lit sont ouverts. Felino

s'éveille en sursaut. Un inconnu se présente à lui. — Je vois bien, s'écrie Felino, quel est le sort qu'on m'apprête : sommeil fatal qui m'expose à être livré sans défense à des mains ennemies ; que voulez vous de moi, Monsieur ? — Vous sauver, répond l'inconnu ; Laure craignant le ressentiment de son père, étant instruite qu'il projettoit de l'enfermer dans un couvent, est venue se présenter au Magistrat, & a déposé au Greffe de notre Tribunal une déclaration de grossesse. Cette déclaration l'a affranchi de l'autorité paternelle. Elle est sous la sauve-garde des faisceaux consulaires ; mais il faut une victime à la loi. Le Magistrat la cherchoit envain, le père de Laure accourt furieux, & vous nomme ; il jure sur le livre saint que vous êtes le seul coupable. Pendant que le Juge se préparoit à lancer un décret contre vous, je suis accouru ; sauvez vous, Monsieur, vous n'avez pas un moment à perdre : je veillerai sur tous vos effets. — Felino se lève en hâte, il oublie dans son trouble extrême, de remercier l'honnête inconnu, s'habille à moitié, prend sa bourse & s'éloigne. Un bois n'étoit pas éloigné de l'hôtellerie,

bois épais, il y pénetre, se perd dans ses longues sinuosités, cherche les épaisseurs les plus obscures, respire à peine, & ne sait quelle va être enfin sa destinée; il s'assied sur les larges racines d'un chêne noirci par cent hivers, & pleure; les forces lui manquent, il s'étend sur la feuille éparse, & sous sa main il sent un corps qui plie, & cède à sa pesanteur; il la retire épouvanté, écarte le feuillage, & voit un cadavre ensanglanté, le sang paroissoit se figer à peine sur vingt blessures entr'ouvertes: un couteau étoit auprès. Felino se releve, recule... revient sur ses pas...; du moins il ne vit plus, dit-il, il ne souffre plus: & moi....; il prend le couteau...; qui m'empêche de trouver une sépulture à côte de ce corps inanimé! On me poursuit..., un supplice deshonorant.... Dans ce moment il entend marcher, il écoute.. C'étoient des Sbirres qui cherchoient l'assassin; un d'eux monte sur un arbre, apperçoit Felino, & crie; nous tenons le meurtrier, il est auprès de sa victime, courons..... Felino tremble & frémit: Moi, être soupçonné d'assassinat! être mené garoté! ô Dieu! grand

Dieu! viens à mon aide. — Il court; mais ignorant la route, il s'égare dans cent détours, revient au même endroit d'où il eſt parti, & s'enfonce dans les taillis; il ſort déchiré, ſon viſage eſt couvert de ſang, ſon habit eſt en lambeaux, ſes cheveux ſont épars : un lac qui alloit ſe perdre dans la mer ſe préſente à ſes yeux; il n'avoit plus d'autre reſſource que de s'y précipiter. Les Sbirres étoient près de l'atteindre.... Je ne peux leur échapper, mourons.... Laure, ma chere Laure, reçois mon dernier ſoupir. Il ſe précipite dans le lac; l'onde tourbillonne & bruit autour de ſa tête, il diſparoît. La ſurface du lac redevient tranquille : les Sbirres, après avoir attendu en vain qu'il reparût, dreſſent un procès-verbal, & retournent ſur leurs pas.

Voila Felino chargé d'un nouveau crime. Laure n'en croit rien & donne des larmes à ſa mort. Le bruit s'en répand dans Sienne; on le plaint; ſes cendres trouvent des défenſeurs, même parmi ceux qui auroient été ſes délateurs pendant ſa vie. Une autre accuſation chargea une ſeconde fois ſa mémoire.

Nous avons dit que Laure avoit un frère,

nommé Josepho ; nos lecteurs ont lu que Mariane avoit annoncé Josepho comme un homme dérangé, un joueur. Le jeu, ce délassement qu'un monde oisif invoque, même au milieu de ses bruyantes assemblées, dans les fêtes, jusques parmi les plus riantes orgies ; le jeu, où l'on voit dans un instant sur le front des convives, l'empreinte d'une sordide cupidité, amène insensiblement aux plus grands écarts. C'est une passion aveugle que l'intérêt conduit : dans son enfance, elle nous semble étrangère ; bientôt elle se naturalise avec nos penchans, & finit par les maîtriser tous. On avoit dix défauts, on n'a plus qu'un vice ; on est joueur ; ce mot dit tout, ce mot comprend aussi tous les genres d'égarement : un joueur ose tout, est soupçonné, & capable de tout. S'il se trouve parmi des scélérats, & qu'un forfait soit commis en sa présence, c'est sur lui d'abord qu'on jette les yeux ; c'est sur lui particulièrement qu'une police sage & active veille sans relâche : elle suit tous ses pas ; quelque part qu'il aille, il a un gardien invisible qui l'observe. A la moindre bassesse, le Magistrat, père né des citoyens & le

gardien de l'honneur des familles, retranche du nombre des êtres libres, l'être avili qui court à l'échafaud, & le condamne à baigner dans des fers indissolubles, son pain de ses larmes.

Josepho abandonné à cette odieuse frénésie, passoit ses journées dans d'infâmes brelans, & ne rougissoit point de s'associer aux plus vils de tous les êtres : il jouoit, & perdoit, parce qu'il étoit encore honnête : on est dupe tant qu'il reste dans l'ame quelque pudeur. Josepho venoit de perdre tout son argent, & cette perte l'animant au jeu, il perdit sur sa parole, mille louis ; le terme n'étoit pas long : c'étoit aussi-tôt après la partie qu'il devoit payer. Point d'accommodement à espérer, pas la moindre proposition à faire : par une singularité bien étrange, il y a du deshonneur à différer le paiement d'une dette du jeu. Celui qui avoit gagné, étoit un jeune Officier dont le semestre venoit d'expirer, qui devoit partir le lendemain à la pointe du jour ; & qui pour se procurer des momens agréables dans sa garnison, étoit venu risquer au jeu une somme médiocre, dont la perte lui importoit peu, &

qu'il pouvoit quadrupler, comme il fit. La partie finie, il somma Josepho de sa parole. « Je suis prêt, Monsieur, à la » tenir. Dans une heure, je suis ici. Je » suis connu, on vous repondra de moi. » — L'Officier tire sa montre : « il est mi- » nuit, dit-il, j'attendrai jusqu'à deux » heures : ou j'irai vous chercher, je pars » à quatre. — Je vous épargnerai le pre- » mier soin. »

Josepho n'avoit pas la moindre ressource. Il avoit comme tous les joueurs, épuisé la bourse de ses amis, après avoir vuidé la sienne. Il falloit cependant de l'or. Mille louis ! c'étoit pour lui, une somme immense. Jamais, jamais, disoit-il, je ne dégagerai ma parole. Quelle honte ! plutôt la mort ! ce chatiment ne me manqueroit pas ; un Officier jeune, emporté... , il descendroit pour me trouver, jusques dans le centre de la terre. Il faut payer. — Son esprit, en moins de vingt minutes, avoit fait bien du chemin ; & s'étoit arrêté sur toutes les possibilités. Enfin, Josepho se rappella que son père avoit reçu une bien plus grande somme depuis quinze jours ; que son père n'étoit point au logis.... Il respire, il

ose s'applaudir un moment de son dessein, mais les remords le bourreloient, & déjà une craye blanche sembloit avoir sillonné tous les traits de son visage. Il apperçoit la maison paternelle ; il tremble, il craint d'en approcher ; il sent qu'il va la déshonorer par un crime ; il pose sa clef dans le serrure ; le pêne obéït sans bruit, il entre & referme la porte sur lui. Lafleur (son laquais,) étoit descendu, & l'éclairoit avec une lanterne sourde. — Mon père est-il revenu ? dit Josepho. — Non Monsieur. — Eh ! que fait ma mère ? — Monsieur elle dort. — Dans quel appartement ? — Dans le pavillon qui est au bout du jardin. — Tant mieux. — Mais Monsieur comme vous voilà fait ? Vous avez perdu ? — Oui. — Combien ? — Beaucoup d'argent. — Encore ? — Mille louis sur ma parole. — Sur votre parole ? Quand faut-il payer ? — A l'heure même. — Eh ! mais, Monsieur, où les prendre ? — Je sais bien où, si tu veux me servir, être discret : il faut bien que tu me jures une discrétion à toute épreuve, dit-il avec un ton de fureur, & en tirant un poignard. Lafleur promets-moi de me servir, quelque chose que je t'ordonne, fût-

ce un crime, ou tu es mort. — Un crime Monsieur, un crime ! Ah ! mon maître, qu'allons-nous devenir ? — J'ai donné ma parole. Il faut la dégager. — Par un crime ? — L'honneur le veut. — L'honneur demande-t-il un crime ? — Mon père a dans son coffre la somme dont j'ai besoin, prends ce flambeau, suis moi. — Monsieur qu'exigez-vous de moi ? vous me perdez, vous vous perdez ? — Marche, l'or de mon père m'appartient comme à lui ; ce sera une avance qu'il m'aura faite. — Mais ce vol va se découvrir, Monsieur votre père va accuser tout le monde. Tous ses gens seront soupçonnés, empriſonnés, interrogés ; voyez tous ces innocens accusés, maltraités, dégradés : eh ! qui sait si des vengeances particulières, si de vieilles haines n'altéreront pas les témoignages de quelques-uns de nous, & si le Juge trompé par de faux indices, n'enverra pas l'innocent au gibet. . ! Ce tableau, Monsieur, ne vous épouvante point. . . ! Il est donc vrai que l'ame d'un Joueur est la plus scélérate & la plus dure de toutes les ames. — Je te pardonne tout, accable-moi de ton mépris ; tu le peux. Mais, il me vient

une

une idée, Felino est mort. — Oui, Monsieur, c'étoit un homme de bien, lui. — Je le sçais; il s'est noyé. — Hélas! oui. — En a-t-on des nouvelles sûres? — Le procès verbal des Sbirres. — Eh! bien, c'est lui que nous accuserons du vol? — Eh! quoi, Monsieur, pas même du respect pour les cendres respectables d'un homme de bien! vous voulez qu'un Huissier aille déposer sur son tombeau un arrêt qui flétrira sa mémoire; vous voulez qu'un bourreau descende dans sa tombe, en retire ses cendres, & les disperse au gré des vents! — C'est le moindre de tous les malheurs. Felino n'est plus; que lui importe qu'on respecte ou maudisse son nom. Puisqu'il faut dénoncer un coupable, ne faut-il pas mieux que ce soit celui qui n'a plus rien à craindre de la rigueur des loix? — Lafleur suivoit à regret Josepho, & l'un & l'autre ressembloient à deux voleurs qui craignent d'être découverts. Le courage manqua plus d'une fois à Josepho à la vue du coffre: le silence de la nuit faisoit retentir les coups de marteau; à chaque coup Josepho s'arrêtoit pour écouter si on n'accouroit point; Lafleur tenoit le flambleau qui vacilloit

dans sa main tremblante ; ses genoux fléchissoient sous lui. Enfin la serrure fut désemparée, le coffre fut ouvert ; Josepho prit dans ses bras les mille louis, referma le coffre du mieux qu'il put, & ne s'embarrassa plus des suites du vol. Le secret, dit-il à Lafleur, le secret. — Eh ! Monsieur, vous m'avez rendu votre complice, que pouvez vous craindre de moi ? Que ne suis-je mort, disoit-il en pleurant, avant ce jour, je serois mort honnête homme : hélas ! je ne le suis plus. Non Monsieur, je ne le suis plus. — Josepho ferma l'oreille à ses plaintes, courut dégager sa parole ; Lafleur se jetta sur son lit, & passa une nuit cruelle.

Les deux heures étoient près d'expirer quand Josepho entra dans la salle du jeu, son chapeau rempli d'or : tenez Monsieur, dit-il à l'Officier, voilà les mille louis ; ils me coûtent plus cher que vous ne pensez. L'Officier reçut la somme avec un air ricannant, & se retira en faisant une légère inclination de tête. — Josepho jetta sur ses traces un long & douloureux regard ; il sembloit que l'Officier lui avoit tout ravi jusqu'à l'espérance de redevenir homme de bien. Il se vit au

même instant entouré d'une foule de Joueurs ; & comme tout a un code & des commentaires, on trouva que Josepho avoit strictement observé le code du jeu, & qu'on ne pouvoit être ni plus beau joueur, ni plus délicat sur sa parole. On l'invita à tenter de nouveau la fortune ; il refusa, & regagna son logis. Il étoit jour ; l'honnête Artisan ouvroit déjà sa boutique : déjà sur l'enclume le fer amolli par le marteau annonçoit les heures du travail ; à travers les fenêtres, la clarté des lampes scintilloit, de ces lampes qui éclairent dès l'aube le Savant, le Méchanicien, le Géomètre, le Banquier & le Dessinateur ; le monde sembloit renaître autour de Josepho, & lui, paroissoit vouloir s'anéantir. Il redemandoit les ténèbres, il auroit voulu se dérober à sa propre vue, ou plutôt à sa conscience ; il se jetta tout habillé, son épée même à sa ceinture, sur son lit : Oreste agité par les furies, n'étoit pas plus tourmenté que lui. La poudre de ses cheveux étoit tombée, ses cheveux étoient hérissés, & la moitié retomboit sur son front. Un cri perçant le tira de cette affreuse insomnie. On m'a volé, crioit le pere de Josepho,

je suis volé ; qui pourroit-ce être ? Une autre voix lui répondoit : si c'étoit Felino ? je ne vois ici que lui ; en partant il aura pu.... — Oui, c'est lui ; il fut capable d'un crime, on peut sans remord l'accuser d'un second ; il a commis, chemin faisant, un assassinat : c'est la gradation qui suit le vol ; on commence par être voleur, on finit par être meurtrier, & brigand public. Il est inutile de chercher un autre coupable que lui. — Il sortit, & courut dénoncer au Magistrat le vol & Felino. Josepho avoit eu le tems de se remettre de son trouble ; si son pere étoit entré chez lui, & qu'il l'eût interrogé, il se seroit trahi lui-même. Des Huissiers envoyés par le Juge vinrent, deux heures après, assigner tous les laquais en témoignage. Lafleur avoit reçu le mandement comme les autres ; il avoit lu la déclaration faite contre Felino ; c'étoit contre lui qu'on alloit déposer.

Il entra dans la chambre de son maître, tenant l'assignation dans une de ses mains ; & d'un ton consterné, il lui dit : Eh bien, Monsieur, lisez. — Je sais ce que c'est. — Il faut donc que ma bouche aille jurer sur le Livre divin qu'elle va

dire la vérité, tandis que le menſonge le plus noir... Avez-vous cru que je ſerois aſſez imperturbable.... Avez-vous cru que ſans pâlir, ſans trembler, j'accuſerois l'innocent? Avez-vous cru que, ſans baiſſer les yeux, je ſoutiendrois l'œil perçant du Magiſtrat? Si vous l'avez cru, Monſieur, détrompez-vous; non... Je ne ſuis point encore parvenu à ce comble d'audace. Non, je n'accuſerai point Felino. Malheur à moi, malheur à vous s'il me demande qui a commis le vol, je lui dirai auſſitôt, ou plutôt mon trouble lui dira *c'eſt moi*; & ſi l'on me demande un complice, je dirai, c'eſt mon maître; il l'a voulu, il m'y a forcé; le poignard étoit levé ſur moi. Je dirai tout, Monſieur, duſſé-je voir le gibet s'élever au même inſtant devant moi. La vérité, mes remords, tout me preſſe. Si vous ſaviez dans quel état je ſuis depuis hier; je ne ſuis plus moi, pauvre moi! *moi! óimé* (*)! J'ai fait toute la nuit des rêves

(*) Nous avons cru devoir conſerver cette expreſſion de douleur très-familiere aux Italiens. La Maréchale d'Ancre (Galigaï), en ſor-

épouvantables ; j'ai eu toute la nuit devant mes yeux l'appareil des supplices ; je marchois d'échafauds en échafauds. Depuis que je suis levé, devenu tremblant, je crains tout le monde, je me méfie de tous les inconnus ; je crois toujours voir un témoin de mon crime, je crois toujours rencontrer un délateur, un juge, un bourreau. La mort, Monsieur, la mort, plutôt que de vivre ainsi ; je me sens assez fort pour soutenir un supplice d'un moment ; je ne soutiendrai point les supplices renaissans d'une longue vie. Non, je ne porterai pas toujours dans ma conscience un délateur, un juge, des bourreaux ; j'irois plutôt présenter mes mains aux fers, ma tête au gibet, & mon ame à Dieu, qui prendroit pitié d'elle. — Taisez-vous donc, Lasleur, taisez-vous donc : on peut vous entendre, vous vous perdez, vous me perdez : calmez-vous. Songez que Felino est mort, qu'il n'a plus rien à craindre. — Qu'importe à ma cons-

tant de l'interrogatoire, s'écria en voyant le concours de spectateurs sur son passage : Que de monde ! *ôimé !*

cience qu'il vive, ou ne soit plus! en aurai-je moins commis un parjure? en aurai-je moins accusé l'innocent? J'aurai menti au Ciel, aux hommes, à moi. — Vous perdez la tête; vous voulez me perdre, je le vois: eh bien, cruel, voilà mon épée, prenez la; voici mon sein, percez, épargnez-moi la honte, le supplice, épargnez l'infamie à mes parens. — Monsieur... — Je n'ai plus rien à vous dire, frappez, ou moi-même... — Monsieur, vous me déchirez, vous me tourmentez, vous m'anéantissez..... O Dieu! prenez pitié de moi, pauvre moi! *óimé!* — Mon parti est pris, je vais..... — Monsieur, Monsieur, arrêtez; eh bien, il faut mentir, calomnier, descendre dans le tombeau accablé de mes remords, de ma honte; j'y descendrai, il faut vous sauver. Eh bien, que voulez-vous de moi? — Te calmer. — Il n'est pas possible: on n'est point tranquille à l'approche d'un nouveau crime. — Il faut me suivre devant le Magistrat, déposer. — Quoi? — Que Felino est coupable. — Non, Monsieur, non; je ne pourrai jamais prononcer ces paroles sacriléges: ne m'y exposez point, je perdrois le mouvement &

la parole. — C'eſt une néceſſité indiſpenſable. — Quelle néceſſité monſtrueuſe! En eſt-il une qui puiſſe nous obliger à renoncer à la vertu? Il n'en eſt point, Monſieur, il n'en eſt point; & quand j'aurois la force barbare de prononcer ce faux ſerment, pouvez-vous penſer que je donne des preuves, que je diſe quand, comment, toutes les circonſtances du vol? — Tu n'auras ſeulement qu'à confirmer le témoignage que je vais rendre.

Joſepho traîna le malheureux Lafleur devant le Magiſtrat; Joſepho oſa lever la main devant un Crucifix: Lafleur trembla à l'aſpect de ce ſacrilége. Joſepho chargea Felino du vol. Lafleur interrogé à ſon tour, d'après les diſpoſitions de ſon maître, dit oui à toutes les queſtions; il entendit prononcer l'arrêt de mort contre Felino, & l'exécution de l'arrêt ſur ſon effigie par contumace, après un mois de délai. A la lecture de cet arrêt, Lafleur conſterné & ſans mouvement, laiſſa tomber de ſes yeux un torrent de larmes. Joſepho l'entraîna, & Lafleur ne ceſſoit de lui dire: c'eſt vous, c'eſt moi, Monſieur, qui avons déshonoré des mânes innocentes & paiſibles. Revenu à lui, il

disoit encore : eh quoi ! Monsieur, deux scélérats tiennent donc dans leurs bouches la vie ou la mort d'un homme de bien ! Avec quelle légéreté, avec quelle horrible sang-froid un Juge condamne un homme à la mort ! Nous ajoutons pour lui : « Eh quoi ! la prévention gagne donc aussi le Magistrat comme les autres hommes ; le bouclier de Thémis ne le préserve donc pas de toutes les atteintes de l'humanité. Felino n'avoit point de parens, point de défenseurs. Les Avocats, dont l'institution est si noble & si courageuse, n'ont point envoyé un des Membres de leur ordre pour défendre la mémoire d'un Citoyen. Le silence régnoit dans la tombe de Felino ; un vengeur n'en est point sorti pour repousser les vils délateurs qui venoient l'outrager. Hélas ! le Magistrat, prévenu avant de les avoir entendus, avoit déjà condamné Felino. Il suffit donc d'être accusé, pour être coupable ! Que signifie un Arrêt par contumace ? Devroit-on condamner un homme qui ne vit plus ? Devroit-on juger un absent ? Qu'un décret juste poursuive en tous lieux une tête qui fuit & se soustrait au châtiment ; mais un jugement ne

peut, suivant les loix inviolables de la Nature & du Ciel, être prononcé que contre le coupable bien convaincu. Le supplice d'un Citoyen, injuste ou non, est un jour de deuil pour la vertu. Devroit-on faire rougir l'humanité en grossissant les noires archives de nos Greffes criminels. O Magistrats! ô Juges! quel compte effrayant n'avez-vous point à rendre à l'Etre suprême!

Un Monitoire fut lancé aussitôt contre tous ceux qui auroient connoissance de la route que Felino avoit prise, avec injonction, sous peine de damnation éternelle, de venir le déclarer au Magistrat. Felino passoit pour mort; mais cette mort n'étoit point confirmée par un acte juridique & valide.

Que faisoit Laure? Elle invoquoit le Ciel à son secours, le Ciel, protecteur de l'innocence, & qui est si lent à la faire éclater. Elle publioit hautement que Felino n'étoit ni coupable, ni capable de la bassesse dont on l'accusoit; elle suspectoit tous les témoins, le Magistrat même. Mais plus sa douleur étoit excessive, moins on ajoutoit foi à ses protestations. Déjà le Peuple, cette vile portion des

derniers Citoyens, tourbe écumeuse qui, sans liens, sans fortune, sans honneur, & presque sans Patrie, ne vit que du modique salaire des plus vils emplois, passe la moitié de son tems à amasser un gain, pour passer l'autre moitié dans l'ivresse & dans la plus dégoûtante débauche; qui, dans sa funeste & lâche oisiveté, forme des pelotons dans tous les quartiers de la Ville, & recueille tous les bruits pour les grossir & les défigurer; le Peuple accusoit déjà Laure de complicité: sa voix circuloit sourdement, & la plus légere circonstance pouvoit élever l'accusation qu'il rouloit terre-à-terre, la faire passer dans les sallons des Nouvellistes, des Censeurs, & des riches Epicuriens, & de-là aux oreilles du Magistrat, qui n'auroit pu s'empêcher de retenir Laure prisonniere, de la faire gémir long-tems dans les fers, peut-être de la condamner; car il est aussi difficile au Juge de se défendre d'une masse d'opinions qui pèse, & se balance sur la tête d'un innocent, que de se refuser à des témoignages dont le Ciel peut seul connoître la vérité. Ainsi donc nul de nous ne peut se flatter de passer pour un hom-

me de bien, quelque chose qu'il fasse. Il est de cruelles circonstances qui réagissent opiniâtrément sur nous; malheur à celui que le sort a choisi pour victime!

Pendant que les Prêtres publioient dans tout le Diocèse de Sienne le Monitoire lancé contre Felino, Laure faisoit dire des Messes sur plusieurs Autels, pour que le Ciel manifestât l'innocence de son Amant. Dans ce tems-là, on croyoit à l'efficacité d'un Monitoire, & à l'efficacité d'une Messe. Au nom seul d'un Monitoire, le brigand trembloit dans sa caverne, & l'homicide couteau rouloit à ses pieds; il quittoit son ancien domicile, & il n'étoit point d'antre assez solitaire, assez ténébreux, qui pût le rassurer contre un Monitoire. Si le Ciel se couvroit de nuages noirs, si quelque orage violent faisoit trembler la forêt, & traînoit après lui le tonnerre, il se jettoit aussitôt la face contre terre, & croyoit voir tomber sur lui la foudre vengeresse du crime, & conjurée par le Monitoire. Il n'étoit pas un Citoyen qui ne se crût obligé d'accourir de l'extrêmité d'une Province à l'autre, pour révéler la vérité demandée par le Monitoire. La Messe

étoit un moyen sacré, plus souvent mis en usage & employé par les ames timides, par de tendres Amantes qui venoient aux pieds des Autels conjurer le Dieu qui les rendit sensibles, de leur rendre le bonheur ou le repos. C'étoit aux pieds des Autels que l'Amante abandonnée venoit chercher l'espérance qui étoit remontée aux Cieux : une mere venoit y redemander la santé d'un fils ; un époux, celle d'une épouse adorée ; l'ambitieux, des succès ; l'avare, des trésors ; une jeune fille, un mari ; le méchant même, la protection ou le pardon. Il n'en étoit pas un qui ne demandât un miracle. Le Ciel, sourd à des vœux téméraires, sembloit, par son silence, repousser des offrandes intéressées. Rien ne guérissoit les Nations de l'amour du merveilleux ; on revenoit aux pieds des Autels, on revenoit consolé ; on croyoit avoir conversé avec l'Etre divin. L'aspect de tant de saintes Reliques, baisées avec vénération, touchées avec une sainte frayeur, versoient dans l'ame une onction calmante. On descendoit religieusement dans ces augustes catacombes, on croyoit revenir du péleri-

nage des Cieux (*). Le ſon de la cloche ſacrée attiroit en foule les Peuples dans les Temples; mille voix frappoient en chœur les voûtes, & la priere s'élevoit aux Cieux. Toutes les haines étoient ſuſpendues les jours de fêtes; des Indulgences multipliées, multiplioient les récon-

(*) Les perſonnages les plus illuſtres ne ſe défendoient point du pouvoir de la ſuperſtition. Le Duc d'Albe faiſoit dire des Meſſes pour que Dieu lui fît la grace de retrouver ſa Maîtreſſe. La Ducheſſe d'Albe, dans le dix-huitieme ſiecle en 1704, Ambaſſadrice en France, fit prendre à ſon fils, malade à Paris, en potions & en lavemens, des Reliques pulvériſées. L'enfant mourut, au grand étonnement de la mere. Les Marchands Italiens ont tous ordinairement l'effigie de leur Patron, devant lequel ils brûlent journellement des bougies. L'illumination eſt toujours proportionnée au gain que le Marchand a fait dans la journée par l'interceſſion du Saint. S'il n'a rien gagné, le Saint eſt battu de verges. Les filles publiques ont la même vénération & la même ſuperſtition; elles couvrent l'effigie du Saint, quand leur conduite eſt ou va être indécente.

ciliations, & de fréquens Jubilés étoient reçus par tous les Peuples avec des transports d'alégresse : c'étoit une amnistie sainte que le Roi suprême de tous les mondes, par la voix de ses Prêtres, offroit à des Nations défertrices ; c'étoit un nouveau pacte entre le Ciel & la terre. Sans doute la superstition étoit extrême. Mais malheur aux Peuples qui ont perdu ces erreurs sacrées! Le Peuple lit peu, ses passions sont terribles, il a besoin d'être mis aux fers ; mais il veut appercevoir dans les Cieux le premier anneau de sa chaîne. Il seroit rebelle, il est soumis ; il veut entendre les Prêtres, il veut qu'on lui parle dans les Temples : son livre est le Ciel ; il veut y lire, au feu de l'éclair, la menace qu'il redoute, & l'espérance qu'il cherche. Le tonnerre n'est pas un bruit vague ; s'il le frappe, c'est qu'il est coupable ; s'il gronde à ses côtés, c'est un augure. Ah! ne rompons jamais la communication qui est établie entre Dieu & nous : ce seroit le plus grand des malheurs pour les Maîtres du monde.

Le malheureux Lafleur n'étoit pas moins timoré qu'on ne l'étoit ; il faisoit célébrer des Messes pour le repos de Ee-

lino, & pour obtenir le pardon de son faux serment. Josepho payoit de son côté le même tribut à la crédulité publique. Jamais les mânes d'un héros, d'un homme illustre, ne furent appaisées par autant de larmes & par autant de sacrifices : c'étoit un hommage rendu à la vertu persécutée ; & quand même l'homme vertueux n'auroit pas d'autre récompense, ç'en seroit assez.

Nous avons laissé Felino dans le lac ; il est tems de revenir à cet Amant infortuné. Il vivoit encore : le courant de l'eau l'avoit entraîné loin du rivage. Un filet tendu près de l'embouchure du lac, l'avoit enveloppé & l'avoit retenu. Ce filet avoit été jetté dans l'eau par une troupe de jeunes demoiselles des environs de la ville voisine ; elles avoient arrangé une partie de pêche, étoient venues dans une gondole couverte de tentes de soie cramoisi : des flammes vertes & bleues flottoient sur les mâts ; une d'elles menoit le gouvernail, quelques unes agitoient les rames & sembloient voler sur les eaux, les autres pinçoient de la mandoline, & chantoient. Elles n'avoient que trois laquais pour les servir : elles-mêmes avoient tendu

le filet, & s'étoient éloignées pour ne pas empêcher les poissons de s'y prendre. La pesanteur du filet ayant annoncé une pêche abondante, elles se placerent en file l'une de l'autre, prirent la corde, & tirerent à elles. C'étoit au clair de la Lune; le Ciel étoit sérein, le lac tranquille; la vague sembloit caresser plutôt que battre le rivage; l'écume s'élargissoit, & se perdoit sans bruit sous les sables. Des chants doux & argentins s'échappoient des bouches de ces aimables Naïades; l'écho les prolongeoit amoureusement, & étoit souvent interrompu par un rire indiscret, occasionné par une chûte. Le filet s'avançoit, la corde étoit déjà plus d'à moitié roulée sur la rive en vingt larges cercles. Un pari s'étoit déjà ouvert entre elles: on avoit gagé que le poisson le plus gros feroit un énorme ton. Le filet étoit à fleur d'eau, encore une saccade, & il est à terre: on double de force & de joie; les plus jolies mains du monde serrent la corde dégoûtante d'eau; leurs muscles délicats se prononcent avec force, une légere sueur roule en perles d'albâtre sur leur front, & serpente du visage jusques sur le sein.... elles rient plus

fort; à demi-courbées, & le pied à peine r'assis dans une mule de soie, fine & étroite, elles se donnent le signal, s'allongent en avant, & se penchent par des mouvemens égaux en arrière : un cri de joie fait lâcher la corde, le filet est sur le sable. Elles s'assemblent en rond; la plus courageuse (& c'étoit la plus jeune), porte la main sur le filet, & en retire une poignée de sardines dorées & de dorades à l'écaille argentée : l'anguille échappe à la main de l'autre, se replie le long de son bras, qu'elle montre avec un air de dignité comme un nouveau Caducée. Une autre avoit rempli son tablier de soles, de merlans & de rougets, & se félicitoit de tant d'abondance. Dans le même tems, deux des laquais tiroient du feu de la pierre, le recueilloient sur des racines, & avec leur chapeau attisoient les charbons qui devoient faire bouillir l'eau d'une chaudière dans laquelle les charmantes filles venoient jetter le poisson pêle-mêle, sans distinction d'espèces. L'une versoit l'huile, l'autre épluchoit la *sauffe ;* celle-ci d'un doigt léger coupe l'ail & le persil. L'eau bouilloit : le troisieme laquais revenoit, son sac rem-

pli de coquillages, qu'il avoit pêchés autour des petits rochers à fleur-d'eau qui bordoient la mer. L'excellent vin des côtes d'Espagne étoit enfermé dans des cruches, & les bouteilles du rossolis le plus fin étoient à moitié enterrées dans le sable. Il falloit voir ces belles personnes ramasser *l'algue* que l'écume charrie & laisse sur le rivage, pour s'en faire des bancs autour de la table, formée d'une seule pierre, sur laquelle on avoit étendu une nappe. Pour gobelets, elles avoient le fruit moiré du cocotier; leurs assiettes étoient de la fayance commune & noirâtre de Gênes. Il est d'usage dans toutes les maisons de campagne de l'Italie, qui sont situées à mi-côte de la mer, de faire de semblables repas pendant les beaux jours de l'été. On dresse une table sans apprêt, on ne mange que le poisson qu'on a pêché, & on laisse tous les ustensiles le soir sur le rivage. Il est d'usage de voir des chaloupes remplies de jeunes demoiselles, & d'autres pleines de jeunes garçons, sans mêlange de sexe. Si les plaisirs sont moins vifs, ils sont plus francs; & au lieu des plaisirs de l'amour qu'on peut trouver ailleurs, on a ceux qu'on

cherchoit, la pêche, une douce fatigue, de la gaîté, un beau Ciel, un jour calme, un retour tranquille..... On rit & l'on chante, on mange & l'on rit. Quelquefois au plaisir de la pêche au filet, se mêle celui de la *ligne :* montée sur un petit rocher, celle-ci ajuste la chair d'un ver à l'hameçon, & lance son fil au loin; le poisson bequete, la ligne frémit, & d'une vîtesse aussi prompte que l'éclair, la main de la jeune pêcheuse a tiré sa ligne de l'eau; le poisson fretille en l'air, & se débat sur le crochet qui le retient. Les autres quelquefois se tenant par la main, couvertes seulement d'un linge qui permet à l'eau de prononcer les formes les plus charmantes, nagent, & tantôt avec leurs jambes, tantôt avec leurs mains, frappent l'eau, & semblent être soutenues par l'écume qui se forme autour d'elles. On croit voir sortir les Néréïdes de leurs humides palais, pour venir annoncer la promenade de Vénus : elles chantent, & on les prendroit pour les Syrenes de la Fable; elles se poursuivent, s'attachent l'une à l'autre : on diroit Alphée courant après Aréthuse; l'onde se courrouce, & semble vouloir oppose

une barriere. Au moment d'être prise, celle-ci plonge & disparoît, l'autre la suit & disparoît de même, pour reparoître à une distance de là embrassées étroitement, & chantant ensemble.

Le bout du filet étoit restée dans l'eau ; pas une des pêcheuses n'avoit osé affronter le dard du gros poisson, qu'elles y croyoient renfermé. Un des laquais plus hardi qu'elles, & plus courageux que ses camarades, avoit mis les pieds dans l'eau, & sondé le filet. Le peu de résistance qu'il avoit trouvé l'avoit aguerri : sous sa main il sentoit une chair molle & douce : il ose la promener, quelle fut sa surprise, en rencontrant un bras, un pied ? Il recula d'effroi. Un homme ! s'écria-t-il, c'est un homme, peut-être il est encore tems de le sauver. Ce cri fait accourir les autres laquais, & glace en même tems d'effroi les jeunes rieuses. Le morceau retombe de leurs lèvres, leur cœur se serre. Elles se regardent avec des yeux consternés, & se taisent... Pendant ce tems, les laquais avoient tiré Felino de l'eau, lui avoient lavé le visage, l'avoient dépouillé ; l'un d'eux avoit allumé du feu, l'autre faisoit chauffer de l'eau-de-vie,

celui-ci le frottoit : enfin après l'avoir suspendu les pieds en l'air, & l'avoir forcé de vomir l'eau qui le suffoquoit, après avoir introduit dans son estomac des liqueurs fortes pour rétablir la chaleur éteinte & la pulsation des artères, Felino parut donner un léger signe de vie. Cette apparence de succès, encouragea les laquais officieux, ils redoublèrent de zèle & de courage, Felino respira. Les Demoiselles attendoient en silence cette résurrection tardive ; les laquais jettèrent un cri : *loué soit Dieu, il vit.* Ces mots rendirent la parole aux timides Demoiselles ; l'une d'elles leur demanda s'il étoit bien défiguré, & si on pouvoit soutenir ce spectacle ? Il n'est pas plus horrible que celui d'un homme qui sommeille. Les laquais se hâtèrent de le couvrir de leurs habits, & les Demoiselles s'approchèrent.

Felino venoit d'ouvrir les yeux, mais il ne distinguoit rien encore, il étoit encore entre la vie & la mort. Son poulx battoit lentement ; les Demoiselles tinrent conseil : où le transporterons-nous ? — L'une d'elles, nommée Felicie, répondit : chez moi. Je n'ai plus de père ; ma mère m'est infiniment attachée : elle

consentira que je donne des soins à un malheureux qui va renaître. — Nous irons le visiter, répondirent-elles toutes ensemble, une fois par jour tant qu'il sera malade. Mais que deviendra-t-il ? Ou ira-t-il ? c'est peut-être le désespoir qui l'a engagé à se jetter dans l'eau ; si au contraire ce n'étoit qu'un accident ! il faut le faire causer. — Dans l'état où il est, repondoit Felicie, il a plus besoin de repos que d'autres choses. — Elles le considéroient ensuite avec attention. Il n'est point mal, disoient-elles, il paroit bien né : elles excitoient les laquais à rendre promptement Félino à son premier état. Deux d'entr'elles avoient donné leurs capes pour l'envelopper ; Felino fut couché dans la gondole, & conduit dans la maison de campagne de Félicie. Un lit lui fut dressé dans un pavillon qui dominoit, d'un côté, sur la mer, de l'autre sur une plaine terminée par des collines qui formoient un amphithéâtre riant. Felino revenu à lui, ne commence à sentir son existence que par l'aiguillon des douleurs. Il vit, il se souvint qu'il avoit cessé de vivre, & il regrette son état de mort. Il se souvient qu'on l'a poursuivi comme assassin, &

que le père de Laure l'a fait condamner comme suborneur ; il est éloigné de Laure, il n'a point d'espoir de la revoir. Ah! pourquoi, s'écrie-t-il avec amertume, m'a-t-on retiré de l'eau ? je ne sentois plus rien. Rendu à la masse éternelle, j'avois disparu de la terre, sans laisser les traces de mon tombeau ; un souvenir me suivoit, celui de Laure ; c'est dans son cœur que je vivois encore, ce monument me suffisoit ; je vis encore, & je ne la vois point ; est-ce vivre ? On ne m'a arraché des bras de la mort, que pour me forcer de m'y jetter une seconde fois.

Il fut détourné de ces noires réflexions par l'arrivée des Demoiselles ; elles étoient parées, & paroissoient bien plus jolies que la veille ; dans un instant le lit de Felino fut parsemé des odeurs pénétrantes qui s'exhalent des fleurs qui naissent dans les contrées méridionales, la tubéreuse, & la fleur de l'oranger. Elles saluèrent Felino, qui s'étoit assis sur son lit, pressoit ses deux mains sur son cœur, & tenoit la tête baissée sur sa poitrine, en signe de la plus vive reconnoissance. Aimables Demoiselles, c'est donc à vous que je dois la vie ! vous seriez bien capables de me

me faire chérir ce préſent ; en vous voyant, il ſeroit bien difficile de ne pas ſentir qu'on a un cœur. Recevez mes remercîmens. Si j'étois moins malheureux, je vous donnerois des témoignages plus vifs de ma reconnoiſſance ; je ne ſuis reſſuſcité que pour mourir une ſeconde fois avec un regret de plus, celui de vous quitter. — Félicie s'étoit approché la plus près de ſon lit : ſur ſon viſage, Félino remarqua des traces d'une ſenſibilité plus expanſive que celle de ſes aimables compagnes ; il revenoit ſouvent vers elle. Il ſembloit auſſi qu'elle étoit affligée à l'excès du déſeſpoir de Felino. Il y a de ces analogies ſingulières entre deux êtres, bien difficiles à expliquer. Félicie n'étoit pas la plus jolie de toutes ſes amies ; mais Félicie étoit celle qui convenoit le plus à Felino, & Felino convenoit à Félicie. — Il eſt bien inutile, lui dit-elle, de vous demander la cauſe de vos chagrins. Vous avez aimé ? — J'aime encore, Mademoiſelle. — On vous a trahi ? — On m'adore. — Un père peut-être ? — Oui Mademoiſelle, un père. Il faut bien mourir quand on a un père pour perſécuteur... Mais Meſdemoiſelles, ma ſanté s'eſt ré-

tablie, je peux sortir de ce lieu, qui dans une autre situation d'esprit, me paroîtroit charmant. Recevez mes remercîmens. Vous avez eu pitié d'un malheureux ; que ne peut-il vivre, & vous répéter sans cesse les expressions de sa reconnoissance! — Vous nous accorderez, reprit Félicie, un plus long séjour. Vous serez le témoin de nos fêtes rurales, vous verrez notre gaîté, nos danses ; vous entendrez nos chansons. — On ne voit point ces tableaux sans être ému, & quand on les a vus, on tient à la vie. — Vous ne nous quitterez point. — Je troublerois vos plaisirs par ma présence. Il faut être heureux pour pouvoir sourire au bonheur d'autrui. Vos chants, vos danses, seroient pour mon oreille un bruit importun. Je soupirerois à côté de vos tambourins & de vos mandolines. La nuit, le silence, la mort, voilà tout ce qui me convient. J'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à la vie, les nœuds les plus forts ; pourrois-je me laisser prendre à des fils légers ? Encore une fois recevez mes remercîmens ; je vais m'éloigner. — Qu'allez-vous devenir ? où irez-vous ? — Felino venoit de jetter les yeux sur la plaine ; dans un vallon

formé par trois collines assez élevées. Il avoit apperçu la flèche d'un clocher : voilà, dit-il, je crois, une Eglise.—C'est un monastère de Religieux. — De quel ordre ? — De S. Bruno. — Ce sont des Chartreux. — Felino se recueillit un moment : c'est là, Mesdemoiselles, que je vais me retirer. Le silence, la méditation sont les deux points fondamentaux de cette regle austere, j'irai y méditer, souffrir, & me taire. — Ne vous éloignez donc point, lui dit Félicie, que je n'aie eu un second entretien avec vous. — Je vous le promets.

Les Demoiselles sortirent, attendries de la situation de Felino. Comment le soulager ? Rien n'intéresse plus les femmes que les Amans malheureux ; une victime d'une d'entre elles a des droits à leur pitié. Felino étoit un inconnu ; mais à coup-sûr, disoient-elles, ce n'est point un Amant ordinaire. — Elles chargerent Félicie du soin de le calmer & de le retenir. Pourroit-on savoir, disoient-elles, le nom de sa Maîtresse ?

Toute la journée s'étoit passée ; Felino n'avoit point paru ; il avoit pris quelques légers alimens qu'on lui avoit présentés.

Le soir, il essaya ses forces sous une allée d'orangers & d'oliviers; il gagna un petit ruisseau bordé de noyers & de saules, sous-lesquels des rossignols chantoient. Il y trouva Félicie. Vous voulez donc toujours nous quitter, Monsieur, lui dit cette charmante personne? — Il le faut, Mademoiselle. — Me permettrez-vous, Monsieur, continua-t-elle avec l'air de l'embarras, de vous offrir une bourse... On a quelquefois des besoins; si vous me connoissiez bien, vous rendriez justice à mon motif, vous accepteriez... — Oui, Mademoiselle, j'accepterois, & ne rougirois pas: sous les traits de la beauté, vous avez une ame élevée; je croirois recevoir un bienfait de la main de mon ami. — Oui, Monsieur, de votre ami, & vous m'honorez en m'accordant cette qualité; prenez, Monsieur, & c'est moi que vous allez obliger. — Je n'ai pas des besoins; j'ai retrouvé de l'or dans mes poches: c'est un superflu. A un demi-mille d'ici, je serai rendu dans le Monastere des Chartreux. Mais, Mademoiselle, je vous dois une confiance entiere; & je sens que je vais déposer le secret de mes douleurs dans le sein d'une

femme sensible. — Des larmes mouilloient déjà la paupiere de Félicie : ce témoignage suffisoit pour encourager Felino. Il parla ainsi : « Vous pouvez me rendre un bien plus grand service. Je vis encore, & la malheureuse Laure pleure ma mort ; il n'y a qu'un ami discret qui puisse être chargé de lui apprendre cette nouvelle. Un arrêt me condamne à la mort pour le crime de subornation : le Ciel sait si je l'ai séduite ; nous nous sommes aimés l'un & l'autre, & cet aveu mutuel nous échappa un jour à tous deux. Elle demeure à Sienne, à six lieues de distance d'ici. Voici une lettre ; mais qui chargerez vous de ce soin ? — Moi, reprit Félicie, moi seule ; dans trois jours je vous apporterai sa réponse. — Dans trois jours ! ô Dieu ! pardonnez, si je me livre à cet espoir avant de vous remercier. — Vous me remercierez quand vous serez heureux. J'ai aimé, Monsieur, j'aime, & voilà ce qui me rend si sensible à vos peines. Pourquoi vous aller enfermer dans un Couvent de Religieux ? J'ai un asyle à vous offrir non moins paisible, & où vous trouverez peut-être plus de compassion pour les foiblesses humai-

nes ; la maison de Leonce Silveria deviendroit la vôtre ; j'ai quelques droits sur lui : si vous y consentez, je vais lui écrire, vous serez le porteur de ma lettre ; il respectera votre secret. — Oserois-je désormais vous rien refuser ? — Felino embrassa les genoux de Felicie, la suivit dans le pavillon où elle écrivit la lettre pour Silvéria ; il prit le chemin de la Ville suivi d'un laquais, & monté sur un superbe mulet. Demain, lui dit Félicie, je ferai à Sienne ; demain, à l'heure qu'il est, j'aurai vu Laure.

Felino fut accueilli cordialement par Silveria. Celui-ci ne se permit qu'une question sur la santé & l'enjouement de Félicie : Felino le rassura ; Silveria se tut, conduisit Felino dans un appartement. Voilà, Monsieur, des livres, des instrumens, & du papier : ce dernier meuble est plus précieux que le reste à l'homme qui pense ; il donne sur un carton du corps à sa pensée, une ame à ses sentimens ; il se lit, il s'interroge, il double ses jouissances, il donne une preuve bien chere d'existence ; souvent il sait en écrivant que ces mots tracés avec sa plume vont procurer un doux moment à une

Amante, à un Ami. — Comme vous, Monsieur, je connois le bienfait de l'écriture; elle me consola plus d'une fois, elle me procura dans ma solitude des momens d'entretien avec ce que j'aimois; j'ai pleuré, j'ai souri à ces lectures: heureux l'être qui pense, & éleve à son gré un monument à sa pensée; plus heureux celui qui aime & qui sent le besoin d'écrire à ce qu'il aime! Je l'éprouve encore aujourd'hui. — Qui vous empêche? — Je suis malheureux, Monsieur, & mes malheurs partent d'une cause... je n'en peux accuser que le sort... je dois me taire. — Silvéria ne poussa pas plus loin les questions. Vous êtes malheureux; vous avez besoin d'un peu de solitude, je vous laisse; quand vous éprouverez le besoin de vous rapprocher, vous me trouverez; venez à moi, vos confidences ne seront point perdues, je les recueillerai, & les renfermerai dans mon cœur.

Le lendemain, Felino fut éveillé plutôt qu'à l'ordinaire; il descendit dans un jardin qui tenoit à la maison, & se promena. Silvéria s'empressa de l'y joindre, & leur conversation fut abondante; Sil-

véria sortit de cet entretien pénétré d'estime pour son nouvel hôte.

La sensible Félicie arrivoit dans ce tems-là à Sienne. Son premier soin en mettant pied à terre dans l'hôtellerie, avoit été de demander la demeure de Laure. On lui indiqua une Eglise : vous la rencontrerez là plus aisément que dans sa maison : elle ne voit personne, ne parle à qui que ce soit, est du matin jusqu'au soir dans l'Eglise ; le matin au pied des Autels, où elle fait célébrer des Messes ; le soir, elle prie & pleure.

Félicie porta ses pas vers cette Eglise : c'étoit sur les quatre heures après midi. Les Temples sont déserts en Italie à cette heure-là. Félicie n'y vit que quelques vieillards, que quelques Pénitens prosternés devant des Confessionnaux, & dans une Chapelle obscure, une jeune femme en robe noire, le visage couvert d'une gaze noire ; elle pleuroit... Félicie ne doute point que ce ne soit Laure : elle s'arrête, se met à genoux auprès d'elle : Laure, lui dit-elle, Laure. Laure tourne la tête, & voit Félicie : que voulez-vous de moi, Mademoiselle ? — Adoucir vos maux, peut-être.— Vous êtes la centieme

personne qui m'a fait les mêmes offres. Tout le monde a un remede à proposer à un malade, un conseil à donner à un malheureux. Les aveugles! ils ne connoissent ni le mal de l'un, ni la plaie de l'autre. Je vous remercie. Elle lui montra ensuite la tombe sur laquelle elle étoit à genoux; c'est là que je trouverai mon consolateur, la fin de tous mes maux: elle lui montra aussi les Cieux: là se trouve maintenant celui que je pleure, là se trouve le seul ami que j'aie eu dans le monde. Je fais tout ce qui dépend de ma douleur pour le rejoindre au plus vîte; mais je ne voudrois me présenter devant lui, aux pieds du trône de l'Eternel, qu'avec la consolation de lui dire: Un arrêt, mon ami, outrageoit ta mémoire, j'ai tant prié le Dieu qui me voit, que ton innocence a été reconnue. Je ne peux pas lui tenir encore ce langage. Pardonnez, Mademoiselle, si je m'épanche avec vous: c'est un dédommagement pour les malheureux de conter l'histoire de leurs peines aux ames compâtissantes, comme vous paroissez l'être. — Ce lieu est public, dit Félicie, par conséquent il ne me paroît pas sûr; aurez-vous assez de

confiance en moi pour me suivre. — Oui, Mademoiselle; je n'ai plus rien à craindre. On croit, sur la foi d'une déclaration que j'ai été obligée de faire devant le Magistrat, pour me soustraire à une clôture rigoureuse, que je n'ai plus rien à perdre; on me mépriſe: que m'importe à moi qui me retranche du monde entier, ſa haine, ſon mépris ou ſon eſtime! Je ne vis plus avec lui, & je m'en éloigne avec horreur. C'eſt dans ſon ſein que ſe trouvent les méchans qui ont accuſé Felino, le plus vertueux de tous les hommes: il ne vit plus, hélas! & je vis encore; vous voyez que je pleure; je pleurerai toute ma vie... Dans quel lieu voulez-vous que je vous ſuive? — Dans mon hôtellerie. — Allons, Ciel aye pitié de moi. — Elle ſuivit Félicie.

Arrivées dans l'auberge, Félicie la fit aſſeoir, ferma la porte à clef, viſita l'appartement pour être sûre de n'être pas entendue. — Je vous prie de ne point vous permettre des tranſports qui pourroient être indiſcrets: parlons bas, & ne donnez aucune marque extérieure de joie: on peut nous écouter. — Mademoiſelle, tirez-moi au plutôt de l'inquiétude où

vous me tenez. — Lisez, tendre Laure, lisez ce billet. — Félicie lui présente alors la lettre de Felino. Laure jette les yeux sur l'écriture, reconnoît la main qui en traça les caracteres, veut crier; Félicie lui met sa main sur la bouche; Laure étouffe sa joie, se sent accablée du poids de sa surprise, & tombe sans connoissance sur un fauteuil. Félicie parvient par les spiritueux à lui rendre l'usage de ses sens; Laure n'ouvre les yeux que pour couvrir de larmes le papier qu'elle tient dans ses mains, qu'elle n'a pas lu encore, & se laisse tomber sur ses deux genoux. Graces, mille graces vous soient rendues, ô mon Dieu! vous avez donc enfin pris pitié de mes larmes. Il vit, vous l'avez vu, Mademoiselle, il respire.... Rien ne m'arrête ici; votre litière est-elle prête? Partons, partons; ses malheurs vous ont touchée, vous êtes venue vers moi, que de bontés, Mademoiselle! c'est à deux genoux que je dois vous remercier. — Félicie se penche vers elle, la releve & l'embrasse; elles pleuroient toutes deux. Les chevaux sont mis: quittons cette Ville. — N'avez-vous rien à préparer, lui dit Félicie, avant de nous

éloigner. — Il faut bien que je revienne dans cette cité funeſte ; c'eſt une abſence de deux jours ; & ce que j'ai de plus preſſant aujourd'hui, c'eſt de voir Felino. Il vit : c'eſt un miracle que le Ciel devoit à mes douleurs & à l'importunité de mes prieres. Le Ciel m'a entendu, il m'exauce. Prenez confiance en lui, ô vous tous qui êtes courbés ſous le poids de l'infortune ! votre Pere vient enfin à votre aide. Laure & Félicie ſont parties, déjà ſur la route trottoient d'un pas dur & ferme les deux mulets qui ſoutenoient la litiere, & qui ſecouoient fiérement le pannache de plumes garni de grelots attachés ſur leurs têtes.

Le Peuple, nous l'avons déjà dit, avoit accuſé ſourdement Laure d'être complice du prétendu vol de Felino ; il avoit l'œil attaché ſur Laure, & la ſolitude de cette Amante, ſon deuil, ſes larmes l'avoient attendri, mais ne l'avoient point fait revenir de ſon erreur. Il cherchoit Laure, la montroit au doigt, la ſuivoit, & il ſe paſſoit peu de jours qu'il ne s'entretînt de ſes amours cent fois, mille fois répétés : les enfans en ſavoient l'hiſtoire. La gouvernante la racontoit à ſa jeune

élève pour l'effrayer, & une plume très-vulgaire l'avoit recueillie sous le titre de *Laure*, ou du *danger des passions*.

Le Peuple avoit vu une étrangere arriver dans la Ville, s'arrêter à peine dans l'hôtellerie, courir à l'Eglise, y trouver Laure, s'enfermer tête-à-tête avec elle, & enfin l'emmener : tout cela ne lui paroissoit pas ordinaire. Le Peuple est ami du merveilleux ; il supposa que Felino vivoit, que c'étoit un de ses messagers qu'on avoit vu ; que Laure couroit sur ses traces. Ce bruit, en moins d'une demi-heure, parvint aux oreilles du Juge, qui dépêcha sur la route que tenoient Laure & Félicie, quatre Sbirres déguisés en Marchands Forains. Ils couroient à toute bride ; ils eurent bientôt apperçu la litiere ; ils la suivirent de l'œil au petit trot, en devisant comme sans intention. Nos deux Voyageuses n'en conçurent pas le moindre soupçon : elles arriverent le soir à la maison de campagne de Félicie. Les Sbirres s'étoient arrêtés dans un gîte au voisinage, & l'un d'eux observoit si l'on entroit & sortoit de la maison de Félicie. Un Cavalier s'éloignoit au galop ; un des Sbirres le suivit aussitôt, & arriva

sur ses traces dans la Ville où étoit Felino. Il vit quelques heures après Felino sortir de la maison de Silvéria, monter à cheval, & prendre la route de la maison de campagne de Félicie. Il revient en avertir ses camarades, qui investirent aussitôt la maison.

Felino venoit d'y entrer. Félicie se faisoit une fête de cette entrevue, elle avoit invité les aimables pêcheuses; Silvéria avoit escorté Felino: un sallon très-élégamment meublé étoit brillant de l'éclat d'un grand nombre de bougies. Felino tenoit Laure dans ses bras; Laure étoit expirante par un excès de joie; il se soutenoit lui-même avec peine, il trembloit de tous ses membres, il sembloit n'avoir qu'un reste de voix pour dire: *la voilà, c'est elle, Laure, ma chere Laure!* Tous les spectateurs étoient émus; c'étoit la fête du sentiment, c'étoit une extase commune: on ne parloit pas, on ne marchoit pas, on les regardoit; on sentoit que ce spectacle fatigant par l'attendrissement qu'on éprouvoit, avoit quelque chose de délicieux. On suivoit d'un œil attendri toutes les gradations de la reconnoissance, toutes les pulsations de leur

fièvre amoureuse & brûlante. Sous des paupieres appésanties par les larmes s'élevoient des yeux remplis de feux, remplis de la plus amoureuse expression; ils se disoient sans parler, je suis aux Cieux. Laure renaissoit à mesure, & Felino reprenoit ses forces. Ils ne pleuroient plus, ils alloient parler; Felino alloit déposer Laure sur un sopha, & lui s'asseoit plus bas à côté d'elle.

Un bruit soudain se fait entendre; les portes sont ouvertes avec violence; les Sbirres paroissent en habits uniformes. A leur aspect, Felino tombe à la renverse, & s'écrie: *c'est fait de moi, je suis perdu.* Laure se jette sur lui, & croit en le couvrant de son corps, arracher cette proie à l'échafaud. Elle est repoussée d'un bras nerveux; bientôt elle voit Felino chargé de chaînes, obligé de suivre à pied ses barbares conducteurs. Silvéria obtient d'eux que Felino pourra se servir d'un cheval; il le suit pour le consoler & pour le protéger à Sienne contre l'oppression: Félicie soutient dans ses bras Laure expirante, & remonte avec elle en litière. Ils reprennent tous la route de Sienne. Un manteau avoit été jetté sur Felino, pour

le soustraire à l'humiliation de montrer ses bras chargés de chaines, & les Sbirres avoient repris leurs habits de Marchands Forains.

Ce cortége lugubre entra dans Sienne le lendemain matin. Felino fut reconnu. Le Peuple s'attroupa autour de lui; il sembloit qu'on avoit enchainé un ennemi public; des cris de joie s'élevoient de toutes parts: on marquoit déjà le jour de son supplice, sorte de spectacle auquel le Peuple ne manque pas de courir en foule. Les portes d'un cachot s'ouvrirent avec bruit devant le malheureux Felino, & se fermerent sur lui; il eut la douloureuse consolation de presser contre son sein la tête de Laure, qui étoit mourante. Mes jours, dit-il, en mettant le pied sur la premiere marche de ce caveau souterrein, mes jours, ô mon Dieu! sont entre les mains des hommes; le terrible marteau de l'iniquité frappe sur ma tête; mes persécuteurs sont libres, respectés, ils se font entendre, on les voit, on les croit, on ne me voit pas, on ne peut m'entendre. C'est à toi seul, ô mon Dieu, à te charger de ma défense; c'est à toi à rassurer, à consoler Laure, à lui rendre ses forces & son courage.

Il eſt entré. Point de lumiere ; pour ſiége une pierre. Le Geolier chargé de clefs & de cadenas, vint lui apporter une paillaſſe & un matelas, que Silvéria avoit obtenu par une grace ſpéciale ; il avoit encore obtenu que Laure, Félicie & lui viendroient le conſoler dans ſon cachot. Lafleur, le laquais de Joſepho, avoit demandé à grands cris la même permiſſion.

Le malheureux Lafleur n'avoit plus voulu continuer ſon ſervice auprès de Joſepho. Deſſéché par les remords, & briſé de douleurs, il ſe traînoit d'autels en autels, & importunoit tous les pénitenciers de l'aveu répété de ſon crime & de ſon repentir. Les cris du peuple arrivèrent juſqu'au ſanctuaire du temple, où il étoit proſterné ; à ces cris qui lui apprenoient la réſurrection miraculeuſe de Felino, il avoit élevé ſes mains vers le ciel & avoit dit : je peux donc, ô mon Dieu ! dire la vérité. L'innocent ne paiera point pour le coupable.

Il avoit acheté la permiſſion de pénétrer dans le caveau qui enfermoit ſur un lit d'opprobre & de douleur, l'infortuné Felino. Il s'en fit ouvrir les épou-

vantables portes ; Felino consoloit Laure, Silvéria consoloit Felino. Monsieur, dit-il, en entrant, Monsieur, je viens vous rassurer. Vous ne serez point puni pour le vol. D'autres têtes doivent payer pour la vôtre. Je ne puis vous en dire davantage dans ce moment. Rassurez-vous ; au sortir de ce lieu terrible je monte à cheval, je cours nuit & jour, & je vous ramène le coupable. Je ne puis vous le nommer ; & on tâchera s'il y a moyen, quand le père de Mademoiselle Laure l'aura connu, de le soustraire à la punition, en vous dédommageant, Monsieur, par une réparation bien authentique. Il faut que ce moyen soit employé, rassurez-vous, Monsieur, rassurez-vous. Si vous saviez tout... Tous les monstres qui vivent sur la terre ne sont point dans les cachots. Combien de crimes secrets, demeureroient impunis, si la conscience ne rendoit quelquefois justice. Encore une fois, Monsieur, rassurez-vous.

Silvéria & Félicie conseilloient à Felino de faire arrêter Lafleur. Il n'est pas nécessaire, repondit-il, Il reviendra. Rien ne prouve qu'il soit coupable lui-même. Pourquoi seroit-il venu, le pauvre garçon ! Il étoit si effrayé : ma situation le

touche. Trois jours sont longs, passés dans un cachot, mais trois jours se passent. Il reviendra.

Lafleur étoit monté à cheval, avoit pris la route de Florence. Josepho qui avoit embrassé l'état militaire y faisoit alors son service auprès du Vice-Roi : il s'étoit distingué dans les derniers troubles qui avoient agité le Siennois, & le Pisan ; l'Empereur l'avoit remarqué sur la liste des Officiers fameux, & l'avoit récompensé par un grade supérieur. Il jouissoit à Florence de la plus grande considération, & il étoit tranquille sur le vol qu'il avoit fait à son père, & sur le faux serment prêté contre Felino.

Lafleur venoit d'arriver à Florence, avoit mis pied à terre au logis de Josepho. Où est ton maître, avoit il dit à son laquais? — Il est au bal chez le Gouverneur.... — Conduis moi. — Lafleur arrive à l'hôtel du Gouvernement, s'embarrasse peu s'il n'est qu'un laquais ; il entre dans la salle du bal, aborde Josepho, qui dans ce moment donnoit la main à Madame la Gouvernante. Suivez moi, Monsieur, lui dit-il, suivez-moi. Ce n'est point au bal que vous devriez être ; depuis ce jour...

Il doit vous en ſouvenir, les plaiſirs n'ont plus été faits pour vous ; & vous êtes au bal ! tandis que dans ce moment..... Suivez-moi.

Joſepho conſterné ſuit Lafleur ; arrive chez lui. Eh bien que me voulez-vous Lafleur ? vous m'effrayez. — Vous avez donc oublié, Monſieur, que vous êtes criminel ? Le crime ne reſte jamais impuni, le ciel ſe déclare tôt ou tard contre le coupable. Felino vit. — Il vit ! dites-vous, il vit ! — Oui Monſieur, il vit. Je l'ai vu. — Où l'avez-vous donc vu ? — A Sienne, dans les fers, dans un cachot, mourant déjà de honte, devant expirer demain peut-être, ſur un échafaud. — O ciel ! que faire ? Lafleur, comment le ſauver ? — Il ne périra point, Monſieur, ma tête va répondre de la ſienne, & la vôtre doit acquitter la même dette. — Juſte Dieu ! que devenir ? Le malheureux va périr... Qu'avons-nous fait ? — Vous m'y avez forcé, Monſieur. — Il falloit recevoir la mort de moi, plutôt que de conſentir à un crime... Ta complaiſance m'a perdu. — Vous m'accuſez ! vous m'accablez de reproches ! voilà le fruit des liaiſons des méchans, complices des mêmes noir-

ceurs ; au moindre péril, ils s'accusent & se maudissent l'un & l'autre. Je vais mourir pour l'innocent, moi, j'y suis disposé ; & vous, Monsieur ? — Laissez-moi, Lafleur, je suis au désespoir, je suis anéanti. Que faire ? Quelles suites affreuses a donc un mensonge ? — Il faut venir déclarer la vérité, Monsieur ; il faut venir détacher ces fers qui brisent le corps du vertueux Felino ; vous avez commis le crime, il faut l'expier, je vous suivrai à la mort, je partagerai le supplice & la honte. O que ne suis-je mort ! — Oui, mon parti est pris ; le Vice-Roi m'aime ; il fait plus, il m'estime : il a été témoin des preuves de valeur que j'ai données dans le Pisan : il peut faire justice ou grace ; je vais me jetter à ses pieds ; c'est lui qui va ordonner de mon sort, suis moi. — Allons, Monsieur.

Josepho se présenta devant le Vice-Roi ; Monseigneur, lui dit-il, vous m'avez estimé jusques aujourd'hui ; j'ai besoin que vous gardiez le souvenir de tout ce qui a pu me donner accès auprès de vous, pour me pardonner les horreurs que je viens vous révéler. Monseigneur, on peut être un bon Officier un jour de bataille,

& être le reste de sa vie, ou avoir été du moins, un sujet orgueilleux, insociable, un mauvais citoyen, un méchant homme ? Je suis tout cela, & plus encore. J'ai mené un homme vertueux au gibet ; un faux serment, un mensonge atroce l'a mis dans les fers ; il attend le supplice, & je suis le seul coupable. C'est moi qui volai mon père ; c'est moi qui chargeai de ce vol l'honnête Felino, que je croyois mort, & qu'un coup du ciel a rendu à la vie ; je l'accusai, j'imaginois que ce n'étoit point un crime puisqu'il n'étoit plus. — Cet aveu m'étonne, dit le Vice-Roi ; si un autre me l'eût fait, vous n'auriez point de grace à attendre de moi ; mais c'est de votre bouche que je l'apprends, je vois votre repentir, je lis vos remords... Je vous pardonne, je pardonne cet écart de votre jeunesse ; & je vais expédier promptement un rescrit par lequel de ma pleine puissance je proclamerai Felino innocent : en vertu de mon pouvoir je tairai le nom du vrai coupable ; mais je déclarerai que ce n'est pas Felino, que je le connois, qu'il mérite sa grace, & que son nom doit rester in-

connu. — Il faut un plus grand dédommagement à Felino, reprit Josepho ; il aime Laure, il est aimé, il est accusé de subornation, & s'il est absous comme voleur, il sera puni comme suborneur ; il est vertueux. — Je le déclare innocent du premier crime, & l'absous du second ; je fais plus en sa faveur, je vais déroger à l'ordonnance rigoureuse des mésalliances. Il épousera Laure.—Permettez, Monseigneur, que je sois le porteur de ces heureuses nouvelles. — J'y consens —.

Les lettres-patentes furent promptement expédiées, Josepho & Lafleur partirent. Je respire, disoit Lafleur, Felino n'a plus rien à craindre, c'est déjà beaucoup ; mais qui me délivrera du fardeau de mes remords ! Non rien, les Rois de la terre font grace ; la conscience ne pardonne jamais.

Il étoit trop tard. Felino avoit été interrogé ; un déni noble & constant avoit été sa réponse à toutes les questions. En vain on lui avoit lu toutes les dépositions, envain lui avoit-on confronté tous les témoins. Il nioit toujours ; toujours il disoit : je suis innocent, je le suis, j'en atteste le ciel. Un usage barbare introduit

dans les Tribunaux, exige la peine de la queſtion, dans de ſemblables obſcurités. Felino fut conduit dans cette chambre de tortures ; le bourreau ſouleva devant lui les inſtrumens de gêne, les coins, les clous, les marteaux, l'eau, la balance, & toutes ces machines qu'un démon cruel inventa pour briſer & broyer ſous la meule de la douleur les os frêles & ſouffrans de l'innocent qu'on veut faire parler. A cet aſpect, Felino s'écria : qu'on me retire d'ici ; je dirai tout ce qu'on voudra, qu'on me retire d'ici, je ſuis cent fois plus coupable qu'on ne l'imagine, il n'eſt pas beſoin d'attendre plus long-tems ; l'échafaud eſt-il dreſſé ? — Le Magiſtrat fit inſcrire cet aveu qui ne devoit faire preuve que le lendemain après la confirmation de Félino.

Laure, Félicie & Silvéria attendoient Felino : je ſuis perdu, s'écria-t-il, tout eſt fini, demain je ne ſerai plus. Les barbares, m'ont traîné dans un lieu ! ils ont bien fait d'enſevelir ce lieu de déſolation dans le centre de la terre, le plus près des enfers qu'il eſt poſſible ; ils ont offert à mes yeux des tenailles, des marteaux, des machines cruelles ; plutôt que de

de me voir *massoler*, déchiqueter, briſer, j'ai menti; j'ai dit tout ce qu'on a voulu que je diſe. Ma bouche a fait l'aveu d'un crime que je n'ai point commis : je vais mourir, & les monſtres diront au peuple aſſemblé, il eſt convaincu, il l'a dit lui-même. On ne me plaindra plus, on maudira ma mémoire; ils ne diront pas, il a craint les torrures, il a reculé d'effroi, il a préféré la fin de ſes maux, au ſupplice lent & calculé de la gêne; la crainte des tourmens lui a arraché un menſonge, ils ne diront pas tout cela.

Laure écoutoit ce terrible diſcours avec un calme extraordinaire; la foudre auroit grondé ſur ſa tête, qu'elle ne l'eût point entendue : eh bien, dit-elle, en ſe tournant vers Félicie & Silvéria, avois-je tort de demander du poiſon; vous frémiſſiez, en voyant avec quelle affreuſe conſtance mes mains le broyoient & le préparoient; avois-je tort ? Peut-on compter ſur la juſtice des hommes ? Felino, du courage, encore un moment, & tu peux ſoufrire à tes boutreaux... Vois ce vaſe, il eſt empoiſonné; prends & bois; il te donne la mort, & te dérobe au ſupplice. Ne bois pas tout. Mes jours ſont finis, & ma der-

nière heure a sonné. — Felino prit le vase. O ma chère Laure ; c'est après ton amour, le plus grand des bienfaits, je te remercie ; j'ai bu. — Laure prit le vase des mains de Felino. — Voici ma portion, je la reçois de ta main, & je meurs avec joie. — Après avoir bu cette liqueur empoisonnée, l'un & l'autre affectèrent une tranquillité séreine. C'étoit un calme profond ; ils s'endormoient doucement & sans déchirement l'un à côté de l'autre, leurs mains entrelassées ensemble ; ils sembloient avoir perdu l'usage de la parole, ils ne parloient plus, ne vouloient plus parler, & voyoient, sans témoigner la moindre émotion, Félicie & Silvéria qui fondoient en larmes.

Josepho arrivoit ; tandis qu'il déposoit dans les mains du Magistrat les lettres du Vice-Roi, Lafleur, du haut du balcon du Palais qui faisoit face à la place où le gibet étoit déjà dressé, & où le Peuple s'amassoit en foule pour se repaître de ce cruel spectacle, Lafleur crioit : *Felino est innocent, son innocence est reconnue, il va paroître.* Le Peuple, à qui il faut absolument du merveilleux, en trouva beaucoup à cette nouvelle, la fai-

fit avec joie, s'attroupa autour du Palais, & cria : vive Felino.

Ces cris perçans d'une populace nombreuse qui trépignoit & battoit des mains, arriverent par le long & ténébreux soupirail jusqu'aux oreilles de Laure & de Felino. — S'il étoit vrai, dit Félicie ! — Il ne seroit plus tems, répondit Laure ; Felino se meurt, dans un moment il ne sera plus.

Josepho, précédé du Magistrat & du Greffier, entroit dans ce moment dans le caveau : Ma sœur, s'écrioit-il, ma chere Laure, où êtes-vous ? c'est votre frere qui vous appelle ; soyez heureuse avec Felino, il sera votre époux ; son innocence est reconnue. — Mon frere, s'écria Laure, mon frere !..... Dans le même instant, Felino poussoit le dernier soupir ; Laure s'en apperçut : mon frere, vous le voyez, vous arrivez trop tard ; Felino n'est plus, & moi, je cesse de vivre ; adieu. Elle expira, & couvrit en tombant le corps du malheureux Felino.

Je n'ai plus qu'à mourir, s'écria Josepho ; il se tourna vers Lafleur : tu m'entends ; sortons, allons mourir. — Oui,

Monsieur, dit Lafleur, allons mourir, allons mourir. Je vous l'avois bien dit.

Les corps de Laure & de Felino furent remis entre les mains de l'amitié. Félicie & Silvéria les transporterent dans une maison de campagne; ils les ensevelirent dans une isle, & sur le tombeau dresserent une obélisque sur laquelle ils firent graver l'histoire de leur mort & du poison. Nous croyons devoir substituer à cette inscription celle que le Philosophe Genevois fit dans une circonstance pareille.

Cy gissent deux Amans; l'un pour l'autre ils vécurent,
L'un pour l'autre ils sont morts, & les loix en murmurent.
La simple piété n'y trouve qu'un forfait;
Le sentiment admire, & la raison se tait.

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS MYTHOLOGIQUES.

AMOURS D'HERCULE ET DE DÉJANIRE.

AMPHITRION étant mort, sa veuve voulut mettre sur le trône de Thebes le jeune Hercule, autrement nommé Alcide, qu'elle avoit eu d'une intrigue assez peu secrette avec Jupiter. Ce qui sauvera éternellement la mémoire d'Alcmène de tout reproche, c'est que Jupiter même ne put parvenir à lui plaire, qu'en empruntant la figure de son mari; ruse qui peut-être n'auroit pas le même succès auprès des Alcmènes modernes. Au surplus, le droit d'Hercule étoit constant, soit qu'il eût Amphitrion pour pere, soit qu'il fût le fruit des amours de Jupiter. Pour succéder à un Souverain, on n'étoit

tenu alors à d'autre formalité qu'à juſtifier qu'on étoit le fils du mort, ou bien le fils de ſa veuve & d'un Dieu.

Mais Alcide étoit encore voiſin de l'enfance. Euryſtée, frere d'Amphitrion, lui parla en ces termes : Jeune homme, ſi vous ne vous étiez donné que pour le fils de mon frere, je vous remettrois dès aujourdhui les rênes du Gouvernement; mais vous prétendez avoir Jupiter même pour pere ; c'eſt ce qui vous reſte à prouver. De grandes actions, de hauts faits nous apprendront ſi votre mere Alcmene ne vous a pas bercé d'une vaine fable. Revenez vainqueur des douze travaux que je vous impoſe ; c'eſt alors que nous rendrons au fils du Roi des Dieux tout ce qui lui appartient.

La liſte de ces travaux étoit effrayante, mais elle ne découragea point Hercule ; il ſe ſoumit à ces douze épreuves, & en ſortit triomphant.

Au retour de la derniere, il paſſa, à deſſein, par les Etats du vieux Œnée, Roi de Calydon, qui le reçut avec toutes les diſtinctions dues à ſa naiſſance, & ſurtout à ſon courage ; car Œnée étoit lui-même un Héros célebre dans toute la

Grece par ſes exploits. Ce Souverain retint donc, le plus long-tems qu'il put, Alcide à ſa Cour, & le préſenta à ſon fils le Héros Méléagre, & à ſa fille la Princeſſe Déjanire. Celle-ci étoit d'une rare beauté : elle fit oublier au bouillant fils d'Alcmène les attraits des cinquante Danaïdes, & même ceux de la belle Omphale, dont il avoit eu le Héros Hyllus, qu'Alcmene élevoit avec la tendreſſe d'une mere, car il étoit le vivant portrait d'Alcide.

Le Roi Œnée & ſon fils Méléagre étoient ſi généralement reſpectés dans toute la Grece, qu'Hercule, tout amoureux qu'il étoit, n'oſa parler que des yeux au nouvel objet de ſa paſſion. Une autre circonſtance le forçoit à plus de retenue & de circonſpection dans cette Cour qu'il n'en avoit témoigné dans pluſieurs autres. Déjanire venoit d'être demandée en mariage, & épouſée par Ambaſſadeur au nom d'Akhéloüs, fils du fleuve de ce nom, & Roi d'Acarnanie. Hercule s'offrit à accompagner la nouvelle Reine, & à lui ſervir de défenſeur pendant tout le voyage; ſon offre fut acceptée. Il convient d'apprendre au Lecteur pour quelle

raiſon Akhéloüs n'avoit point été lui-même faire la demande de Déjanire ; il avoit craint de l'effrayer par ſes pieds de taureau, & par les deux cornes qu'il avoit à la tête, en ſa qualité de fils d'un fleuve. Il avoit donc pris la précaution politique d'épouſer cette Princeſſe par l'entremiſe d'un tiers, afin que lorſqu'il viendroit à paroître devant elle, il n'y eût plus à ſe dédire.

Au bout de quatre jours de marche, le brillant cortége arriva dans Aliſée, capitale d'Acarnanie. Le Souverain cornu vint au-devant de ſa royale épouſe, qui recula trois pas en l'enviſageant. Interdite & tremblante, elle baiſſa les yeux. Mais quel nouveau ſujet de ſurpriſe pour elle, en découvrant dans le même objet deux jambes velues & terminées en pieds de taureau.

Lorſqu'elle fut un peu revenue de ſon ſaiſiſſement, elle préſenta à ſon monſtrueux époux le fils de Jupiter & d'Alcmene. Akhéloüs ſerra auſſitôt la main d'Hercule, & lui dit qu'il étoit ravi de cette rencontre, & qu'il y avoit longtems qu'il brûloit d'envie de ſe meſurer avec lui dans une joûte. C'eſt une ſatis-

faction, répondit séchement Hercule, qu'on peut vous donner aujourd'hui même. Il faudra, reprit Akhéloüs, offrir aux Dames le plaisir de ce spectacle à l'issue du repas. Très-volontiers, repartit Alcide.

On se mit à table. Durant le banquet, Hercule & Déjanire se regarderent souvent. Akhéloüs s'en apperçut & en prit de l'ombrage. La rougeur lui monta aux joues; ses sourcils se froncerent, & l'ornement de son front parut s'être doublé. Déguisant toutefois le motif de son dépit, il se mit à apostropher ainsi le Héros : « Fils d'Alcmène, je suis surpris qu'Euristée parmi les douze travaux qu'il t'a imposés, ne t'ait pas enjoint de terrasser Akhéloüs. C'est apparemment, répondit Hercule, que sa haine me réservoit à des épreuves plus dangereuses. Oh! oh! par Neptune, reprit le Prince cornu, tu es Thébain, & tu te mêles de railler! je jure par l'urne de mon pere de rabaisser ton orgueil & ton caquet; j'atteste tous les Dieux, & tout ce qui est ici présent, que je me soumets à te céder mon trône & Déjanire, si tantôt, d'une de

ces deux cornes, je ne t'envoie à perte de vue dans la moyenne région de l'air.

Et moi, repartit Alcide, pour n'être point en reste avec toi, je te déclare, ô Roi d'Acarnanie, & te le jure par les foudres de mon Pere & par le courroux de Junon, que je me soumets à te céder mon droit au trône de Thebes, si dans cette même joûte, à laquelle tu me provoques, je ne te brise une de tes cornes.

Ce traité singulier fut signé de part & d'autre par les deux Princes contractans, & soussigné par tout ce qu'il y avoit de grands à la Cour d'Alysée.

Les tables étant levées, les deux champions descendirent dans l'arène. Il faut convenir que les cornes d'Akhéloüs intriguerent quelque tems Alcide; car en même tems que le fils du fleuve lui entrelaçoit les doigts entre ses doigts, il cherchoit à le pointer de ses cornes dans l'estomac ou dans la poitrine; & toute la force d'Hercule lui suffisoit à peine pour résister à un si rude choc, qui, aux cornes près, ressembloit assez aux joûtes des Anglois & des bas-Bretons. Enfin, Akhéloüs fit une feinte, & portant sa tête de bas, comme pour menacer Hercule de l'at-

teinte la plus terrible, au milieu de la poitrine, il glissa subtilement une de ses cornes entre les cuisses du Héros, & essaya de l'enlever de terre comme il s'en étoit vanté ; mais la charge d'Alcide étoit réservée au seul Atlas. Tout ce que gagna le Roi d'Acarnanie à ce périlleux essai, ce fut une violente luxation dans les vertebres, c'est-à-dire, quelque chose de plus dangereux & de plus douloureux que ce que nous nommons *torticolis*. Il crut s'être rompu le col, & il resta tristement dans la posture humiliante où son arrogance l'avoit mis. Alcide lui tint parole ; il s'empara de la corne qui passoit devant lui, & la tordit si bien, qu'il la rompit à sa racine.

Le vaincu, selon les conventions, céda, quoiqu'en frémissant, sa Maîtresse & son trône à Hercule, & alla cacher sa tête demi-cornue parmi les roseaux de son pere, qui le railla encore de cet accident ; (car tous les fleuves en général sont mauvais plaisans), & qui lui dit *que cette disgrace lui en sauvoit sans doute une plus fâcheuse, & qu'il valoit infiniment mieux pour lui avoir perdu cette corne-là, qu'en avoir acquis un plus grand*

nombre. Ce fut par cette étrange aventure qu'Hercule & Déjanire se trouverent en possession du Royaume d'Acarnanie; & dès le soir même de cette grande journée, Alcide épousa Déjanire sans se soumettre aux formes ordinaires; car Hercule étoit en tout genre d'exploits le Héros le plus expéditif.

Voilà donc le fils d'Alcmène paisible possesseur de Déjanire & des Etats d'Akhéloüs, en attendant qu'il plût à l'usurpateur Euristée de lui rendre ceux de Thebes. Il dépêcha au frere d'Amphitrion son ami Philoctete, témoin & compagnon de ses exploits, pour lui en rendre un compte fidele; & en attendant des nouvelles de Bœotie, il ne s'occupa que de jouir à longs traits des délices que sa bonne fortune lui offroit en Acarnanie.

Cependant, une traverse inattendue vint troubler cette prospérité précaire.

C'étoit alors la mode en Grece que les Princesses & les Dames de haute qualité eussent des tablettes sur lesquelles elles écrivoient *les jours de liesse & les jours de dépit*. Les jours de liesse ou les jours de joie s'écrivoient sur la *page*; le *revers* étoit consacré aux jours contraires.

Les Dames mettoient attentivement, à côté du quantieme du mois, le nom du Héros, dont la préſence, l'entretien & le don quelconque de les amuſer & de leur plaire, avoit rendu ce jour-là agréable pour elles; ſource ancienne de l'expreſſion aujourd'hui même en vogue, *être le Héros du jour.* Les Dames Grecques, au *revers* de ces mêmes *pages*, n'inſcrivoient pas avec une moins ſcrupuleuſe attention les noms des Héros importuns, & qui leur avoient fait paſſer de fâcheux momens.

Tout le premier mois qu'Hercule paſſa auprès de Déjanire, fut entièrement rempli de ſon nom, (ſur la *page*; cela va ſans dire.) Dans le ſecond, il y eut des vuides; & dans le troiſième, ſon abſence, plus fréquente encore, fut cauſe que d'autres noms ſuccédèrent inſenſiblement au ſien.

Alcide avoit appris par Omphale & par les filles de Danaüs, que l'uſage des tablettes etoit univerſel parmi les Dames; & cependant il n'avoit encore pu rencontrer ou ſurprendre celles de Déjanire. Il en prit du ſoupçon; il ſçut d'Argine, nourrice de la Reine, moyennant un ta-

lent d'or, où cette Princesse les mettoit. Il les ouvrit ; & n'en fut pas plus satisfait, car il les trouva chargées de noms si étranges, qu'il avoit peine à se figurer qu'une telle nomenclature pût être relative à l'espece humaine.

Le premier nom qui avoit remplacé le sien étoit *Diphyès*, c'est-à-dire celui qui est de deux natures ; le second étoit *Kandrippe*, ce qui indique un homme courtier ; le troisième *Hippandre*, qui est le même nom retourné ; le quatrième *Tetrapode*, ou porté sur quatre pieds ; le quatrième *Hémitheras*, qui signifie demi-féroce ; le cinquième *Khironide*, ou semblable à Chiron ; le sixième *Hermippe*, comme qui diroit garçon-cheval ; & le septième *Hippocèle*, c'est-à-dire cheval-cavalier. Tels étoient les noms héroïques qui sur les tablettes de Déjanire rempliſſoient toute une semaine, ce qui jetta son invincible époux dans une surprise qui tenoit de la stupeur. C'est qu'Hercule ignoroit que pendant son absence il étoit venu vers Déjanire pour la complimenter sur son mariage, une députation des Centaures, dont les personnages qu'on vient de nommer étoient les principaux.

Le fils d'Alcmène n'en connoissoit aucun. On avoit assez négligé son éducation, pour lui laisser ignorer que du commerce de Saturne avec la Nymphe Philyre & d'Ixion avec une nue, il étoit né une race monstrueuse, homme jusqu'à la ceinture, cheval par le reste du corps; & que cette incroyable république occupoit une partie obscure de la Thessalie, au voisinage des Lapithes. En un mot Alcide, quoiqu'il eût vu & combattu beaucoup de monstres, n'avoit jamais rencontré de Centaures, & n'eût pu facilement se figurer qu'il existât de pareils êtres, si ce n'est en peinture ou en tapisserie. Si quelquefois il en avoit entendu parler, il avoit toujours regardé ces récits comme des fables & des jeux de l'imagination. Il lut donc & relut à plusieurs reprises l'incompréhensible hebdomadaire, sans pouvoir y rien comprendre, & le jetta de dépit sur la première table qui s'offrit à sa vue: après quoi il sortit pour prendre un peu l'air; car il étouffoit de courroux. A peine il étoit hors de l'appartement & commençoit à exercer le ressentiment indéfini dont il étoit agité sur les daims & sur les che-

vreuils du Parc d'Alyzée (*), que son premier Page, le jeune Lykhas, entra dans l'appartement de Déjanire, où il croyoit rencontrer son maître & où il ne trouva uniquement que le Journal qu'Hercule avoit jetté sur une table. Ce jeune Gentilhomme Thébain, qui n'avoit pas plus de malice ni d'ouverture d'esprit, que tous ceux de son pays, & qui n'étoit pas encore au fait des usages des Dames, ne se douta nullement de celui auquel servoit ces tablettes; & la plupart des noms qu'il y parcourut, lui paroissant ne pouvoir appartenir qu'à des individus de la grande ou de la petite écurie de la Princesse, il ne crut pas commettre une grande indiscrétion d'y inscrire aussi le sien; car Déjanire lui avoit promis de le faire son Ecuyer, lorsqu'il auroit fini son service de Page; & elle lui en avoit fait, d'avance, expédier le brevet.

Après avoir écrit son nom sur ces tablettes mystiques, Lykhas courut tout le parc pour trouver Hercule, à qui il avoit

(*) Capitale d'Acarnanie, à deux milles ou environ de la mer.

à rendre compte d'une commiſſion : ce héros ne marchoit jamais ſur la pointe du pied comme la plupart des nôtres, & tous ſes pas ſans exception imprimoient ſur la terre de profonds & durables veſtiges ; il fut donc facile à Lykhas de ſuivre ſes traces ; ce qui lui fit faire une courſe de près de deux milles, au bout de laquelle il ſe trouva au bord de la mer. Il reconnut à la confuſion des veſtiges, qu'Hercule en cet endroit s'étoit long-tems promené en long, en large, & en tout ſens, ce qui rendoit difficile à connoître par quel chemin il s'en étoit retourné. Likhas hors d'haleine & épuiſé de ſa courſe, prend le parti de s'aſſeoir ſur une pierre pour reſpirer.

Cependant Hercule étant rentré au Palais d'Alyzée par une route différente de celle qu'il a priſe en s'en éloignant, on lui dit que la Reine eſt encore au bain. Le fils d'Alcmène, mélancolique de ſa nature, ſe trouve réduit par l'inaction & l'ennui de l'attente, à reprendre le fatal calendrier, & à en recommencer la lecture. Il apperçoit un nouveau nom tout fraîchement tracé ſur la dernière page des jours joyeux ; & ce nom eſt Lykhas. Fu-

rieux, il s'informe où eſt ſon Page. Il apprend qu'on l'a vu entrer chez la Reine, ſortir quelque tems après, & prendre le chemin qui conduit au rivage.

Hercule s'y tranſporte à l'inſtant. Il trouve l'infortuné Lykhas aſſis ſur une pierre au bord du rivage. Lykhas n'apperçoit pas plutôt ſon maître, qu'il ſe lève, court au devant de ſes pas. Alcide tout bouillant de colère, & ſans le menacer, (car il n'aimoit les préambules,) ſaiſit par le poignet le Page interdit & tremblant, le fait tournoyer longtems en l'air, & d'un bras nerveux le lance en pleine mer, à la diſtance d'un ſtade, avec la même roideur qu'eût pu faire une balliſte.

Le jeune Thébain plongea bien avant dans les abymes de l'onde; & ne dut ſon ſalut, ſans doute, qu'au ſecours de quelque Néréïde qui l'aida à remonter à la ſurface, & à gravir ſur un rocher voiſin, qui de cette aventure conſerva le nom de Lykhas. Hercule conſidérant que ſon Page alloit périr, & commençant à douter ſi cette victime de ſa fureur étoit réellement coupable, lui jetta alors, par pitié, une portion de mât de navire, que la tempête avoit pouſſé ſur le ſable. Lykhas

qui étoit un des plus intrépides nageurs de l'Ismène, (*) s'accrocha aussitôt à ce secours inespéré, & regagna en peu de tems le rivage.

Hercule, sans lui laisser le tems de se secouer, & moins encore de se sécher, lui demanda alors raison des noms extraordinaires, qui se lisoient sur les tablettes de Déjanire; & par quelle aventure un certain Likhas y figuroit aussi. Le jeune Gentilhomme Thébain, lui répondit ingénuement qu'il n'avoit rien compris à toute cette légende, mais que s'étant confusément figuré qu'elle contenoit des noms relatifs à l'équitation, il avoit cru, sans faire un crime, pouvoir s'inscrire aussi sur cette liste mystérieuse.

A cette réponse naïve, Hercule vit bien que son Page étoit innocent, & qu'il s'étoit un peu trop pressé de lui faire prendre un bain inattendu. Mais si Lykhas est absous dans son esprit, il n'en est pas de même de Déjanire.

Dis moi, Likhas, (reprit le Héros,) n'as-tu point entendu dire si pendant no-

(*) Fleuve de Beotie.

tre abſence on n'auroit point vu quelques Seigneurs étrangers à la Cour d'Alyzée ? Sannion, un de mes camarades, Athénien de naiſſance, répondit le Page, a voulu me perſuader qu'il étoit venu ici des Centaures, qui par leurs danſes, leurs courſes, & leurs joûtes avoient incroyablement diverti la Reine : mais, Sire, ce n'eſt pas moi qu'on attrape avec de pareils contes ; auſſi ai-je fait à cette fable l'accueil qu'elle méritoit ; & ſi le conteur n'avoit eu de bonnes jambes, il auroit paſſé avec moi un fâcheux moment ; je lui aurois fait voir le danger qu'il y a de railler un Thébain.

J'approuve fort ce reſſentiment & cet orgueil patriotique, reprit Alcide ; & cependant, mon cher Lykhas, je t'avoue que d'après ce récit même & les tablettes de Déjanire, je ne ſais plus trop, moi-même, que penſer de l'exiſtence des Centaures. Je me rappelle à ce ſujet qu'Admète m'en a parlé quelquefois ; & que Pélée, pendant mon ſéjour en Phthiotide, m'a ſouvent dit aſſez ſérieuſement, que ſi jamais il avoit un fils, il le leur confieroit à élever.

Ainſi raiſonnoit avec ſon Page le fils

de Jupiter & d'Alcmène, le cœur au surplus allégé d'un pesant fardeau, & tout joyeux d'entrevoir que les divertissemens qu'avoit pris Déjanire en son absence, pouvoient être exempts de reproche.

Alcide parloit encore, lorsqu'il vit accourir à lui Sannion, chargé de l'inviter de la part de la Reine à venir promptement au Palais, recevoir son Excellence le Seigneur Nessus, Député Plénipotentiaire des Centaures, choisi par eux pour être désormais leur Résident ordinaire à la Cour d'Acarnanie. Sannion ajouta que de tous les enfans d'Ixion, celui-ci étoit le plus robuste & le plus agile; que la Reine en attendant qu'Hercule rentrât, avoit engagé ce Seigneur quadrupède à exécuter dans le grand sallon, une danse pyrrique (1); & que Nessus s'y étoit prêté aussitôt avec toutes les graces & la courtoisie Péléthroniennes (2).

Ceci fit hâter le pas à Hercule & à son premier Page; ils arrivèrent encore assez

(1) Danse inventée par les Curètes.

(2) Pélétronie étoit le chef-lieu des Centaures, avant leur défaite par les Lapithes.

à tems pour assister à la fin de l'étrange Pyrrique, à laquelle Hercule donna les plus grands applaudissemens ; il déclara qu'il ne connoissoit pas de Curète, en Crète ni en Phrygie, qui fût en état de s'acquitter aussi bien de cet exercice. Pour la Reine, elle ne s'amusoit pas seulement; elle s'extasioit en voyant ainsi manœuvrer son Excellence ; & elle laissoit, dans les transports de sa joie, échapper des éclats de rire, que tout autre qu'un Centaure auroit pris pour une insulte.

Nessus ayant apperçu Hercule, le salua très-civilement des quatre fers ; & lui présenta ses lettres de créance, qu'il avoit apportées dans une des poches de sa housse. Il n'y avoit pas moyen de douter de l'authenticité de ces lettres, puisqu'elles étoient signées *Dia-hu rios*, avec paraphe, c'est-à-dire du nom, & selon toute apparence, de la propre main du secrétaire général de la République des Centaures.

Après avoir présenté le brevet de sa commission, Nessus tira d'une autre poche de sa housse, une magnifique robe d'étoffe diaphane, fabriquée dans l'Isle de Cos, & brodée en soie & en or

avec un art & une légéreté inexprimables, par les plus habiles Centauresses. La broderie (quel présent pour Déjanire!) représentoit les douze travaux d'Hercule. La République (comme le racontoit Nessus,) avoit ordonné aux brodeuses de tirer un rideau sur la plus héroïque de toutes ces expéditions : mais le dortoir des cinquante Danaïdes, à l'entrée duquel on voyoit un sphinx & un puits ; (*) indiquoit assez que la scène se passoit à la Cour de Danaüs.

Le Roi & la Reine d'Acarnanie firent l'accueil le plus distingué au présent & à celui qui l'offroit. L'heure de dîner étoit venue : Hercule invita le Centaure au repas, sans s'informer si les mêts qu'on serviroit sur la table seroient de son goût. La Reine suppléa à ce défaut d'attention ; car ces sortes de détails appartiennent de droit aux Dames, & ne contribuent pas peu à développer les graces de leur es-

(*) Le symbole de Danaus & de ses cinquante filles, comme originaires d'Egypte, & comme inventeurs des Puits, étoient un Puits & un Sphinx.

prit, & les reſſources de leur imagination.

Déjanire ne dit donc qu'un mot au premier maître d'Hôtel ; & au bout de quelques minutes, on vit ſervir, en face de ſon Excellence, trois plats qui lui étoient excluſivement deſtinés. Le premier contenoit un brouet d'avoine en forme de purée claire ; le ſecond une botte de foin achée menue avec des fines herbes, & accommodées en façon d'épinards ; le troiſième une ſalade de luzerne, de treffles, & de fénu-grec, parſemé de côtes de melon. Le Centaure ſe récria ſur la délicateſſe de chacun de ces trois mêts ; & ſon double appétit fit amplement l'éloge de la cuiſine Acarnanienne.

Les vins de Lesbos & de Cïo, ceux de Chypre, de Pramnic, & de Maronée, ne furent point épargnés ; Hercule en but en Hercule, & Neſſus en vrai Centaure : Déjanire elle même en fut un peu coëffée : il faiſoit une chaleur étouffante ; on réſolut d'aller prendre l'air dans le parc, le long de l'ombre, & de pouſſer juſqu'à la vue de la mer, en chaſſant un chevreuil. Déjanire ſe munit de deux javelots ; Hercule, de ſon arc & de ſes flèches.

Neſſus

Neſſus déclara qu'il ne vouloit point employer d'autre arme que la vîteſſe de ſes quatre jambes, & qu'il prétendoit obtenir, à la courſe, le prix & l'objet de cette chaſſe.

On fit de ce divertiſſement une partie privée, à laquelle nul ſuivant ne fut admis.

Parmi les chevreuils du Parc d'Alyſée, il y en avoit un qu'Akheloüs lui-même avoit dédié à Diane, & duquel, en conſéquence, il avoit fait dorer les cornes rameuſes. Hercule, Déjanire, & ſur-tout Neſſus, ignoroient cette conſécration. La beauté & la richeſſe de la proie, les tentèrent. Ils pourſuivirent ce gibier, & négligèrent tous les autres.

La Déeſſe ne vit pas plutôt ſon chevreuil favori en danger, qu'elle lui ſuſcita un ſecours; ſecours rigoureux, cuiſant, mais ſalutaire. Elle attacha à ſa croupe un taon muni d'un aiguillon terrible, dont l'atteinte ſouvent renouvellée chaſſa l'hôte des bois dans l'endroit le plus touffu, le plus ſemé d'épines, & le plus impénétrable de la forêt. Au moyen d'un circuit aſſez conſidérable, les trois chaſſeurs le rejoignirent à l'iſſue

de ce fort ; mais auſſitôt que le chevreuil les vit, il ſe jetta à travers un canal d'une lieue de long ſur environ un demi-quart de lieue de large. Hercule propoſa de le ſuivre à la nage. Le Centaure ſans balancer accepta la propoſition ; Déjanire ſeule héſita ; mais ſon Excellence la détermina à l'inſtant, en lui offrant de la tranſporter à l'autre bord ſur ſon dos chevalin.

Il eſt temps d'apprendre au Lecteur que Neſſus n'étoit point un véritable Député ; qu'il étoit devenu amoureux de Déjanire dans un voyage qu'il avoit fait, un an auparavant, à la Cour de ſon pere Œnée, Roi de Calydonie ; qu'il n'avoit alors oſé lui faire l'aveu de ſa paſſion ; & que cet amour s'étant accru par le temps même & par l'abſence, il avoit imaginé de propoſer à ſa République une Ambaſſade vers la nouvelle Reine d'Acarnanie, eſpérant qu'il ſeroit du nombre des Envoyés ; que comme en qualité de fils d'Ixion, il n'étoit que de la ſeconde Tribu des Centaures, cet honneur fût réſervé excluſivement à ceux de la premiere Tribu, qui deſcendoient en droite ligne du Dieu Saturne & de la

Nymphe Philyre ; que le récit que les Ambaſſadeurs avoient fait, à leur retour, des charmes & des graces de cette Princeſſe, avoit encore irrité ſon amour & jetté de l'huile ſur un braſier ardent ; que ce penchant irréſiſtible l'avoit fait réſoudre à contrefaire de fauſſes lettres, à prétexter de faux préſens ; en un mot, à ſe rapprocher, à quelque prix que ce fût, de l'objet de ſa paſſion.

On conçoit que Déjanire, ni à la Cour de ſon pere, ni à ſa propre Cour, ne s'étoit doutée de l'effet de ſes charmes ſur le cœur du Centaure, & qu'aſſurément Neſſus n'avoit donné au ſien aucune atteinte. Car quel mérite (à l'exception du ridicule) ſuppoſer à un ſoupirant dont la voix avoit quelque choſe du henniſſement, qui piaffoit au lieu de marcher, qui caracolloit au lieu de danſer, qui ſe cabroit à la moindre contradiction, & de qui, ſi on le pouſſoit plus loin, on étoit dans le cas d'appréhender une ruade ?

On peut voir des goûts extraordinaires ; mais il y a des bornes à tout.

Neſſus n'eut pas plutôt ſur ſon dos le fardeau deſiré, qu'il ſe lança leſtement

dans l'onde, plus allégé en quelque sorte que chargé d'une si précieuse proie. Hercule, pour se mettre plus en état de les suivre, envoya d'un jet rapide, & avec la vigueur qui lui étoit propre, son arc & ses flèches sur l'autre bord, auquel le Centaure parvint avant que le Héros eût seulement franchi à la nage le quart du canal.

Nessus, durant la traversée, avoit ainsi parlé à Déjanire : « Reine adorable, il » n'est plus temps de feindre ; je brûle » pour vous d'un amour que les réflé- » xions n'ont pu surmonter. Ma bonne » fortune vous met enfin en ma puis- » sance ; c'en est fait, il n'est plus de » Déjanire pour Hercule : je vous en- » lève au plus terrible des rivaux ; mais » sa force, fût-elle encore plus formi- » dable, la vîtesse de ma course me met » à l'abri de son ressentiment. Epargnez- » vous des regrets superflus, & j'ose » dire déplacés : vous ne perdrez rien au » change ; & si vous cessez d'être la com- » pagne d'un fils de Jupiter, vous serez » celle d'un fils de Junon. Vous savez » qu'Ixion, ce Roi si audacieux, devint » épris de cette Déesse, qu'il vint à

» bout de lui plaire, & vengea ainſi
» l'inſulte faite par Jupiter à tant de ma-
» ris. La Reine des Dieux lui donna ren-
» dez-vous au fond d'une caverne, où
» elle ſe trouva la premiere ; Ixion ne
» tarda pas à s'y rendre auſſi, monté ſur
» un ſuperbe palefroi qu'il laiſſa à l'en-
» trée. A peine ces heureux Amans
» avoient-ils eu le loiſir de ſe livrer à
» l'ardeur de leurs brûlans & mutuels
» tranſports, que le courſier de mon
» Pere, à la vue d'une jument qui tra-
» verſoit la plaine, ſe mit ſoudain à hen-
» nir de toutes ſes forces, & à frapper
» la terre d'impatience. La Déeſſe fut
» ſaiſie & tellement frappée de ce tré-
» pignement & de ce henniſſement, que
» les fruits de l'intrigue amoureuſe s'en
» reſſentirent & contractèrent en partie
» la forme chevaline. Au bout de quel-
» ques mois, l'auguſte Junon, ma Mere,
» alla ſecrétement faire ou hâter ſes cou-
» ches dans cette même caverne. Là,
» avec l'aide de ſa fidele & diſcrete Lu-
» cine, elle mit au monde, par forme
» d'avortement, un eſſaim innombrable
» de petits Centaures & de petites Cen-
» tauresſes preſque imperceptibles, &

» qu'on auroit pu prendre pour une nuée
» de sauterelles, mais qui croissoient
» d'un pouce par jour, jusqu'à ce qu'ils
» eurent atteint leur juste grandeur. Nous
» fûmes tous allaités de nectar, & fevrés
» avec de l'ambroisie, par les Nymphes
» des grottes voisines. Parvenus à l'âge
» adulte, nous quittâmes les landes dé-
» sertes où nous avions pris naissance; &
» instruits que la ville de Péléthronie &
» ses environs étoient habités par des
» Centaures comme nous, mais beau-
» coup plus anciens, & descendans de
» Saturne & d'Ocyroé; nous poussâmes
» de ce côté, & n'eûmes point de peine
» à nous faire admettre dans leur Ré-
» publique, où nos secours les ont aidés
» à se maintenir jusqu'à ce jour contre
» tous les efforts des Lapithes & des au-
» tres Thessaliens. Peut-être vous aura-
» t-on voulu persuader, ô divine Prin-
» cesse! que nous ne sommes point les
» enfans de Junon, mais d'une nue
» que cette Déesse substitua en sa place
» pour tromper mon Pere: gardez-vous
» d'ajouter foi à cette fable ridicule, &
» sachez qu'elle fut inventée par la Reine
» des Dieux pour remédier à l'indiscré-

» tion de ce Héros, qui s'étoit vanté » d'avoir obtenu ses faveurs, & avoit » même pris pour symbole une roue, em- » blême de l'air en mouvement, dont » Junon est la Déesse ».

Ce conte à dormir debout, n'endormit point Déjanire; & Nessus n'eut pas plutôt cessé de parler, que revenue de son premier saisissement, elle se mit à appeller Hercule à grands cris. Ces cris ne produisirent pour lors d'autre effet que de faire doubler le galop à l'amoureux Centaure.

Hercule cependant étoit fort embarrassé; car lorsqu'il arriva au bord opposé, le Centaure n'y étoit plus; il le voyoit encore de loin, franchissant la plaine avec la rapidité d'un vautour qui tient sous sa serre une colombe; & l'atteindre à la course, étoit un exploit qui passoit ses forces, comme aussi toute vraisemblance. Le fils d'Alcmene, dans cette crise, ne prend conseil que de sa fureur; il saisit son arc, & au risque de blesser Déjanire elle-même, il décoche au Centaure une flèche trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, & qui va percer l'épaule du ravisseur. Nessus jette un cri, s'arrête

de douleur ; & tandis qu'il eſt occupé à retirer de la plaie la flèche fatale, Déjanire, d'un ſaut léger, s'élance à terre, & va promptement rejoindre ſon invincible Libérateur.

Le fils d'Ixion s'enfuit dans l'épaiſſeur des bois, traverſe comme un éclair vallons, plaines, précipices, fleuves, torrens ; & ne s'arrête qu'à la vue des monts *Pindus* & *Othrys*, aux confins de ſa République. Le premier Centaure qu'il rencontra fut le célebre Chiron, plus inſtruit qu'Apollon lui-même dans la connoiſſance des vertus des plantes. Chiron s'empreſſa de hacher du dyctame & d'autres vulnéraires, & d'en boucher la plaie du bleſſé, mais en le prévenant qu'il jugeoit l'atteinte envenimée, infernale & mortelle.

Neſſus, certain qu'il va bientôt périr, ne ſonge plus qu'à ſe venger. Réſolu à l'une & l'autre extrêmité, il pouſſe juſqu'à la ville de Péléthronie. Ce n'eſt plus à Chiron qu'il s'adreſſe ; il ſait que l'art de ce fils de Saturne ne pourroit que le guérir, & il ſait de ce même Botaniſte que ſa bleſſure eſt incurable. C'eſt un autre deſir, un autre eſpoir qui le poſ-

sede, & qui, malgré la gangrene qui le ronge, retient encore son ame errante sur ses levres livides & bordées d'un cercle noir.

Nessus, dans la cité des Centaures, avoit pour gouvernante, ou en parlant le langage de ce tems reculé, pour esclave de confiance, une vieille Thessalienne, nommée Pharmacope. C'étoit la Magicienne la plus consommée, la moins garnie de cheveux & de dents, & la plus féconde en maléfices & en recettes perfides, qu'il y eût entre le Pamise & l'Apidane, tous deux fleuves, & tous deux limites opposées de la Thessalie.

Venge-moi, lui dit Nessus, emploie ici tout ton art; que le meurtrier de ton maître ne lui survive pas; que sa mort, à jamais mémorable, soit terrible, & fasse frémir les générations futures. La force n'a point lieu contre Hercule, employons la ruse. Va prendre la plus riche & la plus artistement brodée de mes tuniques, c'est toi que je chargerai de la porter à Déjanire; c'est à toi de lui persuader qu'elle contient une recette capable de rendre Hercule fidele à ses seuls attraits; mais c'est par toi, par toi seule,

que cette tunique doit être imbue de sucs efficaces, qu'Atropos ne puisse tromper.

La vieille, d'une démarche lente, & que tout son zele ne put accélérer, alla chercher la plus belle tunique de son maître, & la plongea dans le torrent (*) de Pétrole, qui, sous le nom d'*Orcus*, ou de *Ruisseau d'Enfer*, se jette dans le Pénée & le surnage. La tunique, au sortir de cette immersion, n'en parut que plus lustrée; on eût dit qu'elle venoit d'être enduite d'une gomme précieuse, d'un vernis propre à relever l'éclat de ses riches couleurs.

Nessus, en la voyant, jetta un cri de joie; c'étoit celui de la vengeance.

Va, lui dit-il, cours vers celle qu'il faut tromper pour venger Nessus. Jure, parjure; n'épargne ni Jupiter, ni Pluton, ni Junon, ni Proserpine, ni l'Olympe,

(*) C'est une riviere chargée de Pétrole, qui, sous le triple nom d'*Orcus*, de *Titaresie* & d'*Eurotas*, se jette dans le Pénée. Celui-ci, observent les Poëtes, bientôt la rejette, & la porte avec joie en tribut aux ondes indignées d'Amphitrite.

ni le Tartare ; proteſte que cette recette eſt efficace ; & ſoumets-toi à n'en exiger aucun prix qu'après une année d'épreuve. De cette maniere, je te réponds du ſuccès. Reviens promptement me fermer les yeux ; la liberté & tout ce que je poſſede ſeront le prix de tes ſervices.

Pharmacope obéit ; elle laiſſa prudemment la moins jeune de ſes nièces auprès du Centaure moribond ; & ſur une monture d'Arcadie, remarquable par la lenteur de ſon allure, & par la longueur de ſes oreilles, elle s'achemina vers la Capitale d'Acarnanie. Hercule venoit d'en partir, ayant reçu une lettre de ſon fils Hillus, qui lui mandoit la mort d'Euriſtée. Hillus, dans cette même lettre, lui demandoit ſon agrément pour épouſer la belle & jeune Iole, ſœur puînée d'un ancien Page d'Hercule. Il étoit paſſé en uſage à la Cour de Thebes d'appeller Hillus du même nom que ſon pere, uſage introduit par la Reine Alcmène, qui trompoit par cette innocente illuſion les ennuis que la longue abſence de ſon cher fils lui cauſoit. La Déeſſe aux cent voix, l'infidele Renommée, qui ne publie jamais une vérité ſans l'accompagner

d'un menſonge, ſe hâta de faire parvenir aux oreilles de Déjanire le bruit d'un mariage prochain d'Hercule avec la belle Iole. Cette même nouvelle parvint preſqu'en même tems à Pharmacope, qui de ce moment ne douta plus du ſuccès de ſon meſſage. Elle fit hâter le pas autant qu'il fut poſſible, à ſa tranquille monture, dont elle deſcendit à la grille du Palais d'Alyſée. Cette vieille étoit connue dans toute la Grece comme devineresſe & diſeuſe de bonne & de mauvaiſe aventure. La Reine, du plus loin qu'elle l'apperçut, la reconnut, & donna ordre qu'on l'introduisît ſeule dans ſa chambre.

Pharmacope s'empare d'une des mains de Déjanire, qu'elle examine ou feint d'examiner avec la plus ſcrupuleuſe attention : ô Reine, s'écrie-t-elle, à quoi ſert de vous flatter ? Voici une ligne de traverſe qui menace la ſécurité de vos plus chères amours. Une indigne rivale vous diſpute le cœur d'Hercule : mais j'ai dans ma trouſſe de quoi prévenir ce malheur. Voici une tunique ſur laquelle j'ai épuiſé tout l'art de mes enchantemens. Brodez de votre main ſur cette même tunique votre

chiffre & celui d'Hercule, enfermés dans un même cercle, & faites enſorte qu'il la porte de préférence à toute autre ; car tant qu'il s'en vêtira, je vous garantis qu'il lui ſera impoſſible de s'enflammer pour d'autres attraits que les vôtres. Je vous jure par Hécate & par les Euménides, que cette récette eſt infaillible.

La crédule Reine d'Acarnanie remercie la trompeuſe Pharmacope, reçoit ſon perfide préſent, la congédie chargée d'or, ſe hâte de tracer le double chiffre, & dépêche vers Hercule un ſerviteur fidèle pour lui remettre cette tunique, comme brodée de ſa propre main.

Le meſſager de Déjanire trouva ce héros ſur la cîme du Mont Œta, occupé à faire un ſacrifice à Jupiter. Hercule frappé de la beauté & de la richeſſe de la tunique qu'on lui envoyoit, la jugea digne de figurer dans l'auguſte cérémonie ; il la revêtit à l'inſtant ; & s'approcha enſuite de l'autel où brûloit le feu ſacré, pour y faire, ſelon l'uſage, des libations d'huile & de vin. La flamme n'eut pas plutôt approché l'enduit de pétrole, que le héros ſe vit lui-même tout en feu. Il eſſaye alors de quitter le vêtement funeſte, mais

l'étoffe phlogistique s'attache à ses membres, & c'est sa chair qu'il enlève en voulant arracher la tunique. Il jette des cris terribles, & tels, qu'on n'en avoit encore entendus de semblables, que sur le Mont Caucase, de la part du Titan Prométhée, dévoré par un vautour. Ces cris cessent enfin; & le courage renaît chez Hercule précisément à l'instant où il s'apperçoit que sa perte est infaillible. Il conçoit que le dernier de ses travaux est arrivé; je serai vainqueur de ce combat ci, comme des autres, dit-il tranquillement à son ami Philoctète, & pour défier les flammes qui me consument, j'en veux susciter de nouvelles. Celui qui a triomphé du brigand Cacus, du Lion de Némée, du Sanglier d'Arcadie, d'Antée, fils de la Terre, du triple Gérion, des trois têtes de Cerbère, des Athlètes d'Elide, de l'armée des Amazones, des Oiseaux du Lac Stymphale, des Monstres de la Forêt de Parthénie, & de l'Hydre aux cent têtes toujours renaissantes, triomphera encore de cette rude épreuve. C'est la Mort qu'il me reste à vaincre, ô mon cher compagnon d'armes! je te dois un exemple, & vais te le donner.

En parlant ainsi, il alla s'étendre sur un bûcher voisin, destiné à brûler les peaux & les entrailles des victimes. J'attends de toi, reprit-il, ô mon cher Philoctète, un dernier service ; ne trahis point mon espérance ; mets le feu à ce bûcher, après avoir placé cette massue sous ma tête, pour me servir d'oreiller : mais sauve de l'incendie mon carquois, mon arc & mes flèches, qui te feront utiles au siège d'une Ville d'Asie, & qui rendront ta mémoire immortelle.

Philoctète laisse alors échapper les premiers pleurs qui eûssent coulé de ses yeux. Il obéit avec douleur aux dernières volontés du héros. Il met le feu au bûcher. Ces nouvelles flammes ne tardèrent pas à se joindre aux premières, & à dévorer le corps d'Alcide, qui les regardoit sans effroi, ou, pour mieux dire, avec mépris. Ce spectacle excita chez tous les Dieux les deux sentimens peut-être, les plus opposés ; la pitié, & l'admiration. En voyant les flammes gagner Hercule, ils regrettèrent d'avance l'exterminateur des monstres & des tyrans, & plaignirent les douleurs auxquelles ils le voyoient en proie. Jupiter, qui connut leurs sentimens,

s'empreſſa de les tranquilliſer. Ce feu que vous voyez, leur dit-il, ſera le dernier triomphe de mon fils : il n'en ſera endommagé qu'en ce qu'il a reçu de ſa mère ; car ce qu'il tient de moi eſt immortel, inaltérable, au-deſſus des flammes & de la mort. Gardez-vous de plaindre Alcide, & mépriſez ces flammes que lui-même provoque avec inſulte. Sitôt qu'il ſera dépouillé de ce qui eſt en lui de terreſtre, je le placerai parmi nous ; & je me flatte que toutes les Divinités de l'Olympe applaudiront à cette apothéoſe. Cependant ſi quelqu'une d'entrelles concevoit un injuſte chagrin, il faudra qu'elle y conſente, quelque dépit qu'elle en ait. Ces dernières paroles s'adreſſoient à Junon ; mais cette Déeſſe politique n'en témoigna rien, & ſouſcrivit avec les autres Dieux au décret de Jupiter. Le feu conſuma tout ce qui étoit mortel dans Hercule ; ſa figure même fut changée ; il ne lui reſta rien de ce qu'il avoit de ſa mère ; il ne conſerva que ce qu'il tenoit du Souverain de l'Olympe. Comme un ſerpent dépouille au printems ſa vieille peau pour ſe revêtir d'écailles plus brillantes, ainſi le fils de Jupiter & d'Alcmène, après avoir

quitté ce qu'il avoit de périſſable, parut plus grand, plus vénérable & plus majeſtueux. Le Dieu qui lance les foudres, l'enleva ſur un chariot radieux à travers l'eſpace des airs, & le plaça parmi les douze Divinités du premier ordre. Atlas qui ſoutient ſur ſa tête la voûte céleſte, ſentit aggraver ſon fardeau, & comprit qu'Hercule venoit d'être mis au rang des Dieux.

Nous ne parlons pas de l'état de Déjanire en apprenant cette nouvelle : on le conçoit plus aiſément que nous ne pourrions le décrire.

FIN.

TABLE

DU II. VOLUME D'AVRIL.

LA Catanoise, *ou* Histoire secrette des mouvemens arrivés au Royaume de Naples, sous les Rois Charles & Robert, & sous la Reine Jeanne, premiere du nom; ce qui comprend les particularités les plus intéressantes de l'Histoire Napolitaine, pendant la premiere moitié du quatorzieme siecle, page 3

Laure & Felino, 31

Amours d'Hercule & de Déjanire, 173

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Vol. du mois d'Avril de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 29 Mars 1781. DE SANCY.

LF.C.
B582u

209713

Author .....

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 93-94.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU